

Au cœur des communes du Grand-Ouest Toulousain

Au cœur des
communes du

Grand - Ouest

T O U L O U S A I N

Une exploration
du patrimoine

Préface

Au cœur des communes du Grand Ouest Toulousain est le fruit d'un travail approfondi mené durant une année, porté par l'engagement et la passion de celles et ceux qui ont contribué à faire émerger ce projet. Qu'ils en soient ici chaleureusement remerciés.

Ce livre propose un voyage dans le temps, à la rencontre des communes de Bonrepos-sur-Aussonnelle, Fontenilles, La Salvetat-Saint-Gilles, Lasserre-Pradère, Lèguevin, Lévignac, Mérenvielle, Plaisance-du-Touch et Sainte-Livrade. À travers ces pages, se dévoilent les traces du passé, les évolutions du paysage et les histoires humaines qui ont façonné l'identité du Grand Ouest Toulousain.

Explorer ce patrimoine, c'est mieux comprendre ce qui nous relie et ce qui fait la singularité de ce territoire.

Nous vous souhaitons une belle lecture et espérons que cet ouvrage saura éveiller votre curiosité et vous donner envie de re-découvrir ces lieux qui composent notre cadre de vie.

Eliane Andrau
Le Grand Ouest Toulousain
Vice-présidente

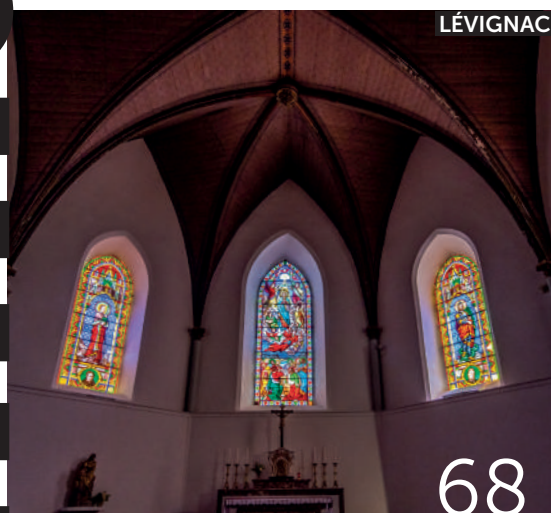
Sommaire



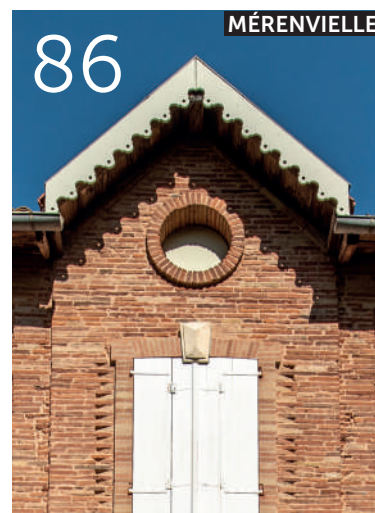
BONREPOS-SUR-AUSSONNELLE



FONTENILLES



LÉVIGNAC



MÉRENVILLE

Directeur de la publication : Philippe Guyot, président Le Grand Ouest Toulousain

Rédactrice en chef : Anne-France Chaussonnet, service Patrimoine, mairie de La Salvetat-Saint-Gilles

Avec la contribution de : Émilie Souères et Gabrielle Pepin, service Patrimoine, mairie de La Salvetat-Saint-Gilles

Crédit photos : Patrice Massacret, sauf exceptions notifiées, photo de couverture : Gettyimages

Conception : Groupe Composer

Impression : Sprint, Évoluprint SAS

Avec l'aimable participation des communes de Bonrepos-sur-Aussonnelle, Fontenilles, La Salvetat-Saint-Gilles, Lasserre-Pradère, Lèguevin, Lévigac, Mérenville, Plaisance du-Touch et Sainte-Livrade.

Contact du service communication : communication@grandouesttoulousain.fr



LA SALVÉTAT-SAINT-GILLES

26



LASSERE-PRADÈRE

40



LÉGUEVIN

54



PLAISANCE-DU-TOUCH

96



SAINTE-LIVRADE

108

Rédactrice en chef de l'ouvrage *Au cœur des communes du Grand Ouest Toulousain, exploration du patrimoine*, Anne-France Chaussonnet est docteure en pharmacie, titulaire d'une licence et d'un master professionnel en Histoire de l'art, spécialité régie des œuvres, documentation et médiation culturelle. Sa formation scientifique initiale lui a permis d'acquérir de solides connaissances en botanique, zoologie et mycologie, aujourd'hui mobilisées dans son métier.

Au-delà de nourrir la passion et la curiosité, les études d'histoire de l'art lui ont permis de développer des connaissances solides, des méthodes structurées et rigoureuses, favorisant ainsi une réelle professionnalisation du secteur culturel.

Depuis octobre 2023, Anne-France Chaussonnet est chargée du patrimoine culturel et naturel à La Salvétat-Saint-Gilles. Elle y pilote des opérations structurantes : conduite d'études et de travaux sur le château communal, montage et suivi de marchés publics, gestion de subventions, coordination avec les Architectes des Bâtiments de France et mise en œuvre d'un Atlas de la Biodiversité Communale.

Le Grand Ouest Toulousain a ainsi naturellement confié la rédaction de cet ouvrage à son expertise confirmée.





Bonrepos-sur-Aussonnelle

Bonrepos-sur-Aussonnelle

Bonrepos-sur-Aussonnelle, un village préservé

Le nom de la commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle, *Bonrepas d'Aussonèra* en occitan, évoque un lieu paisible. Il a parfois été interprété comme faisant référence à une ancienne auberge ou un relais où les voyageurs pouvaient faire une halte. Un document du XII^e siècle mentionne le nom *Bonaquieta*, dérivé de l'occitan *quiet* qui signifie « calme » ou « paisible », ce qui renforce encore cette idée de tranquillité.¹ Le village est habité depuis le Moyen Âge au moins. Une motte castrale* y fut édifée, avant qu'un château ne soit construit au XV^e siècle. Celui-ci fut détruit au XVII^e siècle, puis partiellement reconstruit au XVIII^e siècle. Cette histoire ancienne a laissé des traces visibles dans le paysage communal, à travers un patrimoine architectural et culturel que l'on peut encore découvrir aujourd'hui.

Parmi les témoins de cette histoire locale, l'église Notre-Dame occupe une place centrale.

L'église Notre-Dame, un trésor au cœur du village

L'église Notre-Dame de Bonrepos-sur-Aussonnelle se situe au centre du village, sur la place de la Paix. À l'origine, une petite chapelle dédiée à saint Vincent, martyr chrétien du IV^e siècle, se trouvait dans le cimetière du château de Bonrepos. Au début du XVIII^e siècle, cette chapelle, devenue vétuste, a été remplacée

par une nouvelle église consacrée à la Nativité de la Vierge. L'édifice a fait l'objet de plusieurs restaurations, notamment en 1808 et en 1891.² C'est à cette dernière date qu'a été construit le clocher-mur* à trois baies en arc en mitre*³, abritant une cloche en bronze datant de 1597 qui provient de l'ancienne chapelle **A**.⁴

COMPRENDRE LE PLAN D'UNE ÉGLISE

L'architecture des églises suit en général un plan en croix latine, à la fois symbolique et fonctionnel, qui structure l'espace selon les besoins du culte chrétien. La nef est la partie centrale de l'édifice, où les fidèles prennent place durant les célébrations ; elle s'étend du portail d'entrée jusqu'au chœur. De chaque côté de la nef peuvent s'ajouter des collatéraux* ou bas-côtés, qui permettent de fluidifier la circulation ou d'accueillir davantage de fidèles.*

Le transept est une partie perpendiculaire à la nef, qui se situe entre le chœur et la nef. Il donne à l'église sa forme de croix. Dans le vocabulaire ecclésiastique, le côté droit de l'église (généralement le sud) est appelé l'Épître et le côté gauche (généralement le nord) l'Évangile.*

Au-delà du transept se trouve le chœur, orienté vers le levant. Réservé au clergé et fréquemment surélevé, il est le cœur liturgique de l'église et accueille l'autel principal, le maître-autel. Le chœur, observé de l'extérieur, s'appelle le chevet*. Il peut être plat, arrondi en abside ou échelonné lorsqu'il y a plusieurs absides. L'abside* est la partie en hémicycle du chœur, parfois*

1. France Bleu Occitanie, *Les mots d'Oc – Bonrepos-sur-Aussonnelle* (31).

2. Espirac, Jean, *Bonrepos-sur-Aussonnelle, monographie communale*, 1886, p. 9-10.

3. Lire l'encart Les clochers-murs, p. 115 commune de Sainte-Livrade.

4. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Dossier relatif à l'élévation de la façade de l'église de Bonrepos-sur-Aussonnelle*, (1887), cote 2 O 75 3 (1).





entourée de petites chapelles dites rayonnantes. Le chœur présente parfois des pans coupés plutôt que qu'un plan hémicirculaire.

Le clocher, élément vertical visible de loin, est souvent situé à la croisée du transept ou en façade.*

Le tintement des cloches rythme les offices et la vie quotidienne des paroissiens.

L'entrée principale est généralement orientée à l'ouest. À partir du XII^e siècle, le portail et parfois son tympan, devient un élément particulièrement orné. Ce plan orienté du portail vers le chœur, guide symboliquement le fidèle du monde profane vers le monde sacré, et structure les déplacements lors des offices et processions.*

L'église présente un plan rectangulaire de 16 mètres de long sur 7,5 mètres de large, flanqué de deux petites chapelles latérales, dédiées respectivement à la Vierge et à saint Vincent. La nef unique est couverte d'une voûte d'ogive*.

Côté sud, une chaire* en bois sculpté domine la nef. Le chœur se termine par une abside à cinq pans*, ornée de peintures murales réalisées dans les années 1960 par l'abbé Fajeanu **B**.

Le maître-autel, datant de la fin du XIX^e siècle, est réalisé dans un style néo-roman*, qui s'inspire du vocabulaire de l'architecture romane des XI^e et XII^e siècles, tout en l'adaptant aux goûts et techniques du XIX^e siècle. La table d'autel repose sur quatre colonnettes à chapiteaux* sculptés, qui séparent trois panneaux de marbre en bas-relief*. Au-dessus, cinq niches en arc en plein cintre* abritent les statues d'un évêque et saint Laurent à gauche, de saint Jean-Baptiste et saint Sernin à droite. Le tabernacle* est surmonté d'un petit fronton* triangulaire. Au sommet de l'ensemble, une statue saint-sulpicienne de la Vierge de Lourdes trône sur une petite console **C**.

LES SCULPTURES SAINT-SULPICIENNES

Au XIX^e siècle, face à la forte demande de mobilier religieux liée au grand nombre d'églises construites ou rénovées après les destructions révolutionnaires, des ateliers spécialisés produisent en série des statues souvent réalisées en plâtre ou en marbre peu travaillé, à moindre coût. Ces œuvres, comme la Vierge de Lourdes de l'église de Bonrepos-sur-Aussonnelle, sont qualifiées de saint-sulpiciennes, du nom du quartier parisien où se trouvaient ces ateliers. Leur style simple et lisible était destiné à favoriser la dévotion populaire. Bien qu'elles aient parfois été critiquées pour leur aspect standardisé, elles restent un témoignage important d'une époque où l'Église a su répondre aux besoins de ses fidèles grâce à des méthodes modernes.

Vers 1735, un presbytère* a été construit à l'est de l'église pour loger le curé du village. Vendu comme bien national à la Révolution, le presbytère retrouve sa

fonction en 1866, puis abrite la mairie jusqu'en 2007.

Non loin de l'église, le château de Bonrepos-sur-Aussonnelle s'élève comme un autre témoin majeur de son passé médiéval.

Le château, de la forteresse médiévale au château classique

L'histoire du château de Bonrepos-sur-Aussonnelle remonte à la fin du XI^e siècle, lorsque la seigneurie appartenait à la maison Noé. Parmi les figures notables de cette lignée, Hugues de Noé, Grand Écuyer du roi Charles VII, fit construire un château en 1417. Ce bâtiment médiéval, érigé dans un contexte marqué par la guerre de Cent Ans, remplissait une fonction défensive avec ses murs épais, des tours et probablement une douve.

Le 1^{er} novembre 1566, la seigneurie passa de la famille Noé à Guillaume de Boyer. Originaire des Cévennes, la famille Boyer conserva le domaine pendant environ un siècle et demi.

En 1621, sur ordre du roi Louis XIII, le château fut démantelé pour éviter qu'il ne serve de forteresse ou de base arrière contre le pouvoir royal. Progressivement, la forteresse médiévale disparut.

C'est entre 1654 et 1666 que le château fut reconstruit à son emplacement actuel, dans un style classique.

Au début du XVIII^e siècle, la seigneurie passa à la famille Finiels, originaire des environs de Millau. Plusieurs de ses membres occupèrent des fonctions importantes à Toulouse. Étienne de Finiels, par exemple, fut président du Présidial de Toulouse*, maître général des forêts, ponts et passages, et capitoul* en 1712 et 1722, ce qui lui permit également d'être anobli.

Ce château, situé au cœur d'un parc de 24 000 m², est devenu la propriété de la commune en 2021.

Au-delà de l'église et du château, d'autres bâtiments plus récents racontent l'évolution de la commune.

La mairie de Bonrepos, mémoire d'une école républicaine

Un nouveau bâtiment destiné à l'école communale fut construit en 1888 pour répondre aux besoins croissants d'éducation à la suite des lois Jules Ferry de 1881-1882. Avant cela, la commune louait un bâtiment faisant office d'école et de logement pour l'instituteur. Les travaux ont été réalisés par le maçon M. Sauveterre, suivant les plans de l'architecte toulousain Louis Denax. Actif à la fin du XIX^e siècle, Louis Denax est connu pour ses constructions publiques et notamment ses écoles communales en brique rouge, emblématiques du style local de la Troisième République.⁵

L'ÉVOLUTION DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE

La loi Guizot, promulguée en 1833 sous le gouvernement de Louis-Philippe, est une réforme

5. Archives départementales de la Haute-Garonne, Dossier relatif à la construction et à l'aménagement de la maison d'école (1886-1894), cote 4 V 10.

majeure de l'éducation en France. Elle impose à chaque commune de plus de 500 habitants d'ouvrir une école primaire pour garçons, dotée d'au moins un instituteur chargé d'enseigner la lecture, l'écriture, le calcul et les principes religieux. Cette mesure vise à améliorer l'alphabétisation et la formation morale des enfants, tout en renforçant le rôle de l'État dans l'organisation scolaire. La loi Guizot constitue un premier pas important vers une instruction publique plus accessible.

En 1867, la loi Duruy, du nom d'Auguste Duruy, ministre de l'Instruction publique, impose aux communes de plus de 500 habitants l'obligation d'ouvrir une école destinée aux filles. Cette mesure, pionnière à une époque où l'éducation féminine était encore peu répandue en France, vise à élargir l'accès à l'instruction pour toutes les jeunes filles, préparant ainsi le terrain pour les lois Ferry.

Adoptées entre 1881 et 1882, les lois dites « Jules Ferry » ont profondément transformé l'école en France. Portées par le ministre de l'Instruction publique du même nom, elles ont posé trois principes fondateurs de l'école républicaine :

- Gratuite (1881) : l'enseignement primaire devient accessible à tous, sans frais de scolarité.
- Laïque (1882) : l'école publique se détache de l'instruction religieuse pour former des citoyens libres et éclairés.
- Obligatoire (1882) : tous les enfants âgés de 6 à 13 ans doivent désormais aller à l'école.

Ces lois marquent un tournant historique. Elles affirment la volonté de donner à chaque enfant les mêmes chances de s'instruire, quelles que soient ses origines. Aujourd'hui encore, elles restent le socle de l'école publique en France.

L'école de Bonrepos, avec sa façade simple et symétrique, aux fenêtres régulières, comprenait alors deux niveaux : au rez-de-chaussée, une grande salle de classe, une cuisine et une salle à manger pour les élèves ; à l'étage, le logement de l'instituteur et de sa famille.⁶

Au fil des décennies, l'ancienne école a vu ses capacités devenir insuffisantes face à l'accroissement démographique et aux évolutions des méthodes pédagogiques. Pour répondre à ces besoins, une nouvelle école primaire publique, l'école Élisabeth Martres, a été construite et inaugurée le 15 novembre 1965. Après la fermeture de l'école au XX^e siècle, le bâtiment a progressivement été réaffecté aux services municipaux, avant de devenir officiellement la mairie du village. En 2009, l'ancienne cour de l'école a été aménagée en une place publique appelée la Place Buissonnière, un clin d'œil à la vocation scolaire du lieu.

La transformation progressive de ce bâtiment, d'école en mairie, reflète les grandes évolutions sociétales de Bonrepos-sur-Aussonnelle.

Non loin de là, un ancien chemin s'ouvre et invite à poursuivre la découverte de l'ancien village sous un autre angle.

Le circuit de randonnée de la Voie romaine, un sentier entre nature et mémoire

À Bonrepos-sur-Aussonnelle, le circuit de randonnée de la Voie romaine invite promeneurs et curieux à parcourir une boucle de 11 kilomètres, à la découverte d'un patrimoine vernaculaire* discret mais précieux, témoin de la vie rurale d'autrefois.⁷ Ce sentier, qui serpente entre collines, bois et paysages agricoles, révèle au fil des pas plusieurs éléments de l'histoire locale. Le parcours débute au cœur du village et suit, dans son premier tiers, le GR 86, qui emprunte l'ancien tracé de la voie romaine. Celle-ci se déploie sur la crête de la colline, au sud-ouest de la commune.

Dès les premiers mètres, devant la mairie, le regard se pose sur un témoin concret de la vie économique d'antan : le poids public. Cette grande bascule servait autrefois à peser récoltes, bois ou bétail, garantissant des échanges équitables entre producteurs et acheteurs, souvent en contrepartie d'une redevance. Placé au cœur de la vie communale, il rappelle l'importance des marchés locaux et l'organisation rigoureuse du monde agricole **D**.

Un peu plus loin, un pigeonnier en pied de mulet* agrément la promenade. Si son origine précise reste inconnue, on sait qu'un autre pigeonnier, aujourd'hui disparu, était lié au château de Gagen, détruit pendant la Seconde Guerre mondiale. Celui encore visible aujourd'hui perpétue cette présence familière dans le paysage rural **E**.⁸

Le sentier quitte ensuite le bourg, longe des champs cultivés, s'enfonce dans un bois ombragé, puis grimpe à nouveau vers les hauteurs. Là, une large piste forestière suit fidèlement le tracé historique de la voie romaine. En contrebas, sur la gauche, les vestiges d'un ancien moulin apparaissent, partiellement enfouis dans la végétation. Bâti en briques foraines, il pourrait dater du XVII^e siècle.⁹

Enfin, sur les hauteurs sud-ouest du village, dans une clairière isolée, le randonneur découvre le vieux puits, simple mais chargé de mémoire. Avant l'arrivée de l'eau courante, les puits jouaient un rôle vital : puiser l'eau pour la boisson, l'hygiène, l'arrosage ou l'abreuvement des animaux. Sa présence, au cœur du paysage agricole, témoigne de l'ingéniosité des communautés rurales pour organiser leur quotidien autour de cette ressource essentielle.¹⁰

6. Archives départementales de la Haute-Garonne, Dossier relatif à la construction et à l'aménagement de la maison d'école (1886-1894), cote 4 V 10.

7. Sud-ouest Toulousain Randonnées, *Bonrepos-sur-Aussonnelle Circuit de la Voie Romaine*, Mars 2018.

8. Lire l'encart Les pigeonniers, p. 50 commune de Lasserre-Pradère.

9. Mairie de Bonrepos-sur-Aussonnelle, *Circuit de la voie romaine Bonrepos / Aussonnelle*.

10. Haute-Garonne Tourisme, *Circuit de la Voie Romaine – Bonrepos-sur-Aussonnelle*.



E

Ce circuit traverse un paysage marqué par un passé agricole riche, visible à travers les anciennes bordes disséminées sur le territoire de la commune.

Les bordes, témoins d'un maillage agricole ancien

Le terme « borde », très courant en Gascogne et en Languedoc, désigne une ferme, souvent de taille modeste, occupée par une famille de métayers ou de paysans. Élevage, culture de céréales, potager, parfois vigne ou verger permettaient de couvrir une grande partie des besoins de la vie rurale. Une borde comprenait généralement une maison d'habitation, des étables, une grange, un hangar et des terres alentour. Certaines possédaient un four à pain, un puits et d'autres dépendances. L'ensemble formait une véritable unité de vie et de production, caractéristique du paysage rural occitan.

Ce type d'exploitation se retrouve dans les anciens toponymes de Bonrepos-sur-Aussonnelle. La carte de Cassini du XVIII^e siècle indique clairement une entité nommée La Grande Borda. Aucune construction visible n'y subsiste, mais l'organisation des parcelles en longues bandes étroites, caractéristique d'un mode d'exploitation agraire ancien, lié aux techniques de labour, témoigne de la présence passée d'une structure agricole importante.

LA CARTE DE CASSINI

Établie au XVIII^e siècle, la carte de Cassini est le premier ensemble de cartes topographiques de France. Le projet est lancé dès le XVII^e siècle sous l'impulsion Colbert, ministre de Louis XIV, en ayant comme objectif de renforcer la défense des côtes du royaume. Il a fallu plus de 60 ans pour réaliser cette cartographie, en s'appuyant sur la technique novatrice de la triangulation. Cette méthode permet de déterminer la position d'un point en mesurant les angles entre ce point et d'autres points de référence dont la position est connue, plutôt que de mesurer directement la distance entre les points. Bien que les habitations ou les limites de forêts ne soient que vaguement localisées, le niveau de précision du réseau routier est surprenant lorsqu'on superpose la carte de Cassini aux photographies satellites actuelles.

Les cartes actuelles révèlent également un maillage rural ancien, à travers d'autres toponymes. On trouve ainsi un lieu-dit nommé La Bourdette. Ce nom, issu de l'occitan *bòrdeta*, signifie « petite borde » ou « petite métairie ». Il désigne souvent une dépendance ou une exploitation secondaire, preuve d'une occupation agricole, certes plus modeste mais bien enracinée.

Un autre lieu-dit, La Bordeneuve, est identifié au sud-ouest du village. Composé de *bòrda* (ferme) et *nòva* (neuve), ce nom signifie « la ferme neuve » et évoque une installation plus récente. Une seconde

Bordeneuve existe également dans la commune voisine de Saiguède, confirmant la diffusion de ce modèle agricole dans les environs.

Ces éléments suggèrent que le territoire conserve les traces d'un réseau agricole ancien, structuré mais évolutif, composé de métairies secondaires, de fermes nouvelles et de micro-toponymes qui témoignent du passé rural occitan de Bonrepos-sur-Aussonnelle.

Au-delà du patrimoine rural ancien, la stèle du Maquis de Saint-Lys témoigne d'une page plus récente de l'histoire de la commune.

La stèle du maquis de Saint-Lys, gardienne de la mémoire des résistants tombés pour la liberté

La stèle du Maquis de Saint-Lys rend hommage aux neuf résistants et douze civils tombés lors de l'attaque du maquis de Saint-Lys par un bataillon de la division SS « Das Reich » le 12 juin 1944 F.¹¹



LE MAQUIS DE SAINT-LYS

Dès 1942, le château de Gagen, situé sur la commune de Bonrepos, est mis à la disposition de la Résistance par son propriétaire, Marcel Grisoul, et son régisseur Henri Wolsfeld. Il devient alors un refuge pour les résistants et un centre de logistique pour les opérations de sabotage menées notamment par des groupes francs, comme le groupe Morhange. Avec l'annonce du Débarquement en Normandie le 6 juin 1944, les Mouvements Unis de la Résistance intensifient leur mobilisation. Le 7 juin, 150 résistants venus de Toulouse et des environs, dont beaucoup étaient ouvriers, réfugiés espagnols ou employés municipaux, rejoignent le Maquis de Saint-Lys avec

11. Fédération Nationale Autonome des Pupilles de la Nation et des Orphelins de Guerre (FNAPOG), 80^e anniversaire du maquis de Saint Lys, 19 juin 2024.





Fontenilles

Fontenilles

Fontenilles, une commune façonnée par l'histoire du *castrum* et du village

La ville de Fontenilles est implantée au confluent de deux ruisseaux : les Crabères et l'Aussonnelle. Son nom trouve son origine dans le latin *fons*, qui signifie « source » ou « fontaine ». Par conséquent, on peut traduire Fontenilles par « la cité des petites fontaines ». Dans les archives, le nom de Fontenilles apparaît sous diverses formes : Fontanillas, Fontanilas, Fontailas ou encore Fontailias. Toutes ces variantes s'accordent autour d'une même racine liée à l'eau et aux sources. En effet, le village est entouré de nombreuses sources jaillissant de ses terres, parmi lesquelles celles de la Cazalère, de la Serbe, du Moulin, d'Escarpes, de Samazan, de Courtes ou encore de Cammartin.¹

Les premières traces humaines connues à Fontenilles datent de la préhistoire, plus précisément du Paléolithique inférieur* (1,7 Ma -100 000 av. n. è.), avec la présence d'outils en pierre façonnés par *Homo erectus**. Plus tard, des vestiges attribués à Néandertal* (400 000 – 40 000 ans av. n. è.), tels que des éclats de silex et des racloirs, ont également été découverts.

Concernant l'occupation médiévale de Fontenilles, contrairement à d'autres villages de la région, il n'existe aucune preuve qu'il ait été une sauveté* à l'origine. Le village ne l'a probablement jamais été, ou seulement brièvement, sans en laisser de traces écrites. On sait

cependant que dès la fin du XII^e siècle, Fontenilles est désigné comme un *castrum**, un village fortifié autour d'une église. En 1258, il est à la fois qualifié de *villa** et de *castrum*. Par la suite, la population s'installe dans le faubourg, à l'extérieur de l'enclos fortifié.

Le village de Fontenilles conserve un héritage visible de son histoire et un patrimoine naturel et culturel riche, que l'on découvre notamment à travers l'église Saint-Martin.

L'église Saint-Martin, un trésor au cœur de la commune

L'église Saint-Martin de Fontenilles, située au cœur du village, est inscrite à l'Inventaire des monuments historiques depuis 1979.²

Fondée au XII^e siècle, elle a d'abord été construite selon un plan en croix latine, avec un chevet* à trois pans et une nef* unique. Son portail roman, encore visible aujourd'hui, témoigne de cette première phase de construction.³ Au XIV^e siècle, elle appartenait au chapitre de la cathédrale Saint-Étienne, une institution religieuse composée de chanoines qui administraient les biens de l'Église et organisaient les offices depuis la cathédrale de Toulouse.

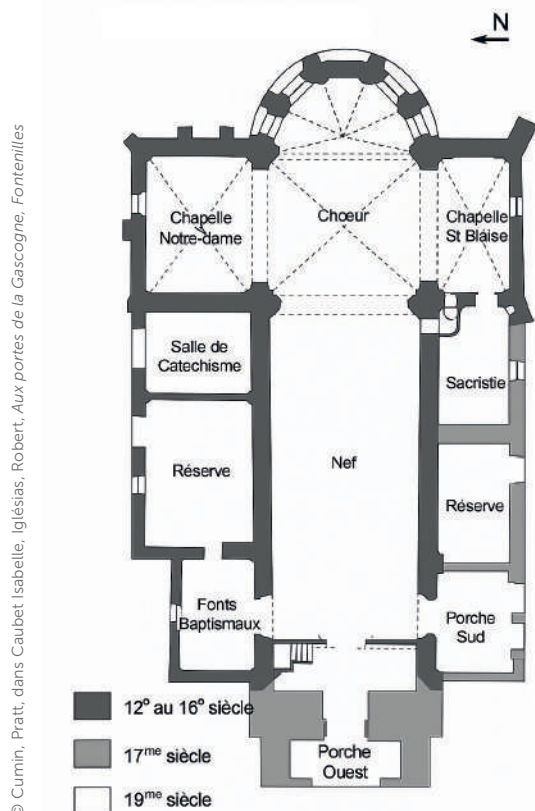
Le chœur de l'église de Fontenilles, de style gothique*, présente cinq pans* coupés voûtés d'ogives*, tout comme le transept. Ce chœur* est antérieur aux modifications entreprises entre 1506 et 1549,

1. Caubet, Isabelle, Iglésias, Robert, *Aux portes de la Gascogne – Fontenilles*. Fontenilles : Mémoire et Patrimoine, 2005.

2. Ministère de la Culture (Base Mérimée), *Église Saint-Martin de Fontenilles - Notice PA00094331*.

3. Lire l'encart Comprendre le plan d'une église, p. 6 commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle.

PLAN DE L'ÉGLISE SAINT-MARTIN



© Cumin, Pratt, dans Caubet Isabelle, Iglésias, Robert, Aux portes de la Gascogne, Fontenilles

Plan de l'église Saint-Martin

période durant laquelle furent édifiées la nef et les deux chapelles latérales formant le transept.⁴

Un premier clocher*, érigé en pierre, s'est effondré en 1673. Il a été remplacé par un clocher-mur* de type toulousain en brique à trois niveaux de baies cintrées.⁵ Deux cloches en bronze datant de 1507, classées au titre des monuments historiques depuis 1922, y furent remontées **A**.⁶

À l'intérieur, le plafond à caissons en bois en trompe-l'œil, datant du XIX^e siècle et restauré en 1988, présente de riches couleurs. Les murs, peints également en trompe-l'œil, représentent colonnes, chapiteaux*, moulures et corniches **B**.

Les vitraux, réalisés au XIX^e siècle par l'atelier réputé du maître-verrier Louis-Victor Gesta ont été restaurés en 1999, redonnant lumière et couleur à la nef et au sanctuaire. Ils sont représentatifs de la production des ateliers Gesta, figurant fréquemment des

personnages de l'Histoire sainte entourés de décors géométriques.

LES VITRAUX GESTA

L'atelier Gesta aurait produit des vitraux pour 7 000 à 8 500 églises grâce à une production quasi industrielle, mais de grande qualité. Son succès s'est également appuyé sur une stratégie commerciale novatrice : présentation de ses productions lors d'expositions, gagnant de nombreuses récompenses (2^e prix lors de l'Exposition universelle de 1867), publicités dans la presse et influence personnelle.

Le Castel-Gesta, aussi appelé château des Verrières, est construit à partir de 1860 par Louis-Victor Gesta, dans le quartier des Chalets à Toulouse. À la fois résidence privée, atelier de création, de production en série et lieu d'exposition de ses vitraux, le château est un des centres de production de vitraux les plus importants de France au XIX^e siècle. Dans le sillage de la création des monuments historiques en 1830, cette époque connaît un grand renouveau du vitrail.⁷

L'architecture du bâtiment, de style néo-gothique romantique, mêle tourelles, gargouilles et grandes fenêtres en ogive, qui s'inspirent librement de l'époque médiévale. Classé monument historique en 1991, le Castel-Gesta a traversé des périodes troubles, mais fait l'objet d'un important travail de restauration depuis 2014 pour redonner toute sa splendeur à ce lieu unique. Ces restaurations ont notamment permis de redécouvrir des éléments remarquables, tels que les peintures murales peintes en 1875 par Bernard Bénézet dans la salle des Illustres du château des Verrières **C**.

Sur le maître-autel, trois sculptures ont été classées au titre des monuments historiques en 1957. Elles représentent deux bergers⁸ ainsi qu'une Vierge à l'Enfant⁹, en bois sculpté, peint et doré, datant du dernier quart du XVII^e siècle **D**.

La chapelle Notre-Dame, située à gauche, accueille les sépultures de la famille La Roche, seigneurs de Fontenilles jusqu'à la Révolution. Ses peintures murales du XVI^e siècle représentant notamment le Jugement dernier servent d'écrin à la dalle funéraire du début du XVII^e siècle en marbre gris du baron Jean-Blaise de La Roche.¹⁰ Les fresques, en partie effacées par le temps, représentent la séparation des âmes entre élus et damnés, la descente de croix, et une scène de résurrection. On distingue également un décor végétal en arrière-plan, la présence des rois mages suggèrent une scène de la Nativité ainsi que saint Christophe portant l'enfant Jésus sur ses épaules, traversant le Jourdain **E**.

La chapelle Saint-Blaise, située à droite, demeure plus mystérieuse, sa date de construction restant

4. Caubet, Isabelle, *Aux portes de la Gascogne – Fontenilles*. Fontenilles : Mémoire et Patrimoine, 2005.

5. Lire l'encart Les clochers-murs, p. 115 commune de Sainte-Livrade.

6. Ministère de la Culture (Base Palissy), 2 cloches - Notice PM31000211.

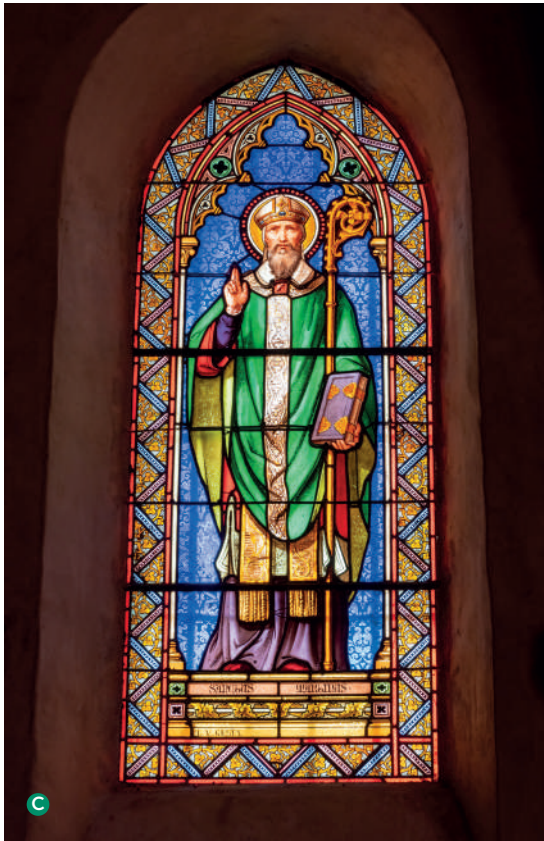
7. Pyrénées cathares, Patrimoine : Les vitraux du XIX^e siècle.

8. Ministère de la Culture (Base Palissy), 2 statues (en pendant) : anges - Notice PM31000212.

9. Ministère de la Culture (Base Palissy), Statue : Vierge à l'Enfant - Notice PM31002221.

10. Ministère de la Culture (Base Palissy), Dalle funéraire de messire Jean de Laroche, seigneur et baron de Fontenilles - Notice PM31000215.





inconnue. Elle abrite un autel en marbre avec un retable* baroque* du XVII^e siècle en bois sculpté, peint et doré.¹¹ La niche centrale accueillait il y a quelques années encore le buste reliquaire de saint Blaise daté du XVII^e siècle **F**.

Aux abords de l'église se trouve le bâtiment qui abrite aujourd'hui la police municipale de Fontenilles. Cet édifice a connu plusieurs usages au fil du temps, dont celui de presbytère*, le second de la commune.

De presbytère à police municipale : l'évolution d'un bâtiment historique à Fontenilles

La première mention d'un presbytère remonte à 1812, année où la municipalité, jusqu'alors locataire d'un logement pour le desservant, acquiert la maison de la veuve Bézard. Située à l'angle nord de la rue Peyrolière et du chemin d'intérêt commun n°25 (actuels boulevard de la République et rue du 8 mai 1945), cette maison est achetée grâce au produit d'une coupe de bois réalisée en 1808. En 1816, la commune de Fontenilles lance des travaux de rénovation sur le premier presbytère, travaux réalisés par le charpentier local Monsieur Bouas, avec l'aide des habitants. Ce bâtiment restera en service jusqu'à la fin des années 1850.

En 1858, Madame de Serrecave, héritière de la famille La Roche-Fontenilles, vend à la commune un

ensemble de terrains autour de l'église Saint-Martin. Cette acquisition permet de préparer la construction d'un nouveau presbytère, plus fonctionnel. En 1861, le curé Joseph Granet signale que l'ancien presbytère est en mauvais état et mal situé, ce qui pousse la municipalité à agir.¹²

Deux ans plus tard, en 1863, l'ancien presbytère est vendu aux enchères, ce qui, avec d'autres financements, permet de construire un nouveau bâtiment. Conçu par l'architecte originaire de Muret Vital Grenié et construit par le maçon-charpentier local Vital Naudès, ce presbytère de 140 m² sur deux niveaux est achevé en 1865.¹³

Le bâtiment illustre parfaitement l'architecture rurale du Sud-Ouest au XIX^e siècle, caractérisée par l'alternance de briques foraines rouges et de galets de la Garonne. Les encadrements des ouvertures, réalisés en briques, mettent en valeur la façade rythmée et symétrique. Son toit couvert de tuiles canal, et ses lignes sobres confèrent à l'édifice une harmonie simple et représentative de l'architecture régionale. Situé à proximité immédiate de l'église, il s'intègre naturellement dans le paysage bâti **G**.

Au fil du temps, le bâtiment change de fonction et devient un bureau de poste puis la mairie annexe



11. Ministère de la Culture (Base Palissy), *Retable - Notice PM31000214*.

12. Caubet, Isabelle, *Aux portes de la Gascogne – Fontenilles*, Fontenilles : Mémoire et patrimoine, 2005.

13. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Commune de Fontenilles, plans, coupe et élévation d'un presbytère à construire dans ladite commune : élévation de la façade principale, coupe dans l'axe du vestibule, plans du rez-de-chaussée et du 1^{er} étage / Grenié, architecte. 1858, cote : 2 O 188 6 (3)*.

jusqu'en 2010, date de l'installation de la police municipale dans ses murs.

Non loin de là, la mairie témoigne elle aussi de l'évolution du village à travers les époques.

De mairie-école à mairie, un reflet des évolutions scolaires et sociales

La mairie actuelle de Fontenilles était à l'origine une mairie-école, qui accueillait principalement l'école communale de garçons dès le milieu du XIX^e siècle.



Photographie de Guibert, Fontenilles par Saint-Lys - La Mairie.

L'acquisition de nouveaux terrains par la commune en 1859 autour de l'église Saint-Martin, permet la construction de plusieurs bâtiments publics, dont une mairie-école, afin de répondre aux besoins de services publics croissants.

Auparavant, l'école fonctionnait dans une maison louée par la commune qui ne satisfaisait plus aux exigences imposées par la loi Guizot de 1833, relative à l'organisation de l'enseignement primaire.¹⁴

Le terrain choisi, appelé « des Marronniers », accueille alors un nouveau bâtiment selon les plans de l'architecte Grenié, également chargé de la construction du presbytère.¹⁵ Les travaux débutent en 1861, mais sont interrompus par un conflit avec l'entrepreneur en raison de la hausse des coûts. La construction est finalement achevée en 1863.

Le bâtiment se compose d'une salle de classe et d'une partie du logement de l'instituteur au rez-de-chaussée, ainsi qu'une salle de mairie à l'étage. Un local faisait également office de prison.

Au fil du temps, le bâtiment évolue : une clôture est installée en 1888, puis un préau construit en 1900.¹⁶ L'édifice témoigne du développement de l'enseignement public en France, en particulier avant

l'instauration des lois Ferry dans les années 1880 et accueille plusieurs générations d'élèves jusque dans les années 1970.

À cette époque, deux classes sont en service : celle des garçons, dans la mairie-école, et celle des filles, dans un autre bâtiment. La croissance démographique rendant les conditions d'accueil insuffisantes, la construction d'un groupe scolaire est décidée en 1975.

Le bâtiment de la mairie-école est alors réaménagé pour devenir une mairie à part entière. Il conserve toutefois ses éléments architecturaux d'origine caractéristiques du Midi toulousain : la façade principale symétrique, en appareil mixte, alternant galets et briques foraines. L'autre façade, uniquement en briques, présente une travée centrale encadrée de pilastres* cannelés aux chapiteaux de pierre sculptés et surmontée d'un fronton* triangulaire **H**.

Contrairement à l'ancien presbytère ou à l'ancienne mairie-école, qui ont vu leur fonction évoluer au fil du temps, certains éléments du patrimoine historique de la commune, comme la forge communale, ont conservé leur usage.

La forge, un patrimoine vivant de la tradition artisanale

En 1996, la commune de Fontenilles a fait l'acquisition de l'ancienne forge du village afin de la préserver de la destruction. Une équipe de passionnés s'est alors engagée pour la remettre en activité, après son abandon en 1952, lorsque Alphonse Salles, dernier maréchal-ferrant de la commune, cessa son activité.¹⁷ Avec le soutien de la municipalité, l'association Lou Foc (le feu en occitan) a été créée pour entretenir la forge et perpétuer les techniques du travail du fer.¹⁸

Pour faire vivre la forge et transmettre leur passion, les membres de l'association se réunissent chaque samedi matin dans la forge située près de l'église de Fontenilles, où ils proposent au public des démonstrations du travail du métal.

Depuis de nombreuses années, l'association organise divers événements permettant de faire découvrir leur savoir-faire et d'échanger avec le public autour des techniques traditionnelles de la métallurgie **I**.

En juin 2004, l'association a organisé son premier Carillon d'enclumes, un rassemblement réunissant forgerons, couteliers, sculpteurs et autres artisans du métal. Lors de cet événement, le public a pu assister à des démonstrations de forge ainsi qu'à la reconstitution d'un bas fourneau gallo-romain. Chaque année, la forge ouvre également ses portes à

14. Lire l'encart L'évolution de l'instruction publique en France, p. 9 commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle.

15. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Commune de Fontenilles, projet de construction d'un pont-bascule avec pavillon, plan des lieux, plan d'ensemble, élévation, coupe, plan de l'intérieur de la fosse et du pavillon. Souques, architecte, 31 janvier 1884, cote : 2 O 1886.*

16. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Commune de Fontenilles, maison d'école de garçons, projet de construction d'un préau couvert, plan général de la maison d'école et de ses annexes, coupe, élévation et plan du préau. Séguy, architecte, 25 août 1898, cote : 2 O 1886.*

17. Airzen, *Une ancienne forge de 200 ans fait résonner l'enclume du village.*

18. Association Lou Foc, *Loufoc.over-blog.fr.*



l'occasion des Journées européennes du patrimoine, offrant à tous l'opportunité de découvrir ce lieu vivant.

Afin de valoriser ce savoir-faire, l'association Lou Foc a réalisé plusieurs œuvres collectives remarquables, notamment le bouquet forgé de la Saint-Éloi, qui orne la façade de la forge, finalisé en 2006, ainsi qu'une série limitée de couteaux, baptisée *Le Fontenillois*.

LE BOUQUET DE LA SAINT-ÉLOI

Il s'agit d'une tradition ancienne, étroitement liée à la fête de Saint-Éloi, célébrée le 1^{er} décembre. Saint Éloi, évêque de Noyon au VI^e siècle, est reconnu comme le patron des forgerons, métallurgistes, maréchaux-ferrants et, plus largement, de tous les artisans travaillant le métal. Le bouquet symbolise la protection du saint ainsi que la reconnaissance du travail artisanal. Il était souvent confectionné à partir de végétaux locaux, ornés de rubans colorés et parfois agrémenté de petits outils, de fers à cheval ou d'autres symboles rappelant le métier.

Aujourd'hui, bien que les méthodes de travail aient évolué, le bouquet de la Saint-Éloi reste un symbole fort de transmission artisanale, de solidarité entre professionnels et de respect des savoir-faire traditionnels **J**.

En partenariat avec l'Unité d'Archéométallurgie de l'Université Toulouse – Jean Jaurès, l'association a mené plusieurs expérimentations sur la fabrication du fer. Sous la direction du professeur Francis Dabosi, et ce pendant plus d'une dizaine d'années, l'équipe s'est attachée à reproduire des techniques ancestrales à partir de vestiges découverts sur des sites gallo-romains. Ces recherches ont été conduites à Fontenilles, sur un site spécialement aménagé derrière la forge, où les chercheurs et les membres de l'association ont étudié les procédés anciens et la réduction du minerai.

LA PRODUCTION DE FER DURANT L'ANTIQUITÉ

Le bas-fourneau gallo-romain est un four artisanal utilisé il y a environ deux mille ans pour extraire le fer à partir du minerai. Fonctionnant à des températures entre 900 °C et 1300 °C, plus basses que celles des procédés industriels modernes, la réaction repose sur un équilibre précis entre le charbon de bois (combustible et agent réducteur) et la chaleur pour permettre la réduction du minerai.

Cette technique consiste à chauffer le minerai, en présence de monoxyde de carbone issu de la combustion incomplète du charbon de bois, afin de séparer le fer de sa gangue, produisant une masse métallique spongieuse et brute appelée « loupe ». Ce fer était ensuite martelé, forgé pour éliminer les scories, et transformé en outils, armes ou objets essentiels à la vie quotidienne des populations gallo-romaines.

Les résultats de ces travaux ont été publiés en 2016 dans l'ouvrage *Le fer romain de la Montagne Noire*.

Martys 2 : Les débuts. Parallèlement, l'association a collaboré avec plusieurs établissements scolaires afin de transmettre ces savoirs. Dans le cadre d'un programme annuel, les élèves ont pu suivre l'ensemble du processus : de la prospection du minerai dans le massif de Batère (Pyrénées Orientales), à la construction d'un bas fourneau, jusqu'à la réduction du minerai et la fabrication d'un objet en fer.¹⁹

L'objectif de l'association est avant tout de préserver la mémoire des savoir-faire et les traces de la forge, demeurée presque dans son état d'origine. À l'étage, la forge abrite également un petit musée présentant des outils anciens, ainsi que les créations de l'association et d'autres forgerons.

La forge communale perpétue également la tradition du ferrage des chevaux.

Le ferrage de chevaux, un savoir-faire préservé

Le ferrage des chevaux a longtemps été une activité essentielle des campagnes, notamment pour les agriculteurs qui utilisaient les chevaux comme animaux de trait. Le maréchal-ferrant intervenait pour protéger les sabots des chevaux en posant des fers adaptés. Ce travail consistait à retirer l'ancien fer, à nettoyer et tailler le sabot, puis à fixer un nouveau fer avec des clous à ferrer.

Outre le ferrage, le rouleau à dépiquer témoigne d'une autre pratique rurale traditionnelle.

Le rouleau à dépiquer, un témoin des pratiques agricoles d'antan

Le rouleau à dépiquer faisait partie intégrante des pratiques agricoles jusqu'au début du XX^e siècle. Cet outil, constitué d'un lourd cylindre de pierre tiré par des bœufs, chevaux ou mulets, était utilisé après la moisson pour le dépiquage du blé, c'est-à-dire pour séparer les grains de la paille.

Au XIX^e siècle, le rouleau en pierre a progressivement remplacé le rouleau en bois et les techniques manuelles comme le fléau. Ce changement s'inscrit dans un contexte d'évolution lente mais marquée de l'outillage rural, avant l'arrivée des machines à battre mécaniques ou à vapeur. L'aire de dépiquage, souvent installée près des granges, servait de surface battue sur laquelle on étalait les gerbes. Le rouleau, en circulant dessus, écrasait les épis, libérant ainsi les grains. Cette méthode, bien que rudimentaire, permettait de dépiquer efficacement des volumes importants.

Un témoignage daté de 1883, décrit précisément ce type d'agriculture : « La terre est labourée à la charrue, traînée par des bœufs, des chevaux ou des mulets. L'assolement est triennal : blé, avoine, jachère. Le blé est coupé à la grande faux et dépiqué au rouleau de pierre : pas de machine à battre, soit à manège, soit à vapeur. »²⁰

19. Rencontre avec le président de l'association, M. Alain Casta, et discussion avec l'un des fondateurs, M. Pedro Garcia.

20. Ducos, Jacques, Breton, Yves, Odon, Gabrielle, et al., *Le patrimoine des communes de la Haute-Garonne*, t. 2, Paris, Flohic, 2000, p. 1397.



Riche de son passé agricole, Fontenilles bénéficie toujours d'un patrimoine naturel, mis en valeur par des actions plus récentes.

Le sentier du bord de l'Aussonnelle et ses ruches, un refuge pour la biodiversité

Un sentier longe l'Aussonnelle à Fontenilles sur environ 8,5 kilomètres. Il commence au stade de Fontenilles, traverse le bois des Magnolias, puis rejoint Bonrepos-sur-Aussonnelle. Le retour s'effectue par le GR86. Les promeneurs peuvent apercevoir, le long de l'Aussonnelle, des ruches de l'association L'Abeiller de Fontenilles qui gère un rucher collaboratif ²¹.

Ces ruches jouent un rôle dans la préservation de la biodiversité locale et dans la sensibilisation du public à l'importance des abeilles et des pollinisateurs pour l'écosystème.

Par ailleurs, la commune abrite également un site emblématique de son histoire : la station radio maritime de Saint-Lys.

Saint-Lys Radio, un rôle majeur dans les réseaux de communication internationaux

Saint-Lys Radio fut implantée sur le site de Génibrat et mise en service en 1948. Pendant cinquante ans, elle a joué un rôle clé dans les communications maritimes et aéronautiques, devenant un centre essentiel de réception et d'émission.

Ce centre de radiocommunication côtière, géré par ce qui était à l'époque France Télécom, permettait aux navires du monde entier de transmettre leurs messages en morse, en téléphonie haute fréquence et via les ondes courtes. Elle répondait à l'indica-

tif FFL et assurait notamment la réception des messages SOS, la communication avec les cargos et les navires de pêche, ainsi que des liaisons régulières avec l'aviation.

En plus de ces fonctions, la station participait à la diffusion de bulletins météorologiques essentiels pour la sécurité en mer et à la gestion des alertes en cas de catastrophes naturelles ou maritimes. Elle pouvait également traiter les demandes d'aide médicale urgentes provenant des navires, offrant ainsi un service vital pour les équipages en détresse.

La station couvrait un vaste réseau international grâce à ses puissants équipements répartis dans un bâtiment en croix, complété par 120 pylônes et un château d'eau. Ce site stratégique faisait le lien entre les côtes françaises et les zones maritimes éloignées.

Après sa fermeture en 1998, une partie des équipements a été démontée, mais la mémoire de la station est aujourd'hui préservée par l'Amicale des anciens de Saint-Lys Radio. Chaque année, à l'occasion du Radio Maritime Day autour du 14 avril, date qui commémore le naufrage du Titanic, des passionnés, radioamateurs et anciens opérateurs se réunissent à Fontenilles pour faire revivre l'esprit de cette station emblématique. Des démonstrations en morse, des expositions de matériel et des animations pédagogiques sont organisées, notamment à la médiathèque municipale.

Aujourd'hui, le site de Génibrat conserve encore un pylône, témoin de l'activité intense qui s'y est déroulée. Saint-Lys Radio demeure un élément important du patrimoine technique et humain de Fontenilles, illustrant la place de cette commune dans l'histoire des télécommunications maritimes françaises.

21. L'abeiller de Fontenilles (W311008854), Assoce.fr.





LA SALVETAT-SAINT-GILLES



La Salvetat- Saint-Gilles

La Salvetat-Saint-Gilles

La Salvetat-Saint-Gilles, l'héritage d'une sauveté médiévale

Bien que des silex taillés témoignent d'une occupation dès le Paléolithique*, le nom La Salvetat-Saint-Gilles témoigne de son origine médiévale. En effet, le terme occitan de « salvetat » provient du latin médiéval *salvitas*, signifiant « sauvegarde » ou « sécurité », et désigne une sauveté*.

LES SAUVETÉS

Dans la France méridionale des XI^e et XII^e siècles, les sauvetés étaient des territoires nouveaux placés sous la protection d'établissements religieux, monastères ou prieurs. Délimité par plusieurs bornes, ce lieu d'asile offrait la protection aux populations et à leurs biens, sous peine d'excommunication. La création des sauvetés s'inscrit ainsi dans la Paix de Dieu, mouvement destiné à freiner la violence des seigneurs et chevaliers de la société féodale naissante. Cette organisation, avec un territoire divisé en casaus, enclos à bâtir avec jardin, et en terres labourables, devait favoriser le développement et la mise en valeur des terres¹. Durant les XIII^e et XIV^e siècles, les bastides constitueront à leur tour des villes nouvelles dans le Sud-Ouest de la France².*

La première mention incontestable de La Salvetat-Saint-Gilles apparaît en 1159 dans un acte de donation

de Pons de Villeneuve [Tolosane] et de sa femme à l'abbaye cistercienne de Bonnefont. En effet, la sauveté a vraisemblablement été fondée durant le deuxième tiers du XII^e siècle, par le comte de Comminges, associé à l'abbaye cistercienne de Bonnefont, ou donnée par le comte à l'abbaye. En 1165, une bulle papale précise que l'abbaye dispose d'une *domus* du comte de Comminges à La Salvetat-Saint-Gilles. Cette *domus* était le centre de gestion de la sauveté. Cependant, rien n'indique alors l'existence d'un habitat groupé ni même la présence d'un château, mais seulement d'un sanctuaire dédié à saint Gilles.

SAINT GILLES

Né à Athènes au VII^e siècle, Gilles l'Ermite est un moine itinérant qui serait venu vivre en ermite dans la région de l'embouchure du Rhône. La légende, relayée dans la Légende dorée de Jacques de Voragine³, raconte qu'il vivait retiré dans une forêt, parfois nourri par une biche venue lui donner son lait. Au cours d'une partie de chasse, un homme du roi wisigoth tire une flèche en direction de l'animal, venu se réfugier auprès du saint, blessant celui-ci à la main. Pour se faire pardonner, le souverain lui fait don d'un territoire, aujourd'hui Saint-Gilles-du-Gard, pour y fonder une abbaye. Située à l'époque au bord de la Méditerranée, la localité est une étape importante de

1. Viader, Roland, *La sauveté de Laramet : du village à la seigneurie, Cahiers de civilisation médiévale*, 254 | 2021, pp.115-142.

2. Lire l'encart Le paréage et les bastides, p. 98 commune de Plaisance-du-Touch.

3. Lire l'encart La Légende dorée, p. 115 commune de Sainte-Livrade.

pèlerinage vers Rome, Saint-Jacques de Compostelle ou Jérusalem⁴.

Le prénom Gilles, Aegidios en grec, signifie « bouclier ». L'égide est, dans la mythologie grecque, une sorte de cuirasse magique protectrice tendue d'une peau de chèvre. Bien qu'elle soit un attribut de Zeus, sa fille Athéna, grande divinité protectrice de la ville d'Athènes, est fréquemment représentée avec l'égide. Aujourd'hui encore, l'expression « être sous l'égide de » rappelle cette fonction protectrice.

La Salvétat-Saint-Gilles doit son nom à la fois à son statut originel de lieu protégé et à son saint patron, témoignant ainsi du lien étroit entre la communauté villageoise médiévale et l'Église.

Durant le règne d'Alphonse de Poitiers (1220-1271), comte de Toulouse et frère du roi saint Louis, la région passa progressivement sous la suzeraineté des comtes de Toulouse. À la mort d'Alphonse de Poitiers, La Salvétat-Saint-Gilles intégra le domaine royal français. Le *Terrier* du Toulousain*⁵ (1272-1273) dresse un inventaire précis du domaine royal dans la région toulousaine et l'Albigeois. Il n'indique à La Salvétat-Saint-Gilles que la présence de quelques maisons devant un *castel*, désigné également sous le terme de *castrum* dans un acte de 1270. À la fin du XIII^e siècle, le faible niveau et le peu de variété des taxes et redevances apportés par la localité démontrent un territoire très peu peuplé, subissant la concurrence de certaines agglomérations attractives des alentours, comme Fonsorbes ou Plaisance-du-Touch. Le XIV^e siècle est marqué par l'insécurité, due à la guerre de Cent Ans qui oppose le royaume d'Angleterre et celui de France pour le contrôle de la Guyenne. La chevauchée du Prince Noir, fils du roi d'Angleterre, ravage la région en 1355, incendiant villages et récoltes, et la peste sévit en 1348. Il semblerait que La Salvétat-Saint-Gilles soit désertée de la fin du XIV^e siècle à la seconde moitié du XV^e siècle.

Progressivement, la commune gagne en importance tout en restant centrée sur l'activité agricole, particulièrement la culture de la vigne, les céréales ainsi que l'élevage, favorisés par la fertilité des terres et la présence de l'Aussonnelle. Un moulin à vent existait dès le début du XV^e siècle tandis qu'un moulin à eau se trouvait sur l'Aussonnelle en contrebas du château. Jusqu'aux années 1960, un poids public était positionné sur la place devant l'actuelle mairie.

La commune a connu une croissance démographique notable ces dernières décennies, liée à sa proximité avec Toulouse. Parmi les édifices qui ont façonné l'identité de la commune au fil des siècles figure le château.

Le château de La Salvétat-Saint-Gilles

Juché sur un à-pic de 90 mètres au-dessus de l'Aussonnelle, le château de La Salvétat-Saint-Gilles, classé au titre des Monuments historiques depuis 2007, raconte plus de sept siècles d'histoire et de transformations **A**⁶

Les premières mentions dans les archives évoquent un *castrum* au XIII^e siècle et une maison forte* avec une grande salle, un *fortalicium cum aula*, au tout début du XV^e siècle, dont rien ne subsiste aujourd'hui mais qui pouvait se trouver à l'emplacement du château actuel.

De la fin du Moyen Âge à la Révolution, la seigneurie de La Salvétat-Saint-Gilles passe entre les mains de diverses familles de la noblesse de robe* toulousaines, officiant presque tous au parlement de Toulouse. Ces familles résidaient dans de luxueux hôtels particuliers toulousains mais possédaient également châteaux et propriétés dans la campagne environnante. En effet, la noblesse de robe était alors deux fois plus riche que la noblesse d'épée* et détenait 43,7 % de la fortune globale toulousaine. Cette situation perdure jusqu'à la Révolution.

Au début du XV^e siècle, les Tornier, grande famille parlementaire, disposent alors de la seigneurie et il est probable qu'ils aient construit le premier château. Cela pourrait être l'origine de leur ruine dans les années 1440. De cette première phase de construction subsiste la façade défensive crénelée* au sud, avec mâchicoulis* sur six arcades. Les meurtrières* simples ou cruciformes et les bouches à feu pour arquebuses datent également du XV^e siècle. Outre les deux tourelles d'angle et la façade occidentale, les sondages archéologiques de novembre 2025 ont mis en évidence les possibles fondations de deux autres tourelles d'angle côté est. Le château médiéval aurait ainsi présenté une tourelle à chaque angle **B**.

Lors de l'épidémie de peste en 1482, le château était déjà suffisamment grand et confortable pour accueillir la cour du parlement de Toulouse venu s'y réfugier. En 1495, Guillaume de La Marca acquiert la seigneurie, qui passe à Arnaud Rigaud en 1510.

Durant les XVI^e et XVII^e siècles, le château connaît de profonds remaniements et se transforme alors en manoir sur cour Renaissance, véritable demeure de plaisance à la campagne. Plusieurs phases de construction peuvent être déduites du travail d'archéologie du bâti mené en 2025.

En premier lieu, entre 1510 et 1562, le château s'organise autour de la cour, avec deux logis, l'un à l'est et l'autre à l'ouest. La porte d'entrée est déjà à son emplacement actuel et la plateforme est érigée, de même que le départ du pont côté château. L'escalier de la tour maîtresse est remarquable dans sa mise en œuvre, les marches étant formées de grosses pièces

4. Saint Gilles, sa légende, son histoire, son culte, Paroisse Saint Gilles, Bourg-la-Reine, mai 1998.

5. Viader, Roland, *Le Liber reddituum ou Terrier du Toulousain : un chantier d'histoire en cours, Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale*, Tome 128, N°296, 2016, pp. 581-593.

6. Robert-Cols, Pascal, Prax, Guillot, Florence, De Meo, Marco et al., *Château et parc de la Salvétat-Saint-Gilles, Étude Préalable*, juillet 2025.



de bois taillées en diagonale. Cet escalier à marches pleines est la seule circulation verticale du château. L'escalier rampe sur rampe et les joints de mortier rubanés* entre les briques confirment cette datation. Les niveaux supérieurs de la tour maîtresse sont aménagés en pigeonnier. Sur la façade ouest, le mur médiéval est creusé pour former les niches décoratives d'un jardin d'agrément. Les pavillons sud-ouest et nord-ouest, aujourd'hui ruinés, datent de cette première phase de construction Renaissance **C**.

Durant le dernier tiers du XVI^e siècle jusqu'au début du XVII^e siècle, le château connaît une nouvelle phase de construction. Les galeries nord et sud reliant les deux logis sont érigées et remplacent des circulations antérieures, construites certainement en matériaux périssables. La façade médiévale est surélevée au-dessus du crénelage, ce qui permet de créer un troisième niveau de galerie. Les arcades régulières des galeries se superposent et sont séparées par d'élégants pilastres ioniques* en briques. Ce type de circulations, inspiré des galeries de la Renaissance italienne, est alors fréquent dans les hôtels particuliers toulousains **D**.

Les voûtes du premier étage de la galerie sud sont ornées d'un décor à la détrempe* peint au pochoir. Des motifs rouges de végétaux stylisés animés d'oiseaux recouvrent les voûtes avec raffinement et encadrent des cartouches contenant des paysages polychromes peints à main levée **E F G**.

En 1644, les Lombrail sont à leur tour seigneurs de La Salvétat-Saint-Gilles et pourraient également avoir laissé leur empreinte. Les pavillons d'angle à l'est du château sont construits au XVII^e siècle. L'aménagement de fenêtres et de cheminées au XVIII^e siècle apportent davantage de confort.

En 1729, la famille Célès de Reversat racheta le château et un arpentage de la propriété est réalisé. Le domaine comprend alors bois, vignes et verger, métairies et une garenne* en contrebas. On compte également tous les équipements économiques nécessaires à la vie rurale, trop onéreux à construire pour des paysans : un moulin à vent et un moulin à eau, déjà ruiné, une forge ainsi qu'une tuilerie. Le château est bordé de bâtiments d'office et d'un vivier*. La glacière, le pigeonnier aménagé dans la tour maîtresse et le jardin « à la française », transformé en potager, sont autant de marqueurs de prestige des résidences de plaisance de la noblesse. Vers 1740, avec l'arrivée de nouveaux propriétaires, de nouvelles transformations sont engagées pour mettre au goût du jour cette résidence de plaisance.

Le logis du côté est, probablement ruiné à cette époque, est alors entièrement reconstruit, avec de larges baies pour faire entrer la lumière du jour. La façade nord Renaissance est recouverte par une façade classique, avec de grandes ouvertures régulièrement distribuées. Le logis ouest, cloisonné et doté

de cheminées et de décors de stuc, est transformé en appartements confortables tandis qu'une large cheminée de cuisine est placée au rez-de-chaussée du logis est. Un pont de briques remplace un pont antérieur, possiblement en bois **H**.

À la Révolution, pendant la Terreur de 1794, Pierre-Marie Emmanuel de Reversat de Marsac est guillotiné à Paris en place du Trône, avec nombre d'autres parlementaires. Le château est alors vendu comme bien national, passe de mains en mains et entre lentement dans une période d'abandon. Au début du XX^e siècle, le sommet de la tour maîtresse, jusque-là doté d'une toiture comparable à celle des logis, est transformé en toit en terrasse couronné de créneaux, dans un style néo-médiéval.

À la fin du XX^e siècle, le bâtiment est ruiné, les toitures sont effondrées, les murs fissurés, et la végétation envahit les lieux.

Propriété communale depuis 2016, le château bénéficie de travaux d'urgence entre 2017 et 2021. Les toitures sont entièrement refaites, la structure consolidée, les peintures murales stabilisées. Le parc attenant au château est à son tour acquis en 2023. En 2025, une équipe pluridisciplinaire - architectes du patrimoine, historienne et archéologue du bâti, restaurateur de peintures murales, spécialiste des jardins historiques et ingénieurs structure et géotechnique - ont réalisé une étude complète sur l'histoire, l'évolution et l'état sanitaire du bâti et de son parc. Cette étude guidera les étapes ultérieures de restauration, qui débiteront dès 2026, en respectant son histoire et son caractère.

Le château de La Salvétat-Saint-Gilles n'est pas seulement un bâtiment remarquable, il est également un précieux témoin de l'histoire locale, un repère dans le paysage, un lieu chargé de mémoire.

LA BRIQUE FORAINE, UN PILIER DE L'ARCHITECTURE DU MIDI TOULOUSAIN

Matériau emblématique de la région toulousaine, la brique foraine se reconnaît à son grand format et à sa teinte rouge-orangée, héritée de l'argile locale riche en oxyde de fer. Abondante, facile à produire et économique, elle apparaît dans la région dès l'Antiquité alors que la pierre, rare dans la plaine, reste réservée aux ouvrages prestigieux, le plus souvent en ponctuation décorative. Les dimensions des briques foraines ont évolué au cours des temps mais gardent un rapport de longueur par rapport à la largeur de 2/3.

À Toulouse, on utilisait le terme occitan « teula » pour désigner à la fois les briques, appelées « tuiles foranes », et les tuiles pour le toit, appelées « tuiles canal ». Les briqueteries étaient donc désignées du nom de « tuileries ». Le terme de « foraine » provient du latin foreanus, « qui vient de l'extérieur ». En effet, si les briques de terre crues pouvaient être produites sur place, les briques foraines nécessitent une cuisson dans des briqueteries⁷ avant d'être

7. Un four de briqueterie du XIX^e siècle est encore visible à Blagnac.



© Inventaire général Région Occitanie



approvisionnées jusqu'au chantier. La technique a probablement été introduite dans la région par les Romains. En effet, les vestiges du rempart de Toulouse ou bien des arènes romaines sont déjà en briques de terre cuite dès le premier siècle de notre ère.

Progressivement abandonnée au profit d'une construction de bois et de torchis, la brique réapparaît sur le chantier de la basilique Saint-Sernin de Toulouse vers 1080. Cependant, la brique reste trop chère pour le peuple qui continue à bâtir en terre crue, torchis et bois. Les incendies, dont celui qui ravagea Toulouse en 1463, démontrent la vulnérabilité de ce type d'habitat et poussent les édiles à interdire l'utilisation du bois dans la construction, sans grand succès. Ce n'est qu'avec l'afflux d'argent issu du commerce du pastel que l'usage de la brique se répand. Malgré un format contraignant, les variations de sens de pose et des effets de reliefs permettent une mise en œuvre décorative. La technique de la taille de la brique s'impose pour l'ornementation des façades les plus cossues, la brique taillée revenant près de cinq fois plus cher que la brique brute⁸. Jusqu'au début du XVIII^e siècle, la brique est donc un matériau prestigieux, laissé apparent ou simplement enduit d'un badigeon protecteur.

Au cours du XVIII^e siècle, le goût évolue et la vogue de la pierre de taille arrive dans le Midi toulousain et on recouvre alors la brique d'un enduit à la chaux. L'enduit protège les murs des intempéries, régule l'humidité, améliore l'isolation et unifie visuellement les façades. Cet enduit peut être teinté ou orné de faux joints imitant la pierre de taille, conférant aux villages du Midi toulousain des nuances variées. La brique n'est laissée apparente que pour souligner les encadrements de portes, les chaînages d'angle ou certains éléments décoratifs. Le contraste entre brique nue et enduit clair devient peu à peu un marqueur visuel fort de l'architecture toulousaine. Ce n'est qu'avec la montée des identités régionales à la fin du XIX^e siècle que la brique retrouve ses lettres de noblesse et réapparaît, une fois les enduits retirés. Ainsi, il faut donc garder en mémoire que la brique apparente, tant admirée de nos jours, était souvent enduite à l'origine, et ce que nous voyons désormais résulte souvent de restaurations ou de décapages modernes qui correspondent au goût actuel.

Si le château incarne la mémoire seigneuriale du village, l'église Saint-Gilles en représente le cœur spirituel, rappelant l'importance de la foi dans la fondation de la sauveté.

L'église Saint-Gilles

Érigée au cœur de la commune, l'église se distingue par sa silhouette simple et fait face au château.

Si un premier sanctuaire est attesté dès le XII^e siècle, l'édifice actuel, construit au XVII^e siècle, n'en conserve aucune trace. L'église a donc été reconstruite à cette époque. Il est fort possible qu'elle ait connu le même sort que bien d'autres au XVI^e siècle, détruites lors des guerres de Religion. En 1596, l'église de La Salvetat-Saint-Gilles n'est cependant pas décrite comme faisant partie des sanctuaires détruits alors même que le conflit touchait à sa fin dans la région. Une autre hypothèse peut être envisagée : l'église médiévale aurait disparu du fait du dépeuplement de la sauveté à la fin du Moyen Âge et on l'aurait reconstruite, une fois les conflits terminés, lorsque la population a été suffisante pour justifier l'érection d'un lieu de culte. Quoi qu'il en soit, l'église semble en bon état au début du XVI^e siècle. En effet, en 1538, un prêtre y officiait et à la fin du siècle, l'évêque s'y rendait régulièrement.

De plan rectangulaire, l'église présente une nef* unique couverte de voûtes d'ogives*, une chapelle, une sacristie et un ancien porche d'entrée côté sud, ultérieurement transformé en chapelle latérale ❶.

Comme fréquemment dans le Midi toulousain, l'église de La Salvetat-Saint-Gilles présente un clocher-mur*.⁹ Les cloches du premier niveau sont protégées à l'arrière par un auvent de bois encore en place. Les murs enduits d'un ton clair contrastent avec les briques rouges et soulignent les arcs et les contreforts* dans un jeu de matières et de couleurs typique de la région. À partir du XVIII^e siècle, le presbytère, actuellement la mairie, est construit en mitoyenneté. L'aspect régulier du cimetière, et déjà observé sur des plans anciens, n'évoque pas une origine médiévale ❷.¹⁰

Au sein de la commune, et non loin de l'église, les croix de chemin sont d'autres marqueurs religieux érigés sur le territoire, témoignant de la ferveur et des traditions rurales d'autrefois.

Les croix de chemin

La Salvetat-Saint-Gilles compte plusieurs croix de chemin qui ponctuent le paysage, l'une d'entre elles se trouve au cœur du bourg, à proximité immédiate de l'église. Cette position centrale est significative et rappelle combien la vie religieuse et la vie sociale des villages étaient indissociables et le rôle protecteur de la Croix sur la communauté et ses biens. D'autres croix sont présentes le long des rues, anciennes croix de directions ou de rogations ❸.¹¹

Au-delà de ces monuments religieux et seigneuriaux, La Salvetat-Saint-Gilles conserve également des témoignages plus modestes mais tout aussi précieux de son passé rural.

8. Neupont, Frédéric, *Toulouse et la brique*, 2016.

9. Lire l'encart Les clochers-murs, p. 115 commune de Sainte-Livrade.

10. Guillot Florence, *Le château de La Salvetat-Saint-Gilles et ses jardins (Haute-Garonne). Étude archéologique des bâtis et analyse de la documentation écrite, Château et parc de la Salvetat-Saint-Gilles, Étude Préalable*, Robert-Cols, Pascal, Prax, Olivier, Guillot, Florence, De Meo, Marco et al., juillet 2025.

11. Lire l'encart Les croix de chemin, p. 121 commune de Sainte-Livrade.





Les pigeonniers

La commune compte en effet quelques pigeonniers sur son territoire.¹² L'un d'eux, visible de l'avenue Sainte-Germaine, présente une alternance de briques foraines et de lits de galets posés en biais, créant ainsi un contraste de matériaux et de couleurs. La planche d'envol est soutenue par des consoles de briques taillées. Ce pigeonnier a la particularité d'être construit au-dessus d'un puits **L**.

Bien que de petite taille, ce pigeonnier montre qu'un soin particulier a été apporté à son esthétique, au-delà du seul aspect utilitaire. Bien qu'à partir de la Révolution française le pigeonnier ne soit plus un privilège nobiliaire, il reste cependant un marqueur social témoignant de l'aisance financière de son propriétaire.

D'une toute autre ampleur, la partie supérieure de la tour du château faisait également office de pigeonnier. On peut encore y distinguer les crochets qui permettaient de suspendre les paniers en osier et, les bouldins, qui servaient de nids.

L'allée de mûriers

Le patrimoine naturel de la commune garde la trace d'un passé agricole et artisanal important, dont l'allée des Mûriers en est un témoin. Ce petit chemin ombragé menait autrefois à une belle demeure, dont on aperçoit le pigeonnier, surmonté de ses deux épis de faitage en forme de colombe. Les alignements de mûriers bordaient fréquemment ces allées d'entrée de propriété et étaient appréciés tant pour leur beauté et leur ombrage que pour leur aspect utilitaire. En effet, ces arbres étaient indispensables à une activité aujourd'hui disparue du paysage salvétain : la sériculture, c'est-à-dire l'élevage du ver à soie¹³. Même si elle est plus connue dans les Cévennes ou en Ardèche, la production de soie a également existé dans le Sud-Ouest, où elle représentait souvent un revenu complémentaire pour les familles paysannes **M**.

Au printemps, les œufs du Bombyx du mûrier éclosent et les chenilles étaient élevées dans des pièces aérées, les magnaneries, souvent installées dans les greniers ou les combles des fermes. Pendant environ un mois, les chenilles grandissent et se nourrissent exclusivement de feuilles de mûriers. Elles muent plusieurs fois avant de filer leur cocon en sécrétant une bave abondante qui durcit au contact de l'air. Le cocon est alors ébouillanté afin de récupérer cet unique fil de soie, qui mesure entre 800 et 1 500 mètres de long. Il convient de récolter ces cocons avant que le papillon ne sorte car il couperait le fil. Les cocons étaient ensuite chauffés à la vapeur ou à l'eau chaude pour ramollir la soie, puis dévidés

pour obtenir le précieux fil destiné au tissage.

Aujourd'hui, cette allée permet de se promener et de bénéficier de la fraîcheur apportée par ces arbres, tout en rappelant ce morceau oublié de l'histoire locale.

L'ancien pont de l'Aussonnelle, une promenade entre patrimoine et nature

À la frontière entre La Salvétat-Saint-Gilles et Fontenilles, un petit pont de briques enjambe discrètement l'Aussonnelle. Surnommé à tort « pont romain », cet ancien pont rural n'a rien de romain, mais témoigne d'un temps où ces modestes ouvrages étaient essentiels pour franchir les rivières en parcourant les chemins agricoles ou forestiers.¹⁴ Son architecture simple s'intègre parfaitement dans le paysage vallonné et boisé du cours de l'Aussonnelle. À l'abri des grands axes, ce pont oublié offre un charme authentique.

Le chemin pour y accéder commence à La Salvétat-Saint-Gilles, au niveau du quartier des Amandiers. En suivant le cheminement en direction de l'ouest, on atteint rapidement les abords de l'Aussonnelle, où un sentier discret longe la rivière sur sa rive gauche. Cette portion du parcours traverse des zones naturelles préservées, alternant sous-bois, zones humides et bords de champs. Le sentier croise ce que les anciens appelaient le chemin des diligences, qui faisait le lien entre Plaisance-du-Touch et l'Isle-Jourdain.¹⁵

Au détour d'un virage, le vieux pont apparaît, presque caché entre les arbres. La balade peut ensuite se prolonger en empruntant un chemin qui traverse bois et champs jusqu'à la route de Pascau, où un pont routier permet de franchir à nouveau l'Aussonnelle. De là, il est possible de passer par le lac Roch et de revenir vers La Salvétat-Saint-Gilles en suivant le balisage du GR86.

Le parcours offre une diversité de paysages : prairies ouvertes, haies champêtres, bosquets et passages ombragés le long de la rivière.

Le patrimoine naturel de la commune : le rosier de France, la fritillaire pintade et le chêne-liège

À La Salvétat-Saint-Gilles, plusieurs espèces végétales remarquables peuvent être observées dans les espaces naturels alentours. Parmi elles, le rosier de France, *Rosa gallica* L., est l'une des espèces de rosiers les plus anciennement cultivées¹⁶. Connue des anciens Grecs et Romains pour ses propriétés médicinales, elle était commune dans les jardins du Moyen Âge et est à l'origine de bon nombre de rosiers d'ornements européens actuels. Elle produit une rose sauvage qui se distingue par ses fleurs généralement rouges ou rose foncé, à l'odeur suave **N**.¹⁷

12. Lire l'encart Les pigeonniers, p. 50 commune de Lasserre-Pradère.

13. Muller Sébastien, *Quel est cet arbre dans ma ville ? Le mûrier blanc, arbre nourricier du ver à soie*, 27 juillet 2020.

14. Sud-ouest Toulousain Randonnées, La Salvétat-Saint-Gilles : circuit du pont romain.

15. La Salvétat autrefois, *Chemin des diligences*.

16. Tela Botanica, *Rosa gallica*.

17. Biodiv Occitanie, *Rosa gallica* (Rose de Provins).



© Service Patrimoine, mairie La Salvétat-Saint-Gilles

Sur les bords de l'Aussonnelle, s'épanouit la fritillaire pintade, *Fritillaria meleagris* L., une autre espèce notable qui se plaît en zone humide¹⁸. Sa fleur en cloche à damiers pourprés, très caractéristique, est une des premières fleurs de printemps. Cette liliacée, relativement rare, est protégée dans cette région et contribue à la diversité de la flore locale ¹⁹.

LA CLASSIFICATION DES ESPÈCES

Carl von Linné en fait la première description en 1753. Ce naturaliste suédois du XVIII^e siècle a posé les bases du système moderne de la nomenclature binominale des espèces, toujours en vigueur aujourd'hui, avec un nom de genre précédant le nom de l'espèce. Concernant la fritillaire pintade, *Fritillaria meleagris* L., le nom de genre *Fritillaria* vient du latin *fritillum* « damier », tandis que l'épithète d'espèce *meleagris* dérive du latin signifiant « pintade ». L'initiale en fin de nom savant est celle de la personne ayant décrit pour la première fois l'espèce. En véritable homme des Lumières, Linné considérait que la connaissance scientifique nécessitait de nommer et classer le vivant de façon systématique, en s'appuyant sur ses observations, ainsi que sur celles d'autres naturalistes contemporains. En effet, tout un réseau d'intellectuels et de savants européens correspondait activement pour collaborer et réfléchir ensemble. Leurs correspondances constituaient un outil du travail savant à part entière.²⁰

Niché dans un bois sauvage, un autre végétal surprend par son ampleur remarquable. Il s'agit d'un chêne-liège, *Quercus suber* L., qui se reconnaît facilement parmi quelque 200 espèces de chênes qui poussent de par le monde, dont 27 en Europe.

Il présente en effet une écorce, *suber* en latin, très épaisse et rugueuse, qui est exploitée pour la production du liège. Cette écorce, blanche à l'extérieur et rouge à brun-rouge à l'intérieur, présente de profondes fissures verticales. Après la récolte du liège, le tronc apparaît donc rougeâtre, puis noircit rapidement. La première récolte a lieu dès que le tronc fait 70 centimètres de circonférence, à l'âge de 25 ans environ. Ce liège est crevassé et de moindre qualité. Le nouveau liège qui se forme alors est celui qui sera utilisé, par exemple pour la fabrication de bouchons. On le récolte tous les 9 à 15 ans, toujours en juillet et août. Une marque sur le tronc en forme d'anneau

prouve que le chêne-liège de La Salvetat-Saint-Gilles a été récolté par le passé. Cette espèce de chêne, dont l'écorce le rend assez résistant aux incendies, joue un rôle important dans l'écosystème, en offrant un habitat précieux à plusieurs espèces, en particulier dans les anfractuosités de son écorce.²¹

Les bois de la commune abritent ainsi de nombreux animaux, renards, chevreuils et sangliers, des écureuils ou la rare genette, entre autres. Le château accueille également toute une faune, fouines, chouette effraie et le faucon crécerelle, mais aussi le Grand rhinolophe, une chauve-souris de plus de 30 centimètres d'envergure, actuellement en déclin .

La variété de la flore et de la faune de La Salvetat-Saint-Gilles témoigne ainsi de la richesse de la biodiversité du territoire et de l'importance cruciale de veiller à sa conservation.



18. Tela Botanica, *Fritillaria meleagris* L.

19. Biodiv Occitanie, *Fritillaria meleagris* (Fritillaire).

20. CHAPRON, Emmanuelle, *Réseaux épistolaires savants dans l'Europe du XVIII^e siècle*, Encyclopédie d'histoire numérique de l'Europe, 2022.

21. Biodiv Occitanie, *Quercus suber* (Chêne-liège).





Lasserre- Pradère

Lasserre-Pradère

Lasserre-Pradère : l'union d'un *castrum* et d'un hameau

Autrefois voisins mais indépendants, les villages de Lasserre et de Pradère-les-Bourguets ont choisi de s'unir officiellement en 2018 pour former une seule et même commune. Pradère-les-Bourguets s'est déjà constitué à la fin du XX^e siècle, à la suite de la réunion administrative de deux hameaux distincts : Pradère, situé à la limite de Lasserre, et les Bourguets, auxquels s'ajoute parfois le secteur dit « En Layrac ».

Bien qu'aucun site préhistorique n'ait été identifié directement sur la commune, la découverte d'outils en silex dans les vallées voisines, comme à Fontenilles, suggère que la région était fréquentée par des groupes nomades dès le Paléolithique*.

Après la conquête de Toulouse au II^e siècle av. J.-C., les Romains marquent durablement la région : création de voies, développement de domaines agricoles (*villae**) et transformation de la toponymie.

Le nom « Lasserre » pourrait tirer son origine du latin *serra* signifiant une ligne de crête ou un relief marqué, ce qui correspond bien à la configuration du village, établi sur une rupture de pente. Une autre hypothèse le rattache à saint Martin de Lasserre (ou de « La Serre »), saint auquel l'église du village était autrefois dédiée, le nom s'étant peu à peu transformé pour devenir « Lasserre ». Au Moyen Âge, le village s'organise autour d'un *castrum**, un village fortifié avec une tour de guet en hauteur, protégé par une enceinte en bois. Parfois, le développement du village conduisait les nouvelles habitations à se regrouper autour

de l'enceinte. Plusieurs événements majeurs marqueront le territoire au cours du temps : les guerres, notamment la guerre de Cent Ans (1337-1453) et les guerres de Religion (1562-1598), les épidémies, et tout particulièrement la peste noire (1347-1353), puis, au XX^e siècle, l'exode rural.

Le nom « Pradère » proviendrait quant à lui du latin *pratum*, signifiant pré ou prairie, ce qui évoque une vocation agricole ancienne. Le toponyme « Bourguets », quant à lui, dérive du latin médiéval *burgus*, ou *borg* en occitan, désignant un petit bourg ou un hameau. Contrairement à Lasserre, qui s'est structuré autour d'un *castrum* médiéval, Pradère-les-Bourguets semble avoir conservé une organisation davantage rurale, sans trace attestée de fortifications. Son développement résulte de l'évolution progressive de ces deux ensembles villageois au sein d'un territoire à vocation agricole.¹

Aujourd'hui, Lasserre-Pradère conserve les traces de son histoire et jouit d'un cadre naturel préservé, la forêt de Bouconne couvrant près de la moitié de son territoire.

Le Buv'Art, un ancien presbytère réinventé en lieu convivial

Avant de devenir un lieu de convivialité et d'animation locale, le bâtiment situé au 5 avenue de Bouconne a longtemps occupé une place centrale dans la vie publique du village, en accueillant successivement le logement du curé, une mairie-école,

1. Mouton, Jacques, *Histoire de Lasserre : depuis les origines jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale*, 2019, p. 317.



puis un groupe scolaire mixte, avant de devenir un café associatif **A**.

Dès 1803, la commune de Lasserre acquiert une première maison destinée à loger le prêtre. Ce bâtiment se révèle rapidement vétuste et inadapté. Jugé trop petit, il est abandonné en 1821. La commune décide alors de louer, pour une durée de quatre ans, la maison de M. Dumarc, située au 5 avenue de Bouconne, afin d'y installer le curé de l'époque, M. Ognate.

En 1824, la situation financière de la commune s'améliorant, une maison est achetée à Mme Caseneuve dans l'intention d'y loger le curé. Pourtant, M. Ognate reste installé chez M. Dumarc jusqu'en 1829, année du décès de ce dernier. Par testament, M. Dumarc lègue sa maison à la commune, à condition qu'une somme soit reversée à ses héritiers.

Le curé est alors relogé dans la maison achetée précédemment à Mme Caseneuve, et la maison Dumarc change de fonction : l'instituteur s'y installe à l'étage, tandis qu'une salle de classe est ouverte au rez-de-chaussée.²

En 1833, la loi Guizot impose à chaque commune de créer une école publique pour garçons³. Faute de moyens pour régler les conditions du legs Dumarc, la commune doit provisoirement transférer l'école dans la maison Debax en 1834. Finalement, les héritiers Dumarc vendent la maison en 1837 à M. Girbelle.

Ce n'est qu'en 1857 que les communes de Lasserre et de Pradère parviennent à racheter le bâtiment. Lasserre en acquiert les deux tiers, Pradère le tiers restant. Le bâtiment est alors réaménagé pour accueillir l'école de garçons, le logement de l'instituteur et une partie des services municipaux.

Avec la loi de 1867 rendant obligatoire l'ouverture d'une école pour filles, la commune envisage un agrandissement du bâtiment. Finalement, la proposition du curé de l'époque est retenue : une école congréganiste est ouverte dans une maison privée, au 8 place de la Mairie, gérée par des religieuses et partiellement financée par la commune – une solution jugée plus économique.

En 1910, une subvention permet la création d'un véritable groupe scolaire. Le bâtiment du 5 avenue de Bouconne est agrandi : deux nouvelles salles de classe sont construites, ainsi que des préaux, deux cours séparées pour garçons et filles, les logements de fonction des enseignants. Les locaux de la mairie y resteront également jusqu'en 1982.

Pour faire face à la croissance démographique du village, la commune fait construire une nouvelle école qui ouvre en 1995. L'ancienne école ferme définitivement ses portes en 2012.

En 2019, le bâtiment est alors réhabilité pour accueillir le café associatif Le Buv'Art, géré par le foyer rural de Lasserre-Pradère et animé par plus de 70 bénévoles. Le café conserve de nombreux éléments qui évoquent son passé : portes et parquets d'époque, bureaux d'écoliers et tableaux noirs **B**.⁴

Le Buv'Art est un lieu culturel qui propose une programmation variée : concerts, théâtre, expositions, ateliers créatifs, jeux de société, projections et conférences. Il accueille aussi le Marché du Buv'Art, un système d'achat en ligne de produits locaux avec retrait chaque vendredi dans la cour du café.

La mairie

En 1982, les services de Mairie sont transférés de l'actuel café Buv'Art à l'hôtel de ville, y compris après la fusion de Lasserre et de Pradère-les-Bourguets **C**.⁵

Construit au début du XX^e siècle, le bâtiment en brique présentant une façade symétrique, rythmée par des baies en plein cintre* encadrées de briques. La travée centrale est surmontée d'un fronton* triangulaire.

À proximité de la mairie se trouve l'église Saint-Martin, témoin de l'histoire religieuse de la commune.

L'église Saint-Martin

L'église Saint-Martin, est la troisième église paroissiale de la commune de Lasserre-Pradère et illustre la continuité de la vie religieuse locale. La première église dédiée à saint Martin fut édifiée en 1059 sous le règne d'Henri I^{er}, puis détruite lors du passage des troupes de Simon de Montfort en 1212, pendant la croisade des Albigeois.

LA CROISADE DES ALBIGEOIS

Au début du XIII^e siècle, le Midi toulousain fut marqué par la croisade contre les Albigeois, menée par les Capétiens, dont principalement Louis VIII, et soutenue par l'Église. Cette guerre visait à éradiquer l'hérésie cathare, un courant religieux très implanté dans le Languedoc, prônant une foi austère en opposition à l'Église de Rome. Débutée en 1209, elle entraîna sièges, destructions et répressions dans de nombreuses paroisses rurales. Le village de Lasserre, situé dans une zone concernée par ces affrontements, en subit les conséquences.

En 1264, une seconde église, toujours consacrée à saint Martin, fut bâtie sous le règne de saint Louis. Cette église subit elle aussi d'importants dégâts vers 1440, lors de la guerre de Cent Ans.

2. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Commune de Lasserre, mairie et écoles : acquisition, aménagement, réparations, projets de construction et d'agrandissement*. Delort, Esquié, Gazagne, Saint-Blancat, architectes. 1854-1930, cote : 2 O 277 7.

3. Lire l'encart L'évolution de l'instruction publique en France, p. 9 commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle.

4. Foyer rural de Lasserre-Pradère, *Le café associatif*.

5. Préfecture de la Haute-Garonne, *Arrêté du 7 décembre 2017 portant création de la commune nouvelle de Lasserre-Pradère*, 7 décembre 2017.





LA GUERRE DE CENT ANS

Au XV^e siècle, le village subit les attaques des troupes du dauphin Louis, futur Louis XI (1423-1483), alors en campagne dans la région toulousaine face au comte d'Armagnac, grand vassal insoumis. Ces affrontements s'inscrivaient dans le contexte de la fin de la guerre de Cent Ans, marquée par le conflit entre les Plantagenêts du royaume d'Angleterre et les Valois du royaume de France et la rébellion de seigneurs locaux.

Un document notarié de 1475 mentionne une église dédiée à sainte Radegonde, située dans le fort de Lasserre, probablement l'édifice sur lequel s'est appuyée la construction de l'église actuelle entre 1534 et 1541. La nouvelle église fut commencée aux « calendes de mars » 1534, sous le règne de François I^{er}, grâce au soutien de l'archevêque de Toulouse, Oder de Coligny, et de plusieurs bienfaiteurs locaux. Elle fut consacrée le 13 mars 1541 et porte aujourd'hui les dénominations conjointes de Saint-Martin et Sainte-Radegonde⁶ **D**.

L'édifice, entièrement de briques, mesure 26 mètres de long pour 10 mètres de large, avec une nef* unique couverte de voûtes d'ogives* **E** culminant à 10,85 mètres, flanquée de chapelles latérales.⁷

Le clocher* octogonal abritant six cloches est situé au-dessus de la chapelle Saint-Blaise. Un premier clo-

cher de base carrée et probablement peu élevé a été transformé et surélevé en 1780 pour trouver son aspect actuel **F G**.

À l'intérieur, cette église se distingue par une grande diversité dans ses colonnes et chapiteaux*, parfois sculptés de personnages **H**.

Elle conserve un ensemble mobilier remarquable : le maître-autel baroque en bois de tilleul sculpté et doré, classé au titre des monuments historiques, est un chef-d'œuvre de Gabriel Rossat (1705). Il représente le Christ en croix entouré de la Vierge et de Marie-Madeleine, flanqués de colonnes torsées. Gabriel Rossat, d'origine viennoise, s'est installé à Toulouse et s'est formé à la sculpture sur bois auprès de maîtres locaux tels que Pierre Affre et Antoine Guepin **I**. Les retables de saint Blaise de François Thierry (1709) et de Notre-Dame de la Pitié de Guillaume Fontan (1652), enrichissent le décor intérieur **J**.

Deux tableaux signés de Joseph Roques, maître du grand peintre Dominique Ingres, encadrent le retable* du chœur et représentent les saints patrons saint Martin et sainte Radegonde⁸.

Un bas-relief* polychrome figurant une Pietà, probablement du XIII^e siècle, est enchâssé dans un mur de la nef. Le bénitier, cadeau du parlementaire Antoine Dupuy, date de 1724 **K**.



6. Fondation du patrimoine, *Église de Lasserre-Pradère*.

7. Lire l'encart Comprendre le plan d'une église, p. 6 commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle.

8. Ministère de la Culture (*Base Palissy*), 2 tableaux : *Nativité, Adoration des Mages* - Notice PM31000316.







La chaire* en bois, peinte en trompe-l'œil pour figurer des marbres différents, date de 1618 et complète ce riche patrimoine mobilier.

L'histoire de l'église témoigne également de la solidarité locale. Plusieurs familles, autorités ecclésiastiques et habitants ont participé au financement de la construction, des réparations et embellissements, inscrivant l'édifice au cœur de la vie sociale et spirituelle de Lasserre-Pradère.

Tandis que l'église incarne l'héritage spirituel de la commune, le château de Las Néous en représente le patrimoine aristocratique.

Le Château de Las Néous, héritage d'un domaine historique

Le château de Las Néous est situé sur l'ancien territoire de Pradère-les-Bourguets. Le bâtiment de briques, de plan rectangulaire, est doté de quatre tours d'angle. Un fronton néoclassique* est ajouté à sa façade au XIX^e siècle. L'intérieur présente des décors datant de la période de la Restauration (1815-1830).

L'édifice d'origine remonterait au XVII^e ou au XVIII^e siècle. À la Révolution, le domaine est saisi comme bien national, puis revendu. Il revient ensuite à la famille Bézard, avant d'être transmis en dot à Pierre Gaëtan de La Fage en novembre 1818. Depuis cette date, la propriété est restée dans la famille de La Fage, sur six générations.

Le domaine compte des bâtiments annexes, tels qu'une orangerie et un pigeonnier. L'orangerie, fré-

quente dans les jardins des grandes demeures, est conçue pour abriter les orangers et autres plantes fragiles durant l'hiver. Symbole de prestige et de raffinement, l'orangerie reflète le goût des propriétaires pour l'horticulture et le luxe ostentatoire. Comme souvent, le bâtiment est de forme allongée, avec une façade symétrique scandée par des portes-fenêtres cintrées qui permettaient de faire entrer la lumière et de sortir aisément les plantes en bac à la belle saison.

Le domaine comprend également un pigeonnier, élément marquant des grandes propriétés rurales d'autrefois. Le pigeonnier hexagonal repose sur six colonnes en briques formant des arcades ouvertes. La construction d'origine date d'environ 1750, et des transformations sont intervenues en 1822. Le pigeonnier est alors surmonté d'un toit à six pans en tuiles plates, avec un lanteron d'envol et un épi de faîtage* en terre cuite vernissée. L'intérieur comporte environ 1 000 boulins* en terre cuite, encastrés dans la maçonnerie. Une échelle tournante, toujours présente, permet d'y accéder. En 2024, des travaux sont engagés pour en restaurer le crépi et la toiture, avec le soutien de la Fondation des Vieilles Maisons Françaises et de la Fondation du patrimoine.⁹

LES PIGEONNIERS

Le pigeonnier est une construction traditionnelle destinée à l'élevage des pigeons, utilisés autrefois pour leur viande, leurs œufs et surtout pour leurs déjections, appelées « colombine », qui faisaient office d'engrais naturel très prisé par les agriculteurs. Le nombre de trous, ou boulins, présents dans le pigeonnier dépendait directement de l'étendue des terres du domaine : plus le domaine était vaste, plus le pigeonnier était grand, et plus il témoignait du prestige de son propriétaire. En effet, posséder un pigeonnier constituait un privilège de la noblesse. À la Révolution, les privilèges sont abolis et les pigeonniers se répandent dans les campagnes.*

Plus modeste, le lavoir de Lasserre-Pradère témoigne également de la vie quotidienne d'autrefois.

Le lavoir et la source, témoins de la vie villageoise

Le lavoir de Lasserre-Pradère, situé à proximité du château de Las Néous, est un petit édifice en pierre daté de 1925. Bassin aménagé et alimenté par une source, le lavoir permettait aux habitantes de venir laver le linge en commun, bien avant l'arrivée de l'eau courante dans les foyers **L**.

Il s'inscrit dans la tradition des équipements publics ruraux dédiés à l'hygiène collective, apparus dans la seconde moitié du XIX^e siècle, à la suite de la loi de 1851 encourageant les communes à construire des lavoirs. En 1858, M. Ognate, curé de la commune, lègue une partie de ses biens pour financer la construction d'un lavoir couvert. La décision de

9. Fondation du patrimoine, *Restauration du château de Las Néous à Lasserre-Pradère*.



le bâtir est prise en 1861, mais les travaux sont retardés en raison de complications liées à l'emplacement choisi par le curé dans son testament. Ce n'est qu'en 1895 que le lavoir communal voit le jour, installé près du ruisseau de la Bombouride. Cependant, mal alimenté en eau, il est rapidement délaissé par les habitants, puis définitivement détruit en 1913.

Le lavoir de Lasserre-Pradère est implanté en contrebas du chemin, et se compose d'un bassin en pierre, d'un petit porche de couverture en béton. Ces éléments ont fait l'objet d'une restauration lors de la journée citoyenne du 24 mai 2025.

Le site est également intégré au Circuit des Quatre Villages, un sentier de randonnée balisé reliant Lasserre-Pradère à Mérenvielle, Ségoufielle et Léguevin. Ce parcours permet de découvrir, à travers chemins agricoles et zones boisées, plusieurs éléments du petit patrimoine local : lavoirs, pigeonniers, croix, églises et fermes anciennes.

Une source sourd d'un édicule de brique adossée à un talus. L'eau s'écoule doucement dans un bassin rectangulaire, entouré de végétation et d'ombre. À quelques pas de là, en allant vers Lévigac, un chêne majestueux se dresse en bord de route **M N**.

Lasserre-Pradère conserve également la trace de moments marquants de l'Histoire, comme celle de la Résistance, symbolisée par la stèle de François Verdier.

La stèle François Verdier, mémoire de la Résistance en forêt de Bouconne

La stèle en mémoire de François Verdier, connu sous le pseudonyme de « Forain » pendant la Seconde Guerre mondiale, se situe dans la forêt de Bouconne. Engagé dans différentes actions militantes, notamment en soutien aux républicains espagnols dès 1936, il est nommé à la tête des Mouvements Unis de la Résistance dans le Sud-Ouest par le général de Gaulle en 1943.

François Verdier est arrêté à Toulouse dans la nuit du 13 au 14 décembre 1943, emprisonné et interrogé

au siège de la Gestapo et à la prison Saint-Michel avant d'être emmené dans la forêt de Bouconne, où il est exécuté le 27 janvier 1944. Son corps est retrouvé peu après.

Une première stèle est installée à l'endroit de sa mort dès février 1945. Ce lieu de mémoire, lié à l'histoire de la Seconde Guerre mondiale, rend hommage à d'autres résistants, dont son épouse **O**.









Lège-Meurville

Léguevin

Léguevin, sauveté puis bastide, une organisation médiévale du Sud-Ouest

Le nom de Léguevin, apparaît dès le Moyen Âge sous la forme *Legavium*. Son origine fait l'objet de deux hypothèses. Licovius, un propriétaire gallo-romain d'un domaine situé sur la commune, lui aurait donné son nom, ou bien l'explication serait liée à l'occitan : « lèga » qui désigne une ancienne unité de distance, et « vint » signifiant vingt. Léguevin ferait alors référence à un lieu situé à vingt lieues d'une ville importante, comme Toulouse ou Auch.¹

Son origine remonte au Moyen Âge, lorsque le village s'est d'abord constitué sous la forme d'une sauveté*.² En effet, Léguevin a célébré ses 700 ans en 2009.

Dès le XI^e siècle, l'Église évangélise les campagnes en créant des lieux de culte et des paroisses. Cela conduit à la formation des *sauvetés* et parallèlement, la noblesse construit de nombreux châteaux forts sur des positions stratégiques, autour desquels se développent les *castelhaus*, petites agglomérations protégées militairement.

Au XII^e siècle, les chevaliers de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, plus connus sous le nom d'Hospitaliers, possèdent des terres sur ce territoire.

L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM

Fondé au XI^e siècle à Jérusalem au moment des croisades, l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, plus connu sous le nom d'Hospitaliers, est un ordre

religieux et militaire chrétien. À l'origine, sa mission principale était d'accueillir, soigner et protéger les pèlerins malades dans un hôpital situé près du Saint-Sépulcre. Rapidement, les Hospitaliers endossent également un rôle militaire, protégeant les pèlerins et défendant les territoires chrétiens, à l'instar des Templiers. Après la prise de Jérusalem en 1291 par les Ottomans, l'ordre s'installe successivement à Chypre, puis à Rhodes, et enfin à Malte, d'où il tire son nom d'« Ordre de Malte ». Il devient alors une puissance navale majeure jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Aujourd'hui, bien qu'il ne soit plus militaire, l'ordre existe toujours sous forme d'une organisation humanitaire et caritative internationale, active dans les soins médicaux, l'aide aux populations en détresse et les secours d'urgence.

Une rivalité s'établira entre les Hospitaliers et Jourdain V de l'Isle-Jourdain. Le 23 novembre 1309 un accord de paréage* mit fin à la brouille et fit de Léguevin une bastide* qui en conserve encore aujourd'hui le plan en damier caractéristique.

Durant la guerre de Cent Ans, Léguevin subit l'occupation des Anglais à partir de 1344 et le passage destructeur d'Édouard de Woodstock en 1355. La bastide décida alors de procéder à la fortification du village, achevée en 1363. Léguevin ne sera pas épargnée par les Guerres de religion au XVI^e siècle.

La ville fut rattachée successivement au Comté de l'Isle-Jourdain, au Comté d'Armagnac puis aux Rois de

1. Ici Occitanie, *Les mots d'Oc – Léguevin*, 2023.

2. Lire l'encart Les sauvetés, p. 28 commune de La Salvétat-Saint-Gilles.

Navarre. Henri III de Navarre, futur Henri IV, fut seigneur de Léguevin en 1572, puis la seigneurie passera à Guy Du Faur de Pibrac en 1579.

La croix de sauveté de l'ordre de Malte, un symbole de refuge médiéval

Les croix de sauveté marquaient les limites des sauvetés et témoignent du droit d'asile accordé à ceux qui entraient dans ce périmètre protégé par l'Église. Celle de Léguevin, actuellement sur la place de la Mairie, est une croix de Malte en pierre et date du Moyen Âge, entre les XI^e et XIV^e siècles **A**.³



Les sauvetés s'établissaient autour d'une église ou d'un prieuré et Léguevin ne devait pas échapper à la règle.

L'église Saint-Jean-Baptiste, témoin des siècles et des bouleversements de l'Histoire

L'église Saint-Jean-Baptiste, inscrite au titre des monuments historiques en 1981, se trouve au centre historique de Léguevin. Elle a été construite en dehors des anciens remparts, vers la fin du XIV^e siècle, probablement autour de 1390, après la disparition de l'ancienne chapelle en bois du XII^e siècle, qui se situait à l'emplacement actuel de la halle. Cette chapelle appartenait à l'Ordre de Malte.

Au fil du temps, l'église a connu plusieurs transformations.⁴ Durant la Révolution française, elle

a été désacralisée et convertie en « Temple de la Raison », un lieu dédié aux idées républicaines. Dans ce contexte, ses cloches furent fondues pour fournir du métal destiné à la fabrication de canons pour défendre la France révolutionnaire face aux monarchies européennes qui voulaient rétablir Louis XVI sur le trône de France. Puis, elle a servi de grenier à grains et d'entrepôt.

LES TEMPLES DE LA RAISON

La Révolution française (1789-1799) a profondément bouleversé les institutions, la société et les croyances en France. L'Église catholique, alors très liée à l'Ancien Régime, a été fortement remise en question. En 1793, lors de la phase la plus radicale de la Révolution, une politique de déchristianisation a été mise en œuvre, visant à remplacer la religion catholique par des cultes civiques afin de revenir aux principes fondamentaux de la République romaine. C'est ainsi que de nombreuses églises ont été désacralisées et transformées en temples de la Raison, lieux consacrés à un culte symbolique de la Raison et de la Liberté, incarnant les idéaux républicains et humanistes de la Révolution. Ces temples accueillent des cérémonies civiques, des fêtes républicaines et des discours en l'honneur des principes de la République. Avec le Concordat de 1801, signé entre Napoléon Bonaparte et le pape Pie VII, le culte catholique fut rétabli en France. Ce texte permet un apaisement des relations entre l'État et l'Église. L'Église retrouva alors une place officielle dans la société française, tout en restant sous le contrôle de l'État.*

L'église Saint-Jean-Baptiste, construite en briques, présente un plan simple, avec une grande nef à charpente et un chœur à cinq pans coupés. Un clocher-mur* de 21 mètres de haut surplombe le portail d'entrée **B**. Une tribune en bois est peinte en trompe-l'œil pour imiter le marbre.⁵

En 2011, l'entreprise Vitrail Concept a créé quatre vitraux contemporains mais réalisés de façon traditionnelle avec le sertissage au plomb des panneaux de verre. Deux éclairent la nef, remplaçant des vitres simples, deux autres sont montés à la place d'oculus* obturés. D'autres vitraux, également restaurés en 2011, datent du XIX^e siècle. Certains d'entre eux, comme celui représentant saint Joseph, placé dans le transept de droite, sont signés de l'artiste verrier Chalons, qui a œuvré également dans l'église de Légnac.

Le mobilier religieux comprend plusieurs tableaux du XIX^e siècle. Parmi ceux-ci figurent des œuvres de Jules Gariepuy (1820-1884), peintre d'histoire et de scènes religieuses, originaire de Toulouse. Les scènes bibliques et d'histoire étaient le genre le plus presti-

3. Ducos, Jacques, Breton, Yves, Odon, Gabrielle, et al, *Le patrimoine des communes de la Haute-Garonne*. Paris : Flohic, 2000, t. 1, p. 845.

4. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Préfecture de la Haute-Garonne. Ouvrages à exécuter pour la restauration de l'église de la commune de Léguevin*. Toulouse : impr. Jean Matthieu Douladoure, 3 juillet 1882, cote : 2 O 291 7 (1).

5. Lire l'encart Comprendre le plan d'une église, p. 6 commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle.



jeux en peinture. Représentant des sujets édifiants, ils étaient jugés d'exécution plus délicate que d'autres genres, tels que les paysages et les scènes de la vie quotidienne. Cette hiérarchie des genres était héritée de l'Académie royale de peinture et de sculpture, fondée par Louis XIV en 1648. Gariepu, formé à l'École des Beaux-Arts de Toulouse et professeur à son tour, a dirigé cette institution particulièrement importante à l'époque.

L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS DE TOULOUSE AU XIX^e SIÈCLE

L'école des beaux-arts de Toulouse succédait à l'Académie royale de peinture, sculpture et architecture de Toulouse. Fondée en 1750, il s'agissait d'une des premières écoles de beaux-arts en province. Au XIX^e siècle, elle joua un rôle important dans le lancement de la carrière de nombreux artistes toulousains. En effet, le premier prix de l'école octroyait une bourse permettant d'aller étudier et exposer à Paris. Les bénéficiaires des années antérieures introduisaient les nouveaux boursiers auprès des institutions et particuliers susceptibles de passer commande, créant ainsi les conditions favorables à l'émergence d'une école dite de Toulouse. Cette appellation est cependant abusive puis qu'il s'agissait davantage d'une communauté fondée sur l'origine provinciale des artistes que d'un courant artistique cohérent.

Depuis sa construction, l'église Saint-Jean-Baptiste joue un rôle central dans la vie liturgique de Léguevin et constitue également une halte pour les pèlerins sur le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.

LE SCULPTEUR ANTONIN CARLÈS

Derrière l'église, le cimetière abrite la sépulture du sculpteur Antonin Carlès (1851–1919). Né dans le Gers, Carlès est un artiste reconnu à la fin du XIX^e siècle. Il a exposé dans de nombreux salons et a reçu plusieurs prix, dont une médaille d'honneur au Salon de 1897. En Europe, le sentiment national se développe et cette préoccupation identitaire se diffuse également au niveau des régions. Dans le Midi, ce phénomène s'enracine dans la culture locale et la langue occitane. Les traditions régionales, la littérature et les figures historiques sont mises à l'honneur. À Toulouse, Pierre Goudouli (1580–1649), poète qui écrivait en occitan, devient un symbole fort de cette identité régionale. Pour lui rendre hommage, Antonin Carlès réalise en 1911 un buste exposé dans la célèbre Salle des Illustres du Capitole. Cette œuvre représente à la fois un hommage artistique et une reconnaissance de la culture occitane dans l'histoire locale et nationale.

Situé à proximité de l'église, le presbytère faisait partie du quotidien des Léguevinois.

Le presbytère, entre héritage religieux et histoire locale

Le presbytère de Léguevin, initialement situé au 15 rue du Béarn a été construit vers 1503-1504, à l'époque d'un conflit entre les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, qui géraient la paroisse, et les consuls de la ville. Le désaccord portait sur des travaux à faire, à la fois sur le presbytère et sur l'église. Avec le temps, le bâtiment se détériore. En 1745, un rapport signale que la « maison curiale tombe en ruine ». Il est alors reconstruit entre 1774 et 1776, dans le style en vogue au XVIII^e siècle, en briques rouges locales, comme celles utilisées pour l'église Saint-Jean-Baptiste. Le bâtiment de plain-pied présente néanmoins une baie au-dessus de la porte d'entrée surmontée d'un fronton triangulaire. L'intérieur est simple et pratique. À l'arrière, un petit jardin clos servait autrefois de potager et de verger.⁶

Pendant la Révolution française, en juillet 1790, l'ancien hôtel de ville étant endommagé, le presbytère abrite provisoirement les services municipaux. Après le Concordat de 1801*, le culte catholique étant rétabli, d'urgents travaux de remise en état sont entrepris. En effet, le curé écrit en 1820 qu'« il pleut comme au milieu de la rue » dans la maison. Des aménagements sont réalisés jusqu'en 1825.

En 1817, les délibérations du Conseil municipal évoquent « une maison curiale », puis « un presbytère » et enfin « un presbytère* » en 1844. En 1875, une partie du jardin est cédée à la commune. En 1906, lors de la séparation des Églises et de l'État, le Conseil de Fabrique* déclare que le bâtiment a toujours été destiné au logement du curé-doyen et qu'il ne saurait être désaffecté.

LA SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT

Bien qu'elle ne mentionne pas explicitement le terme, la loi de séparation des Églises et de l'État adoptée en 1905 est considérée comme le texte fondateur de la laïcité en France.

Il en résulte :

- le respect de toutes les croyances ;
 - l'égalité de tous les citoyens devant la loi, sans distinction de religion ;
 - la liberté de conscience et la garantie du libre exercice des cultes ;
 - l'absence de culte officiel et de salariat du clergé.
- En mettant fin au régime du Concordat mis en place par Napoléon en 1802, la loi de 1905 acte la neutralité de l'État vis-à-vis de l'ensemble des religions.*

Le presbytère illustre l'empreinte de l'Église dans la vie du village. Cette influence se manifeste également le long des chemins.

Les croix de rogations, les témoins d'une tradition religieuse et rurale

À Léguevin, plusieurs croix de rogations ont été installées autrefois en bordure des cheminements, notam-

6. Aragon, Jean-Michel, *Un village de Gascogne toulousaine au XVIII^e siècle : Léguevin*, Annales du Midi, 1972.

ment sur les routes de Bouconne, de Pujaudran ou près du lieu-dit Les Pintous.⁷ Elles sont liées à une tradition chrétienne ancienne : les rogations. Ces processions étaient organisées les jours précédant l'Ascension pour la protection des cultures et favoriser de bonnes récoltes. Très présentes dans les campagnes jusqu'au XX^e siècle, ces croix marquaient les arrêts de ces cortèges. Certaines sont encore en place aujourd'hui, comme celle des Pintous ou celle du croisement de Blanconne. D'autres ont disparu ou été déplacées au fil des aménagements de voirie.

Ces croix font partie du petit patrimoine rural de Léguevin.⁸ Elles rappellent les liens étroits entre les pratiques religieuses et la vie agricole d'autrefois, mais également le passage des pèlerins sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle.

La maison Saint-Jacques, gîte d'étape sur le chemin de Compostelle

La maison Saint-Jacques, située au 7 rue du Languedoc, est un gîte d'étape important pour les pèlerins qui empruntent la voie d'Arles (GR®653), aussi appelée Via Tolosana. Ce chemin de grande randonnée, labellisé par la Fédération Française de Randonnée, relie Arles à Puente la Reina en Espagne, où il rejoint le Camino francés vers Saint-Jacques-de-Compostelle .

LE PÈLERINAGE DE SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE

D'après une tradition, l'apôtre Jacques aurait quitté le Proche-Orient au I^{er} siècle pour prêcher la parole du Christ en Occident. De retour en Judée, il aurait été décapité sur ordre du roi Hérode Agrippa. Sa dépouille, recueillie par ses compagnons, a été portée dans une embarcation qui, guidée par un ange, aurait franchi le détroit de Gibraltar avant de s'échouer sur les côtes de Galice. Au XI^e siècle, dans le contexte de la Reconquista des territoires musulmans d'Al-Andalus du sud par les royaumes chrétiens du nord de la péninsule ibérique, les reliques de saint Jacques auraient été découvertes et les récits de miracles se multiplièrent. Après la prise de Jérusalem par les Turcs et la difficulté pour les pèlerins chrétiens de s'y rendre, deux grands pèlerinages restent ouverts : Rome et Saint-Jacques. Le pèlerinage de Compostelle atteint son apogée au XIII^e siècle et la cathédrale est inaugurée en 1211. Les pèlerins avaient pour coutume de rapporter leur voyage des coquilles qu'ils trouvaient sur les plages de Galice et qu'ils fixaient fièrement à leur manteau ou à leur chapeau. Elle deviendra l'un des attributs reconnaissables du pèlerin, avec la besace, le chapeau à larges bords et le bourdon, ou bâton de pèlerin. Après une longue période de déclin, le chemin de Compostelle connaît un renouveau depuis la fin du XIX^e siècle.

La voie d'Arles traverse plus de 800 kilomètres de paysages variés et permet un double cheminement : vers Compostelle à l'ouest, ou vers Rome à l'est. À Léguevin et dans les communes voisines, le parcours alterne zones naturelles et petites agglomérations, offrant aux marcheurs une expérience riche et bien balisée. Fréquenté surtout de mars à octobre, il reste cependant praticable toute l'année grâce à ses infrastructures et lieux d'accueil adaptés.

En 2004, la commune fait don d'une maison à l'Association des Amis de Saint-Jacques, afin d'y créer un lieu d'accueil pour les pèlerins. La Maison Saint-Jacques offre aujourd'hui un hébergement simple et chaleureux⁹ et constitue une étape bienvenue.

Ces chemins, empruntés par des voyageurs venus de loin, témoignent de l'importance des routes anciennes qui traversaient la région. L'ancien relais de poste rappelle l'évolution des réseaux de communication et d'échange qui ont façonné la vie locale au fil des siècles.

L'ancien relais de poste, témoin d'échanges nourris

L'ancien relais de poste de Léguevin illustre l'importance des voies de communication et des échanges dans le développement du village. Il se trouve dans le centre historique, le long de l'ancienne route entre Toulouse et Auch. Comme en témoigne la plaque présente sur la façade indiquant les distances avec Colomiers et Pujaudran, le relais se situe sur l'ancienne route entre Auch et Toulouse. Au XVIII^e siècle, le relais constituait un lieu de passage important pour le courrier et les voyageurs et faisait partie d'un réseau national de relais de chevaux, utilisé jusqu'au XIX^e siècle.

L'HISTOIRE DES RELAIS DE POSTE

Sous l'empereur Auguste (63 av. J.-C. – 14 apr. J.-C.) apparaît un système de poste impériale appelé cursus publicus. Ce réseau comprenait des stations-relais équipées de chevaux frais et d'hébergements pour les messagers de l'État, permettant de transmettre rapidement les ordres à travers l'Empire romain. Au Moyen Âge, ce système disparaît peu à peu, remplacé par les messagers privés des seigneurs et des évêques. Il faut attendre le XV^e siècle pour qu'un réseau organisé de relais réapparaisse. En 1464, le roi Louis XI s'inspire du modèle antique et crée les premiers relais de poste en France afin d'accélérer la circulation du courrier royal. Ces relais, espacés d'environ 16 à 20 kilomètres, permettaient de changer de cheval pour maintenir une grande vitesse de déplacement. En 1506, Louis XII ouvre les relais aux voyageurs. Au XVIII^e siècle, ces relais faisaient également auberge pour le repos des voyageurs.

7. Lire l'encart Les croix de chemin, p. 34 commune de La Salvétat-Saint-Gilles.

8. Les croix du monde, *Situation géographique – Croix de rogations à Léguevin*.

9. Association Léguevin Saint-Jacques, Informations sur le gîte d'étape de Léguevin.



Construit au XVIII^e siècle, le relais de Léguévin était à l'origine composé de plusieurs bâtiments. Celui qui subsiste est représentatif de l'architecture rurale de cette époque : le rez-de-chaussée est en brique, l'étage est en bois avec des colombages*. De nombreuses personnes y travaillaient pour en assurer le bon fonctionnement : trois voituriers, un maître de poste, un muletier, deux postillons, cinq marchands et quatre aubergistes. À la fois auberge, écurie et station de passage, le relais permettait donc de changer les chevaux et de laisser les postillons se reposer. L'auberge du Lion d'Or accueillait également des voyageurs. À la fin du XIX^e siècle, le développement du chemin de fer sonne le glas des relais de poste **D E**.

La mairie de Léguévin, de l'école à l'administration communale

La mairie de Léguévin est située au centre de la commune, sur l'avenue Gascogne. Le bâtiment rectangulaire, est construit en briques foraines et galets, matériaux peu chers et faciles à se procurer. Sa façade est rythmée par des ouvertures régulières encadrées de briques. Il conserve les traces de ses différentes fonctions au fil du temps **F**.

Dès le milieu du XIX^e siècle, les archives communales témoignent de l'usage partagé du bâtiment : il abritait alors la mairie, l'école de garçons et la justice de paix*. D'importants travaux sont menés entre

1843 et 1849 : agrandissement et construction d'un préau.¹⁰

En parallèle, une école de filles est construite en 1861 sur la rue du Vinaigre (aujourd'hui rue du Languedoc), par l'architecte Justin Fitte.¹¹ Ce bâtiment comprenait des salles de classe et un logement complet pour l'institutrice. Vers 1924, cette maison d'école est désaffectée pour être transformée en bureau de poste. L'école de filles est alors aménagée dans une nouvelle aile de l'actuelle mairie, sur les plans de l'architecte Isidore Saint-Blancat. Elle est composée de deux classes, et est achevée en 1926.

Pendant plusieurs années, l'actuel bâtiment de la mairie accueillait donc la mairie elle-même, la justice de paix, deux classes de filles, deux classes de garçons (séparées par un mur), ainsi que les logements de l'instituteur et de l'institutrice. Ce n'est qu'en 1971, avec la construction du groupe scolaire Jules Ferry, que l'édifice abrite exclusivement la mairie.

Proche de la mairie, la halle Picot illustre une autre facette de la vie locale : lieu de marché et de rencontres, elle allie commerce et vie sociale et témoigne de l'animation du centre de Léguévin.

La halle Picot

Située à l'emplacement de la première église, la halle Picot a été construite entre 1829 et 1834 en briques



10. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Écoles. Mairie. Justice de paix. Bureau de poste (1833-1930)*, cote : 2 O 291 8-10.

11. Lire l'encart L'évolution de l'instruction publique en France, p. 9 commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle.





foraines. Sa façade symétrique et son important fronton triangulaire évoquent un style néoclassique.¹²

En mai 2010, une opération de réhabilitation est lancée sous la direction de l'architecte Georges Barrué. Cette rénovation visait à préserver le caractère historique du bâtiment tout en le rendant plus fonctionnel **G H**.

Depuis sa rénovation, la halle accueille des événements culturels, expositions et salons.

Le centre historique de Léguevin montre comment le patrimoine ancien, avec des édifices comme l'ancienne gendarmerie, désormais foyer rural, peut pleinement intégrer la vie contemporaine du village.

L'ancienne gendarmerie

Le foyer rural de Léguevin, situé au 96 avenue de Gascogne, occupe aujourd'hui l'ancien bâtiment de la gendarmerie. La caserne, construite entre 1898 et 1900, abritait la gendarmerie à cheval.

Le bâtiment de briques, à la façade symétrique présente un fronton mettant en valeur sa porte d'entrée. Après sa désaffectation dans la seconde moitié du XX^e siècle, le foyer rural dédié aux activités associatives, culturelles et citoyennes y a été installé **I**.

Ce bâtiment est un bon exemple de réutilisation du patrimoine local, adapté aux besoins de la vie actuelle. De la même manière, le château de Castelnouvel accueille aujourd'hui une maison d'enfants.

La Maison d'enfants de Castelnouvel

À proximité du collège, la Maison d'enfants se situe dans un château construit aux environs de 1540, Castelnouvel, signifiant « château neuf », remplaçant un bâtiment plus ancien.



Au Moyen Âge, le site abritait une commanderie et appartenait à l'ordre religieux et militaire des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Cet ordre avait pour mission de protéger les pèlerins, soigner les malades et aider les plus démunis. La présence d'une commanderie à Léguevin est attestée depuis le XII^e siècle par un document de 1108 dans lequel des nobles font donation de terres aux Hospitaliers. Pour mettre un terme à la brouille entre l'ordre et Jourdain V, seigneur de l'Isle-Jourdain, un accord de paréage* fut signé en 1309 et fit de Léguevin une bastide*.

En 1966, le château a été acheté par la Caisse Régionale d'Assurance Maladie de Midi-Pyrénées, afin de le transformer en Maison d'Enfants à Caractère Sanitaire. Depuis 1969, l'établissement accueille des enfants et adolescents ; le parc arboré de 7 hectares qui entoure le château leur offre un cadre verdoyant et apaisant.¹³

Tout comme le château, les dépendances témoignent, elles aussi, du passé du domaine : le pigeonier rappelle l'importance de l'agriculture dans la vie quotidienne de l'époque.

Les pigeonniers, témoins agricoles et symboles de prestige¹⁴

À Léguevin, les pigeonniers témoignent de l'histoire agricole locale. Trois de ces constructions rurales ont traversé les siècles : ils se situent au domaine de Castelnouvel, aux Pyroutets et au domaine d'Hillès.

Le pigeonier du domaine de Castelnouvel remonte probablement au XVI^e siècle. Construit en briques rouges, il présente une forme octogonale posée sur une base carrée, une configuration assez rare dans la région. Le toit à lucarne, posé sur une



12. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Tuilerie. Église. Halle. Abattoir* (an IX–1924), cote : 2 O 291 7.

13. Groupe UGECAM, *MECS Castelnouvel*.

14. Lire l'encart Les pigeonniers, p. 50 commune de Lasserre-Pradère.

arcature, est surmonté d'un épi de faîtage* en forme de colombe ^J.

Situé dans le quartier des Pyroutets, le pigeonnier en pied de mulet construit en briques et galets date du XVIII^e siècle. Au début des années 2000, il était en mauvais état et envahi par la végétation. En 2007, la commune de Léguevin a engagé un projet de sauvegarde, avec l'aide d'un architecte des bâtiments de France et la participation du Conseil municipal des jeunes ^K.

Enfin, le pigeonnier du domaine d'Hillès, situé à l'ouest de Léguevin, en bordure de l'avenue de Gascogne, jouxte la maison de maître. Ce pigeonnier de plan carré en briques et galets date du XVIII^e ou XIX^e siècle. Le rez-de-chaussée abritait un poulailler ou une porcherie. Le premier étage est surmonté d'un petit pigeonnier rectangulaire en bois présentant un élégant fronton sur le mur-pignon qui fait face à la maison.

À l'image des pigeonniers, la fontaine de Clairefontaine rappelle les pratiques agricoles et la vie quotidienne à Léguevin.

Les fontaines

Outre la fontaine de Clairefontaine, celle près de la salle Tempo, alimentait une « noria », dont il reste quelques vestiges. Ce terme, d'origine arabe, désigne une roue à godets qui permet d'élever l'eau en utilisant l'énergie du courant, irriguant les jardins et alimentant aqueducs et béal, petit canal en pente douce. Modestes mais bien ancrées dans le paysage rural, ces fontaines étaient autant de points d'eau pour bêtes et gens.

Du petit patrimoine rural aux habitations traditionnelles, Léguevin se dévoile également à travers ses maisons toulousaines, représentatives de l'architecture régionale.

Les maisons toulousaines

À Léguevin, on peut encore voir quelques « maisons toulousaines », un style de maisons traditionnelles de la région toulousaine. Ces habitations, construites entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, se reconnaissent à leur façade en briques, leur toit à deux pentes, couvert de tuiles canal et leur plan symétrique orienté vers la rue.

Souvent de plain-pied, elles présentent une porte centrale encadrée par deux fenêtres, et sont accompagnées d'un petit jardin à l'arrière. À l'intérieur, les pièces s'organisent de façon simple, de part et d'autre d'un couloir central. Certaines possédaient un grenier ventilé par des oculi*, petites ouvertures visibles en façade.

Aujourd'hui devenues rares à Léguevin, on en trouve encore quelques-unes dans les quartiers anciens et le long de l'avenue de Gascogne et font partie du patrimoine bâti local.

Au-delà des maisons et de l'architecture, Léguevin révèle également son patrimoine naturel, avec de nombreux chemins telle l'allée de prunelliers.

L'allée de prunelliers

L'allée de prunelliers de Léguevin est un charmant chemin bordé de prunelliers, *Prunus spinosa* L.¹⁵. Ces arbustes épineux produisent des petits fruits sombres, les prunelles, recouverts d'une fine pellicule cireuse protectrice, la pruine. Les prunelliers sont mêlés à d'autres buissons. L'églantier ou rosier des chiens, *Rosa canina* L., produit des fruits, les cynorrhodons, appelés familièrement gratte-cul, d'une belle couleur orangée et riches en vitamine C. Ces haies champêtres offrent refuge et nourriture à de nombreuses espèces, favorisent leur déplacement et participent ainsi à la sauvegarde de la biodiversité ^L.

15. Lire l'encart La classification des espèces, p. 39 commune de La Salvetat-Saint-Gilles.







Lévig nac

Lévis

Lévis : un village entre Histoire et nature

Lévis bénéficie d'un cadre naturel préservé entre terres agricoles, forêts et cours d'eau, offrant un environnement propice à la vie rurale tout en restant proche des grands axes de communication. Son territoire témoigne d'une occupation humaine ancienne, remontant à la préhistoire, comme en attestent des bifaces* en pierre trouvés sur place.

Le nom « Lévis » dériverait d'un anthroponyme gallo-romain, probablement *Livinius*, auquel s'ajoute le suffixe occitan « -ac », hérité du latin « -acum », qui signifie « domaine de » ou « propriété de ». Ce suffixe traduit souvent l'existence d'un domaine rural lié à un propriétaire terrien, ce qui laisse à penser qu'il est d'origine gallo-romaine, même si aucun vestige n'a été retrouvé.

La découverte de tombes mérovingiennes* sur le site du lotissement La Cassagne témoigne d'une occupation du site entre les V^e et VII^e siècles. En effet, à la fin des années 1980, à l'occasion d'un programme de construction d'habitations, une découverte archéologique inattendue a marqué la commune. Lors du creusement des fondations de sa maison, un habitant a mis au jour un squelette humain. Rapidement identifié comme appartenant à une tombe mérovingienne, ce premier vestige a révélé un pan méconnu de l'histoire locale. Les fouilles qui ont suivi ont per-

mis d'exhumer de nombreux autres ossements, répartis sur le site. Certains squelettes reposaient à seulement 30 centimètres sous la surface du sol. Cette découverte fortuite a mis en évidence l'existence d'un ancien cimetière mérovingien, témoignant d'une occupation humaine relativement importante dès le haut Moyen Âge.

Durant le Moyen Âge, le village se développe comme un centre rural organisé autour de son église paroissiale, avec une structure de peuplement dispersée typique, sans être une sauve* ni une bastide*.¹ Aujourd'hui, Lévis conjugue une identité rurale forte avec une proximité avec l'agglomération toulousaine.

La demeure du Barry, un passé aristocratique au cœur du bourg²

La maison du Barry est un hôtel particulier situé au centre de la commune partiellement protégé au titre des monuments historiques depuis 1980.³ Construite au XVIII^e siècle en briques rouges, sa façade a une partie centrale en légère saillie, l'avant-corps*, avec une porte d'entrée encadrée par des pilastres* de style dorique*. Ce style architectural, hérité de la Grèce antique, est reconnaissable à ses formes simples, droites et solides, souvent utilisé pour donner un aspect austère et robuste aux entrées.⁴

1. Lire l'encart Les sauves, p. 28 commune de La Salvetat-Saint-Gilles et Le paréage et les bastides, p. 98 commune de Plaisance-du-Touch.

2. Fernandez, José, *Visite du village de Lévis à pied : 2000 mètres en 15 points remarquables*.

3. Ministère de la Culture (*Base Mérimée*), *Maison dite Maison du Barry – Notice PA00094370*.

4. Monumentum.fr, *Maison dite Maison du Barry à Lévis*.



Façade : travée centrale, Maison du Barry à Lé vignac (référence AP44L04076).

La structure classique de la façade côté rue - entrée, grande fenêtre et fronton* triangulaire au-dessus - est reproduite côté jardin. Cependant, la façade donnant sur le jardin est plus élaborée. Le fronton est sculpté et des balustrades ornent les fenêtres du premier étage **A**.

Deux ailes ont été ajoutées ou modifiées au XIX^e siècle dans un style néo-gothique* dit « troubadour », alors en vogue. L'évocation d'une atmosphère idéalisée du Moyen Âge et de la Renaissance s'inscrit plus largement dans la mouvance romantique. Ainsi, les arcs brisés* de la galerie du premier étage évoquent l'architecture gothique, tout en restant purement décoratifs.



Salle de billard du nord-est du rez-de-chaussée, peintures décoratives du mur ouest côté sud (référence APMH00269101).

Salle de billard du nord-est du rez-de-chaussée, peintures décoratives de l'angle nord-ouest, ensemble avec inscription et date (référence APMH00269097).

À l'intérieur, le vestibule présente un décor de pilastres aux chapiteaux ioniques* à leurs élégantes volutes, également issus de la Grèce antique. Le dallage du sol en damier noir et blanc est caractéristique du goût des demeures aristocratiques du XVIII^e siècle.

Certaines pièces comme le grand salon et la salle de billard sont ornées de peintures, datées de 1784, qui composent un paysage de campagne animés de ruines, ainsi que des personnages féminins vêtus à l'Antique, décors alors en vogue.



A

Les deux antichambres du premier étage présentent des papiers peints datant du XVIII^e siècle.

La maison du Barry est liée à Jean-Baptiste Dubarry, comte du Barry-Cérès, originaire de Lévigac. Amant de Jeanne Bécu, il souhaitait lui faire rencontrer Louis XV pour en faire sa favorite officielle et bénéficier ainsi des avantages induits. D'une grande beauté mais née roturière, elle ne pouvait en aucun cas être présentée officiellement à la cour. Il lui fit donc épouser son frère cadet Guillaume, comte du Barry, lui donnant ainsi le titre de comtesse. Il semblerait toutefois qu'elle n'ait jamais séjourné dans cette demeure. À la mort de Louis XV, Jean-Baptiste Dubarry fait ériger un hôtel particulier luxueux sur la place Saint-Sernin de Toulouse.

Le château de Promé, les traces d'un château dans les sous-bois de Lévigac

Le château du Promé se situe dans la zone forestière de Bouconne, à proximité du chemin d'Enjouanéou. Ce site, dont l'origine reste peu connue, comprend plusieurs bâtiments anciens, dont un grand bassin en briques foraines près d'une source, utilisé autrefois comme réserve d'eau, lavoir, abreuvoir et lieu de baignade jusqu'à la fin du XX^e siècle. En 1939, durant la *Retirada*, des familles espagnoles réfugiées ont été accueillies temporairement dans les dépendances du château avant de s'installer dans le village.

LA RETIRADA

La guerre civile espagnole, qui éclate en 1936, oppose les républicains aux forces nationalistes dirigées par le général Franco. Ce conflit sanglant déchire l'Espagne pendant trois ans, provoquant des centaines de milliers de morts et une profonde division politique et sociale. Au-delà des frontières espagnoles, la guerre suscite de nombreuses solidarités internationales, notamment dans les régions frontalières comme la Haute-Garonne. À la fin de la guerre civile, en janvier-février 1939, près de 500 000 Espagnols fuient l'arrivée au pouvoir du dictateur Francisco Franco. Cet exode massif vers la France est connu sous le nom de la Retirada (« la retraite » en catalan). Des familles entières, menacées par la répression franquiste, franchissent les Pyrénées à pied, dans le froid de l'hiver, n'emportant avec elles que quelques affaires. Mal préparée, la France installe ces réfugiés dans des camps de fortune, principalement sur les plages du Roussillon (Argelès-sur-Mer, Saint-Cyprien, Le Barcarès, etc.). Les conditions de vie y sont extrêmement dures. Entre manque de nourriture et abris précaires, les réfugiés souffrent de nombreuses maladies et sont soumis à une surveillance

militaire. Si certains sont forcés de retourner en Espagne, d'autres restent en France, participant à la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale, ou reconstruisant leur vie en exil.

Le domaine de Ranse

On ne connaît pas la date exacte de construction du domaine de Ranse, situé à l'entrée du village, mais il remonte au moins au XIII^e siècle. Il appartenait à cette époque à Bertrand II de l'Isle-Jourdain (1230 –1286), évêque de Toulouse. En 1279, il le transmet, avec son moulin et ses terres qui s'étendent de l'Isle Jourdain au Castéra et à Mondonville, à sa petite-nièce, Thiburge de l'Isle, comtesse d'Astarac. Celle-ci lègue le domaine aux sœurs Clarisses de Toulouse en 1334 pour y fonder un monastère et y être inhumée.

L'ORDRE DES CLARISSES

L'ordre des Clarisses a été fondé en 1212 par Claire d'Assise, à la demande de saint François d'Assise. Deuxième ordre franciscain à être créé, les sœurs vivaient cloîtrées, se consacraient à la prière, abandonnant toute propriété. Elles s'installent à Toulouse dès 1246, et fondent plusieurs monastères au fil des siècles. Actuellement, le Monastère Sainte-Claire est situé à Montaudran.

Le monastère de Ranse fut détruit par un incendie en 1665, puis reconstruit pour devenir en 1750 et jusqu'à la Révolution française un pensionnat pour jeunes filles nobles désargentées, sur le modèle de l'école Saint-Cyr, fondée par Madame de Maintenon. Le domaine fut vendu comme bien national en 1793 et connu plusieurs propriétaires, dont la famille Saint-Laurens. Le dernier résident, le baron de Ranse, y vécut jusqu'à la fin du XX^e siècle. À son décès sans héritier, la propriété est devenue communale ^B.⁵

Outre sa longue histoire, le parc du domaine offre une riche biodiversité grâce aux différents milieux - bois, ripisylve*, vieux bâtis - qui le composent. En effet, ce parc constitue également un excellent lieu d'observation du « réensauvagement » d'un espace autrefois entretenu. Cet habitat varié est favorable à de nombreuses espèces animales et végétales. Les inventaires réalisés par le Muséum d'histoire naturelle de Toulouse en 2020, ont permis de recenser de nombreux spécimens protégés : 30 espèces végétales, 25 espèces d'oiseaux, notamment une très belle colonie d'Hirondelles rustiques, et 4 espèces de mammifères, dont le Hérisson d'Europe et une espèce de chauve-souris, la Pipistrelle.⁶ Labellisé Espace Naturel Sensible (ENS) en 2021, ce site bénéficie d'une protection particulière ^C.⁷

5. Fernandez, José, *Visite du village de Lévigac à pied : 2000 mètres en 15 points remarquables*.

6. Le journal toulousain, *Haute-Garonne : le parc de Ranse classé Espace naturel sensible*, 3 juin 2021.

7. Conseil départemental de la Haute-Garonne, *Les Espaces naturels sensibles (ENS)*.



Les maisons à pans de bois et colombages, mémoire architecturale du village

À Lévigac, plusieurs maisons anciennes, notamment rue Notre-Dame, rue du Docteur Monnerville, rue Sainte-Claire ou encore rue Sainte-Marthe, présentent une architecture typique du Moyen Âge et de la Renaissance. Il s'agit de maisons à pans de bois*, aussi appelées maisons à colombages* ^D.

Cette technique de construction repose sur une structure en bois formant l'armature du bâtiment. Les espaces entre les poutres étaient comblés avec des matériaux locaux comme la brique, le torchis - mélange de terre, chaux et paille - ou parfois la pierre. Le terme « colombage » désigne plus précisément les poutres apparentes en façade. Son étymologie provient du vieux français « colombe », une poutre, une solive, qui tient elle-même son nom du latin *columna*, la colonne, dont la prononciation populaire a transformé le n en b.

Ces constructions légères, rapides à monter et bien adaptées au climat local, faisaient partie du paysage urbain ancien. Elles étaient cependant très inflammables, jouant un rôle important dans la propagation du feu, en particulier lors du grand incendie qui ravagea les deux tiers de Toulouse en 1463. Elles ont été interdites à Toulouse dès 1555 pour favoriser la construction de brique, avec un succès tout relatif.



Elles ont perduré mais en intégrant des remplissages en terre cuite, remplaçant le torchis traditionnel.⁸ Au fil du temps, ces bâtiments ont été enduits et parfois ornés de décors en bois peint ou en terre cuite.

La mairie, témoin des transformations du XIX^e siècle

La mairie de Légnac est située au centre du village, en face de l'église Saint-Maur et de la halle. Construite en briques rouges, elle date probablement du début du XIX^e siècle. À cette époque, le village a connu plusieurs transformations : les anciens remparts ont été détruits ou intégrés à de nouvelles constructions, et de nouvelles rues ont été tracées.

Le bâtiment apparaît déjà sur le cadastre de 1832. À partir de 1883, il a également accueilli une école pour garçons et filles, après l'approbation d'un projet d'agrandissement en 1881.⁹ L'édifice a abrité l'école jusqu'à la construction d'un groupe scolaire distinct au début du XX^e siècle **E**.

L'ancienne gendarmerie et l'histoire de la maréchaussée

L'ancienne gendarmerie de Légnac, construite au XIX^e siècle lorsque le village était chef-lieu de canton, est située au carrefour d'En Téoulé. Elle présente une architecture représentative des gendarmeries rurales de l'époque, avec une cour intérieure entourée de grilles en fer forgé. Le rez-de-chaussée était dédié à l'administration, tandis que l'étage était dédié au logement des gendarmes et de leurs familles. Un portail subsiste encore, vestige de l'écurie pour les chevaux de service, indispensables aux patrouilles.

Aujourd'hui, le bâtiment a été transformé en maison d'habitation, tout en conservant son caractère architectural d'origine, témoignant de l'histoire locale de la maréchaussée.

Des rails à la culture, une gare transformée en médiathèque

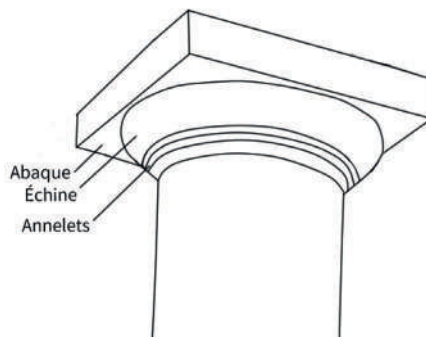
Inaugurée en 1903, l'ancienne gare de Légnac était partie de la ligne ferroviaire Toulouse–Cadours.¹⁰ Elle permettait de relier les villages entre les deux villes et favorisait les échanges de personnes et de marchandises au début du XX^e siècle. Concurrencée par les autocars, la ligne ferme en 1946 et la gare est restée désaffectée durant plusieurs décennies.

En 2019, le bâtiment a été rénové et transformé en médiathèque. L'extérieur a conservé son architecture d'origine, avec ses briques apparentes et son toit en tuiles. L'intérieur a été réaménagé pour accueillir le public et proposer des services culturels. Aujourd'hui, la médiathèque propose plus de 9 000 documents et organise des animations et événements ouverts

à tous : cercle de lecture, expositions, ateliers, goûters contés pour les enfants, etc. Cette transformation donne ainsi une nouvelle vie à l'ancienne gare, qui demeure un élément patrimonial important du village tout en répondant aux besoins culturels des habitants.

La halle, le cœur économique du village

Légnac comptait une halle dès le Moyen Âge. Originellement en bois, elle abritait le marché et les foires. Le village était en effet un important centre économique dans la vallée de la Save, essentiellement tournée vers l'agriculture. Elle est agrandie une première fois en 1793 en raison de la forte demande et du succès des foires et des marchés qui s'y tenaient. Elle est ensuite détruite puis reconstruite à partir de 1827, nécessitant l'achat et la destruction de quelques maisons autour pour créer une circulation périphérique.¹¹ La construction de la halle actuelle se termine en 1832. La toiture, qui a souffert d'importantes infiltrations, est reconstruite dès 1851 **F G**.



© Émilie Souères

Chapiteau dorique – vue du haut d'une colonne de la Halle de Légnac. Schéma représentant les différentes parties du chapiteau : l'abaque, l'échine et les annelets à la base.



© Conseil départemental de la Haute-Garonne, Archives départementales, cote 26 FI 51 TP 5297

Vue de la halle de Légnac au début du XX^e siècle. Photographie d'Henri Jansou (1874–1966), Maison Labouche frères, Toulouse.

8. Bastide, M, *Un exemple de reconstruction urbaine : Toulouse après l'incendie de 1463*. *Annales du Midi*, 1968, tome 80, n° 86, p. 726 ; Métropole de Toulouse, *Guide Toulouse Famille 2020*.

9. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Mairie. Écoles (1854-1923)*, cote : 2 O 297 9.

10. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Fonds gare de Légnac, (1900-1950)*, cote : 26 FI 31 TP 3200.

11. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Halle. Abattoir. Immeubles divers. Pont-bascule. Lavoir. (1820-1934)*, cote : 2 O 297 8.



Cette halle en briques foraines, de forme carrée, s'ouvre par des arcades. La toiture de tuile repose sur une belle charpente qui prend appui sur deux rangées de colonnes de briques massives surmontées de chapiteaux doriques* avec trois annelets à leur base.

Les pigeonniers, entre production agricole et prestige d'antan¹²

Pigeonnier Bertrand¹³

En brique et de plan carré, le pigeonnier Bertrand, situé rue des orchidées, a été construit vers la fin du XVIII^e siècle. La toiture à quatre pentes, couverte de tuiles plates, est surmontée d'un épi de faîtage* en terre cuite vernissée. Une lucarne ouverte vers l'est est munie d'une grille d'accueil* percée de trous d'envol. La bande de zinc* qui entoure le pigeonnier empêchait le passage des prédateurs grimpants tels que les rats **H**.¹⁴

Pigeonnier des Clarisses

Le pigeonnier des Clarisses est un vestige de l'ancien couvent des Clarisses, désormais intégré dans l'enceinte de l'école primaire Claude-Nougaro. Il s'agit d'un exemple de pigeonnier en « pied de mulet* », fréquent dans la région toulousaine. Cette appellation

tire son origine du profil de sa toiture. Les murs de briques dépassent du toit sur trois côtés pour abriter du vent les trous d'envol. Le larmier* forme une saillie à la base de la toiture. Il permet à la fois de rejeter les eaux de pluie loin des murs mais aussi d'empêcher le passage des prédateurs **I**.

La fontaine de Saint-Laurens, vestige du passé et de la vie locale

La fontaine de Saint-Laurens, se situe en face de la maison du Barry et date de la fin du XIX^e siècle. Elle a été construite pour répondre aux besoins en eau des habitants du quartier du Padouenc, créé à cette époque par la famille Saint-Laurens, qui avait acquis les terrains du couvent des Clarisses après la Révolution. Cette fontaine est ornée de sculptures de griffons en haut-relief*, de frises de rais de cœur* et modillons* en terre cuite claire, attribuées à la manufacture Virebent, célèbre à Toulouse pour la fabrication de décors architecturaux de terre cuite moulée **J K**.¹⁵

MANUFACTURE VIREBENT

Fondée en 1830 à Launaguet, la manufacture Virebent est l'une des plus célèbres fabriques de terre cuite artistique du Sud-Ouest. Sous l'impulsion d'Auguste



12. Lire l'encart Les pigeonniers, p. 50 commune de Lasserre-Pradère.

13. Fernandez, José, *visite du village de Lévigac à pied : 2000 mètres en 15 points remarquables*.

14. Esprit de pays, *Glossaire : Les Mots du Pigeonnier*.

15. Fernandez, José, *visite du village de Lévigac à pied : 2000 mètres en 15 points remarquables*.



Virebent, architecte et inventeur, elle révolutionne la production de briques et d'éléments décoratifs grâce à un procédé novateur, la « plinthotomie », qui permet la reproduction d'ornements architecturaux à l'aide de moules.

Cette technique permet de produire en série frises, cariatides, chapiteaux, visages, mascarons et ornements religieux, tout en garantissant une grande finesse d'exécution. Au XIX^e siècle, la manufacture devient une référence incontournable en matière de décor architectural qui vient orner les façades de Toulouse et de nombreuses communes environnantes. L'importante campagne d'urbanisme de Toulouse qui consistait à réaligner nombre de ses rues et le développement de ses faubourgs,

poussant à la reconstruction des façades ont favorisé l'essor de ce procédé.¹⁶

Le poids public, la mémoire d'un village marchand et d'un territoire agricole

Le pontbascule, ou poids public, de Lévignac se trouve sur la place du Padouenc. Ce petit édifice en briques foraines servait autrefois à peser les charrettes chargées d'animaux — veaux, cochons — ou de céréales — blé, orge, avoine — lors des marchés et foires agricoles dans la vallée de la Save. Les vendeurs déposaient leurs charrettes sur la bascule, puis les repassaient à vide après déchargement pour déterminer le poids net et fixer le prix de vente L.¹⁷



16. Toulouse et la brique, *Les décors en terre cuite Virebent*.

17. Fernandez, José, *Visite du village de Lévignac à pied : 2000 mètres en 15 points remarquables*.



M



L'Église Saint-Maur

L'église Saint-Maur était à l'origine dédiée à Notre-Dame de l'Assomption, comme en atteste le nom de la rue Notre-Dame qui y mène. Saint Maur est un saint romain du VI^e siècle, disciple de Benoît de Nurcie, fondateur de l'ordre des Bénédictins. Envoyé pour évangéliser la France carolingienne, son voyage a été émaillé de miracles. Le nom de l'église de Léognan viendrait d'une confusion faite au cours du XVIII^e siècle, avec celui du cimetière Saint-Maur adjacent. Cette modification a dû être renforcée par la présence du couvent des « Dames de Saint-Maur », de 1776 à 1791, chargées de l'instruction des jeunes filles M.

L'église a été construite vers le XII^e siècle mais a été fortement remaniée au fil du temps, notamment au XV^e siècle. En particulier, deux linteaux de pierre en accolade*, au-dessus d'une fenêtre au sud et d'une porte au nord, et les cinq chapelles qui semblent bien avoir été voutées sur croisées d'ogives* dès l'époque gothique, évoquent un édifice de la fin du XV^e siècle. Les contreforts* extérieurs suggèrent que l'église a été autrefois couverte de voûtes maçonnées, remplacées au XIX^e siècle par un plafond de bois peint N.¹⁸

Son clocher, construit en 1845, est percé d'ouvertures de style néo-gothique*, dans le goût de l'époque. Les baies les plus hautes reprennent les arcs en mitre*



18. Lire l'encart Comprendre le plan d'une église, p. 6 commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle.



caractéristiques des clochers toulousains, tels que ceux de la basilique Saint-Sernin ou des Jacobins de Toulouse. Cependant, les dessins de l'église qui figurent sur des plans de 1609 et 1667 prouvent la présence, déjà au XVII^e siècle, d'un clocher-tour*.¹⁹

© Conseil départemental de la Haute-Garonne
Archives départementales, cote 3 PA 265 / PA 266001



Dessin de l'église de Légnac figurant dans le plan de la forêt de Bouconne (1667).²⁰

Les fonts baptismaux*, originellement placés dans la chapelle Jean-Baptiste, sont probablement en marbre « incarnat » de Caunes-Minervois, appelé aussi marbre de Languedoc. Ce marbre de couleur

rose pâle à rouge sang veiné de blanc est exploité depuis la Rome antique et s'est répandu largement en Europe. La variété « incarnat » est celle utilisée dans la colonnade du Grand Trianon de Versailles ou bien dans celle du Capitole de Toulouse .

Les vitraux sont signés de trois noms de maîtres verriers de la région. Les trois vitraux centraux du chœur sont de Paul Chalons (1839 - 1896). Le premier représente sainte Joséphine, restauré par le maître verrier A. Rapp de Menville en 1936. Les deux autres évoquent l'Assomption et saint Georges. Ces deux saints sont à l'effigie de Georges Jonquet-Longayrou et de sa fille Joséphine, donateurs et notables du village. Tous les autres sont du célèbre maître verrier toulousain Louis-Victor Gesta (1828-1894) qui a orné de très nombreux monuments français, profitant de la quasi-industrialisation de la fabrication du vitrail .²¹

Un premier orgue fut construit en 1847 par le facteur toulousain Frédéric Jungk. Il a été acquis par Joseph-Marie-Bernard Valiech de Menville, puis acheté en 1854 par la fabrique* de la paroisse. Après des travaux importants dans l'église en 1866 il et a été démonté. La maison Théodore Puget et fils le reconstruisit en 1892 .²²



19. Archives départementales de la Haute-Garonne, Église. Presbytère. Travaux. Réparations. Mobilier. Cloches. Registres paroissiaux. Chapelle Saint-Michel (1782-1952), cote : 2 O 2644.

20. Légnac-histoire, Légnac-sur-Save : Petites histoires d'Histoire... locale

21. Lire l'encart Les vitraux, p. 17 commune de Fontenilles.

22. Orgues.méridionales, Légnac – Église Saint-Pierre.

L'orphelinat, refuge et résistance

L'orphelinat de Lévigac, fondé en 1852 au 4 place de la halle, a été confié aux Sœurs de la Charité pour accueillir et éduquer des enfants orphelins ou en difficulté. Le bâtiment présente une baie géminée* centrale, surmontée d'un oculus* et d'un arc brisé*, dans le style néo-gothique*. La statue de saint Vincent de Paul, fondateur de la congrégation, est placée dans une niche de la façade ^R ²³

En 1931, un nouveau pavillon a été construit au 2 boulevard Olmade pour augmenter la capacité à plus de 100 lits, puis agrandi en 1938 pour accueillir des enfants plus jeunes. L'établissement était dirigé par sœur Louise (Gabrielle Sourgens) entre 1913 et 1952. Au cours de la Seconde Guerre mondiale, cet orphelinat sera un asile pour des enfants juifs, cachés parmi les orphelins et placés sous la responsabilité du cardinal Saliège, archevêque de Toulouse. En 2016, l'institut Yad Vashem en Israël a décerné à sœur Louise, à titre posthume, la distinction de Juste parmi les Nations.²⁴

La porte de la résistance

Au début du XX^e siècle, l'une des boulangeries de Lévigac était installée dans le centre du village, au milieu des ruelles étroites et des maisons serrées autour de l'église. Selon des témoignages, durant la Seconde Guerre mondiale, l'arrière-salle de cette boulangerie servait parfois de lieu de réunion de résistants. Pour rester discrets lors de leurs rencontres, ils évitaient l'entrée principale et accédaient au bâtiment par l'arrière, en passant par le chemin communal du Moulin puis par la rue Sainte-Marthe, peu fréquentée et sombre, jusqu'à une petite porte aujourd'hui murée.²⁵

Lévigac et ses héros, le monument aux morts

Le monument aux morts de Lévigac, érigé en 1921 sur la place du village près de la mairie, rend hommage aux soldats de la commune morts lors des différents conflits des XIX^e et XX^e siècle, notamment la Grande Guerre, la Seconde Guerre mondiale et la guerre d'Algérie.²⁶ Le cénotaphe dédié à Bertrand Garrès, mort au Tonkin, date de la fin du XIX^e siècle. Cette tombe, qui ne contient pas son corps, a été mise près du monument aux morts lors de son installation.

La statue représentant la Patrie, du sculpteur Antonin Carlès (1861-1919), originaire du Gers et inhumé à Léguevin, symbolise le deuil et l'esprit de revanche après la défaite de 1870 contre la Prusse. Cette sculpture est à l'origine d'une dissension entre le maire d'Auch et la veuve Carlès. En effet, la commune d'Auch souhaitait faire ériger une sculpture originale et s'est rendu compte qu'un premier exemplaire avait été inauguré à Pontoise en 1909 et qu'un deuxième,

identique, se trouvait à Lévigac. La sculpture située place Salinis à Auch est néanmoins en bronze, matériau plus coûteux que la fonte utilisée à Lévigac.

Pionnière des télécommunications, la tour du télégraphe Chappe²⁷

À la fin du XVIII^e siècle, Claude Chappe et ses frères mettent au point un système de transmission de messages à distance : le télégraphe aérien, ou sémaphore, ancêtre de toutes nos télécommunications.²⁸

Né en 1763, Claude Chappe est un homme du siècle des Lumières. Sa charge d'abbé est suffisamment lucrative pour qu'il puisse s'adonner à ses recherches sur la mécanique et la physique. Ruiné par la Révolution française, il se consacre alors, avec ses frères, à la mise au point d'un dispositif permettant de transmettre des messages rapidement sur de longues distances. Chappe reprend le système de tours dotées de signaux optiques, utilisé dès l'Antiquité mais l'améliore en utilisant les progrès de l'optique de son siècle, concernant particulièrement les longues-vues. Ce système connaît un grand succès et se développe à partir de 1793 lorsqu'il permet d'annoncer la victoire des troupes françaises sur les Autrichiens lors du siège de Condé, moins d'une heure après l'événement. Lakanal exprimera son enthousiasme à l'Assemblée nationale : « Rapide messenger de la pensée, le télégraphe rivalise de vitesse avec elle ». Le gouvernement de la Convention décide alors de l'adopter officiellement.

Le télégraphe Chappe repose sur un ensemble de bras articulés, appelés sémaphores, installés sur des points hauts. Au sommet de chaque tour se trouvait un mât de 7,79 mètres muni de trois bras : un bras horizontal central, le régulateur (4,6 mètres), et deux bras latéraux, les indicateurs (2,3 mètres chacun). Chaque indicateur pouvant prendre 7 positions par rapport au régulateur, ce dernier pouvant en prendre 2, cela donne 98 (7x7x2) positions possibles, positions desquelles on retire 6 signaux de régulation et de service, laissant 92 signaux de correspondance pour former le message. En utilisant 2 signaux par mot ou expression, cela permet d'avoir un vocabulaire de 8464 mots (92x92). Le télégraphe Chappe transmet donc des mots et non des lettres.

À l'intérieur de la tour, les agents, appelés stationnaires, utilisaient une maquette miniature du mécanisme, reliée au système extérieur par poulies et cordes. En observant la position des bras de la station précédente à l'aide de longues-vues, ils reproduisaient le message pour le transmettre à la tour suivante, sans comprendre pour autant ce qu'ils transmettaient. La confidentialité des messages était donc garan-

23. Fernandez, José, *visite du village de Lévigac à pied : 2000 mètres en 15 points remarquables*.

24. Comité français pour Yad Vashem, *Sœur Lotuise, une Juste parmi les Nations*, 24 janvier 2016.

25. Fernandez, José, *Visite du village de Lévigac à pied : 2000 mètres en 15 points remarquables*.

26. Roques, Patrick, *Monument aux morts de la guerre de 1914-1918, de la guerre de 1939-1945 et de la guerre de 1954-1962 (Algérie)*.

27. Fernandez, José, *Bouconne, la tour du télégraphe Chappe*, 2017.

28. Arts et métiers, *Télégraphe de Chappe*.

tie, seules quelques postes intermédiaires, comme Toulouse, pouvaient décoder le message pour en contrôler l'exactitude.

Les tours étaient espacées d'environ 10 kilomètres selon un tracé pensé pour garantir une visibilité maximale, et souvent alignées sur ce qui deviendra plus tard les grands axes de communication modernes : le trajet du TGV Paris–Lille actuel suit presque la ligne du télégraphe. Le système permet ainsi la transmission de messages à une vitesse inimaginable jusque-là : en 1794, la transmission de Paris à Lille met deux minutes, et de Paris à Toulon une vingtaine de minutes au lieu des 15 à 18 jours nécessaires par la malle-poste. Ce réseau permettait à l'État centralisé de garder le contrôle du territoire, de transmettre rapidement des ordres aux préfets ou aux généraux, et d'être alerté des troubles éventuels.

En 1830 le système est au point. La longueur cumulée des lignes atteint 5000 kilomètres en 1844, avec un réseau de 534 stations pour une desserte de 29 grandes villes en France, puis en Algérie. Il avait toutefois une limite importante car il ne pouvait fonctionner que de jour et par temps clair. L'arrivée d'un nouveau moyen de télécommunication en 1844, le télégraphe électrique de Samuel Morse, signe la fin du télégraphe Chappe. Ce système, plus fiable et plus rapide, remplace progressivement le réseau Chappe, qui cesse définitivement de fonctionner vers 1853.

La Tour Chappe de Bouconne, construite en 1834, est le poste n°43 de la ligne Bordeaux-Avignon. Située entre les anciennes stations de Thil à 8,4 kilomètres et de Cornebarrieu à 7,6 kilomètres, au cœur de la forêt domaniale de Bouconne, elle culmine à 206 mètres d'altitude. Haute de 10 mètres, elle est bâtie en briques rouges et comprend trois niveaux : un rez-de-chaussée avec une cuisine et une cheminée, un premier étage réservé aux agents, et un deuxième étage, équipé de deux longues-vues et du manipulateur, dédié à l'observation et à la transmission des messages. À l'abandon du système, cette tour tombe dans l'oubli et parfois utilisée comme palombière S.

En 1980, le colonel Bastien, ancien maire de Brax et passionné par l'histoire du télégraphe, lance un projet de réhabilitation et les premiers travaux sont entrepris. La tour est inscrite au titre des monu-

ments historiques en 1992. L'année d'après, une restauration plus complète est menée par José Fernandez et d'autres bénévoles. Le bâtiment est mis hors d'eau, les menuiseries et les planchers sont remplacés, une nouvelle terrasse est construite, tout en conservant le sol d'origine. Faute de moyens, le mécanisme n'a pu être reconstruit mais une maquette miniature fonctionnelle, restaurée par l'association Valcedo, est visible à l'intérieur. Aujourd'hui, la tour est valorisée comme patrimoine scientifique et historique, des visites guidées sont régulièrement organisées par des passionnés, les « chappistes ». Elle est également ouverte lors des Journées nationales de la Fédération des Associations de Personnel de La Poste et Orange pour la Recherche Historique (FNARH) en juin, et pendant les Journées européennes du patrimoine.²⁹



29. Ministère de la Culture (*Base Mérimée*), *Télégraphe Chappe*, Notice PA00094691.





Mérenvielle

Mérénvielle

Mérénvielle, un héritage rural vivant

Mérénvielle a une origine ancienne et incertaine. Une première hypothèse renvoie au latin *meridiana*, signifiant « du midi », qui pourrait désigner un lieu exposé au sud ou situé au sud d'un point de repère. Associé à *vièla* ou *vielle*, du latin *villa*, désignant un domaine, il aurait pu former un toponyme comme *Meridiana Villa*, devenu *Mérénvielle* avec l'évolution linguistique, notamment sous l'influence de l'occitan.

Néanmoins, son nom pourrait provenir du mot d'origine germanique *Merienta*, introduit à l'époque wisigothique et qui aurait pu désigner un domaine gallo-romain ou wisigothique, ou bien le nom de son propriétaire. Une autre piste pourrait évoquer le mot *merrain*, désignant des planches de chêne débitées pour la fabrication de tonneaux ; la proximité de la forêt de Bouconne favorisant cet artisanat.

La période tardo-antique est un épisode troublé, marqué par les invasions successives des Francs, des Wisigoths, à partir de 400, puis des Vandales en 406. En 418, un accord est conclu entre les Romains et les Wisigoths pour repousser les Vandales ; en échange de leur aide, les Wisigoths reçoivent des terres. Ce partage des terres aurait donné naissance à de nombreux toponymes régionaux terminés par *-vielle* ou *-fielle*, désignant des domaines cédés, comme *Mérénvielle* ou *Ségoufielle*.

Dès 1200, *Mérénvielle* est mentionnée dans le testament de Jourdain III, comte de l'Isle-Jourdain, qui distribuait à ses héritiers les sept *castra** (domaines

fortifiés) de la seigneurie de l'Isle-Jourdain. Le château de *Mérénvielle* a été détruit au XVI^e siècle.

En 1690, le village est érigé en communauté*, avec deux consuls et une assemblée locale de chefs de famille chargés de gérer la justice, les impôts et les affaires courantes.¹

Aujourd'hui, *Mérénvielle* a une identité rurale forte, marquée par l'agriculture, une organisation en hameaux dispersés et un cadre naturel mêlant terres cultivées, petits cours d'eau et zones boisées. Depuis les années 1970, la commune a connu un développement résidentiel modéré et a su garder son caractère paisible et rural. La longue histoire de *Mérénvielle* a cependant laissé des traces tangibles : l'église Saint-Pierre, remaniée au XIX^e siècle, et le château du Fargia.

L'église Saint-Pierre, un édifice marqué par le temps et les restaurations

L'église paroissiale de *Mérénvielle* est dédiée à saint Pierre, figure centrale du christianisme, célébrée en même temps que saint Paul, chaque année le 29 juin. Si sa date exacte de construction n'est pas connue, ses caractéristiques architecturales permettent de la situer autour du XVII^e siècle .

De nombreuses phases de travaux et de restauration interviennent au cours des ans et modifient peu à peu l'aspect de cette église.²

Entre 1839 et 1847, les murs du chœur* sont reconstruits, le clocher* est réédifié et la toiture est

1. Grandry, Gérard, *Histoire du village – Mérénvielle*. Mairie de *Mérénvielle*.

2. Lire l'encart Comprendre le plan d'une église, p. 6 commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle.



remaniée. La chapelle dédiée à la Vierge est construite par un particulier en 1846 et une cloche est acquise en 1849.³

En 1852, d'importants travaux sont envisagés et l'architecte Saint-André est chargé du projet. Un état des lieux préalable, établi sur un devis daté du 5 avril 1852, décrit une église sans chapelles latérales, au sol dallé de briques foraines, avec un plafond plat à 5,45 mètres de haut. Le clocher-mur* et le porche d'entrée étaient en piètre état.⁴



© Mairie de Mérenville

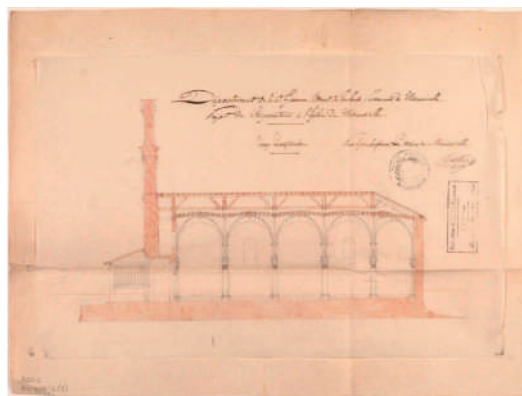
Église de Mérenville, carte postale

Les travaux de rénovation, décidés en 1852, ont coûté plus de 5 000 francs de l'époque, approximativement 20 000 €⁵. Ils ont duré jusqu'en 1862 et comprenaient la pose d'un nouveau carrelage, le rehaussement des murs d'environ un mètre, l'installation d'une voûte en plâtre à 8 mètres de hauteur et la construction d'une nouvelle toiture. La charpente s'inspirait des techniques de l'architecte Philibert de l'Orme.⁶

PHILIBERT DE L'ORME (1514-1570)

Cet architecte de la Renaissance est notamment connu pour avoir mis au point une méthode innovante de charpente appelée « charpente à petit bois ». Cette technique consiste à utiliser des éléments de bois courts, de 1,20 à 1,50 mètre de longueur, assemblés en arcs, plutôt que de grandes poutres. En effet, les arbres de haut jet étaient réservés à la fabrication des mâts de bateaux. En outre, cette méthode permet d'éviter l'usage de piliers centraux, libérant l'espace sous comble, s'inspirant ainsi des techniques navales. Au XVI^e siècle, les charpentiers de marine maîtrisaient déjà l'art de courber et d'assembler de petites pièces de bois pour former la coque des navires, capables de résister à de fortes contraintes sans recourir à de grandes poutres.

Le sol du côté mairie a été nivelé ; cette modification est aujourd'hui difficilement perceptible en raison de remblais successifs. Deux chapelles latérales ont été ajoutées à la fin du XIX^e siècle. En 1973, de nouveaux



© Conseil départemental de la Haute-Garonne, Archives départementales, cote 2 O 339 5 (3)

Commune de Mérenville, Projet de réparations à l'église, coupe longitudinale. Dessin de Saint-André, architecte, 15 avril 1852. Échelle : 0,01 p.m.

travaux de consolidation ont été entrepris et l'auvent a été détruit. Par la suite, l'église, en mauvais état, a été fermée au public et un projet de démolition envisagé.

Cependant, des travaux ont été réalisés en 1994 pour stabiliser et restaurer l'édifice. Ils comprenaient la réfection de la toiture ainsi que la reconstruction de la voûte en plâtre. Les colonnes à chapiteaux en stuc, imitant le marbre, ont été restaurées, tout comme les éléments décoratifs peints, représentant des tentures derrière les statues de saint Michel, sainte Jeanne d'Arc, saint Pierre et sainte Germaine. Plusieurs statues de plâtre ont également été réparées et certaines parties manquantes reconstituées par moulage **B**.

La chapelle dédiée à la Vierge présente un autel en marbre du XIX^e siècle qui témoigne du goût de son époque pour l'éclectisme* **C**.

La chapelle de droite accueille une représentation du Sacré-Cœur et sainte Thérèse **D**.

L'ÉCLECTISME

Entre 1860 et 1920, l'éclectisme devient un style dominant dans l'architecture et les arts décoratifs. Il consiste à combiner, dans une même œuvre, des éléments de styles anciens de différentes époques. Certains styles, dédaignés jusque-là, reviennent au goût du jour, tels que les styles roman, gothique ou même Renaissance.

Le tabernacle* figure un portail roman surmonté d'un toit en forme de pinacle agrémenté de crochets, représentatifs de l'époque gothique. De part et d'autre du tabernacle, des rinceaux de fleurs sont hérités de la Renaissance.

Dans les années 1990, plusieurs vitraux ont été endommagés par des jets de pierres et le passage d'animaux. Seuls ceux du chœur représentant saint

3. Archives départementales de la Haute-Garonne, Presbytère. Église. (1822-1932), cote : 2 O 339 5.

4. Lire l'encart Les clochers-murs, p. 115 commune de Sainte-Livrade.

5. Eric Leborgne, *Valeur de la monnaie de l'Âge Classique au XIX^e siècle*, Fabula, La recherche en littérature, [en ligne], consulté le 05 février 2026.

6. La charpente des deux ours, Philibert de L'Orme ; Village fortifié de Mont-Dauphin, *La charpente à la Philibert Delorme*.





E

Pierre et saint Paul sont restés presque intacts. Des protections translucides ont été posées en 1994 afin de prévenir d'éventuelles détériorations supplémentaires **E**.

Le presbytère

Situé à proximité de l'église, l'ancien presbytère*, construit vers 1885, présente de discrets indices qui signent une construction soignée. Au niveau des ouvertures, les clés des linteaux sculptées, dont certaines de croix rappelant la destination de l'édifice, les appuis de fenêtres et les corbeaux qui soutiennent le balcon, également en pierre, l'oculus et le garde-corps en fonte sont autant d'éléments de décor. L'encadrement des baies présentent un motif de briques⁷ sculptées en retrait qui anime la façade, tout comme les chaînes d'angles et le cordon qui file entre les deux étages. Un lambrequin de bois est fixé à la toiture du fronton. Ces ornements sont fréquents durant la seconde moitié du XIX^e siècle, dans le sillage de la modernisation des outils de sciage qui a permis une production en série. À la manière des chalets suisses, les lambrequins sont largement diffusés, en particulier sur les villas des stations balnéaires de la Belle époque **F**.

La qualité de cette maison témoigne du nouvel élan religieux que connaît la France au milieu du

XIX^e siècle, particulièrement dans les campagnes, après les doutes hérités de la Révolution française et un déclin des pratiques dû à l'exode rural de la révolution industrielle. Le dernier curé à avoir habité le presbytère, jusqu'en 1924⁸, fut le Père J. Bézy.

Le presbytère porte également une mémoire historique plus récente. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la famille Nathan-Huaux, de confession juive, s'y réfugie, contrainte de fuir Nancy pour échapper aux persécutions nazies. Cette famille a pu être protégée, sans jamais être dénoncée, grâce au courage et à la solidarité du maire, de l'instituteur et de l'abbé de l'époque.⁹

Si l'église et le presbytère témoignent de la vie religieuse de Mérenvielle, le domaine de Beau-Soleil illustre quant à lui sa vie seigneuriale et économique passée.

Le domaine de Beau-Soleil, une trace de la vie aristocratique passée

Le château de Beau-Soleil, érigé au sommet d'une colline, était la résidence du seigneur de Mérenvielle à partir de 1550. Le domaine est tout d'abord mentionné dans un acte de vente daté de 1529, lorsque Jean et Pierre Isalguier acquièrent la seigneurie de Mérenvielle. En 1544, un contrat signé par Claude Isalguier confirme leur possession. Outre le châ-



7. Toulouse-brique, *La brique toulousaine*.

8. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Presbytère. Église. (1822-1932)*, cote : 2 O 339 5.

9. Fernandez, José, *L'enfant de Mérenvielle*, février 2023, Toulouse, p. 28.

teau, le domaine agricole comprenait des bâtiments annexes, dont un pigeonnier – qui porterait encore les armoiries des Isalguier – et un puits. Ce puits a été redécouvert sur la place du village et déblayé au XIX^e siècle **G**.

Le château est détruit par le comte de Montgomery, durant la troisième guerre de Religion, entre 1568 et 1570. Il ne sera jamais reconstruit mais le domaine reste habité. La famille Lartigue l'occupe jusqu'en 1883, avant qu'il ne passe à la famille Pagès.

Il ne reste aucune trace visible du château lui-même, seuls des éléments comme le puits rappellent son existence. La carte de Cassini, réalisée au XVIII^e siècle, mentionne bien le « Château de Beau-Soleil », mais cela ne signifie pas pour autant qu'un château était encore debout à cette époque. La carte indique souvent des lieux-dits ou des anciens domaines connus localement, même s'ils ne sont plus visibles. Le nom « château » a continué de désigner l'endroit où il se trouvait autrefois.

Là où la noblesse locale avait affirmé sa présence à Beau-Soleil, la bourgeoisie du XIX^e siècle prit à son tour le relais avec le château du Fargia.



Le château du Fargia, reflet d'une bourgeoisie rurale

Le château du Fargia est une demeure construite vers 1850 par M. Cabaret, un marchand drapier originaire de Paris. Il est représentatif de l'architecture bourgeoise du XIX^e siècle, qui a accompagné l'essor de la bourgeoisie industrielle. Contrairement aux châteaux médiévaux à vocation défensive, ces résidences sont conçues pour le confort, la représentation sociale et l'agrément. De plan rectangulaire, flanquée de quatre tours d'angle, la demeure présente une toiture mansardée* avec lucarnes et recouverte d'ardoises. Peu fréquent dans la région, ce type de couverture s'inspire de l'architecture haussmannienne alors en vogue. Outre la maison de maître, la propriété compte des bâtiments annexes, un parc paysager structuré, et un portail d'entrée en fer forgé sur lequel figurait la devise du propriétaire, « Travail – Économie – Probité », reflet des valeurs bourgeoises. Le domaine comprend également un petit nymphée* ajoutant à l'agrément du parc. Il est possible que le château ait accueilli Napoléon III et l'impératrice Eugénie.

En 1936, durant la guerre civile espagnole, un des propriétaires, d'origine espagnole, aurait fait démonter le plomb de la toiture afin de le faire fondre et fabriquer des munitions pour les républicains¹⁰.

Après avoir appartenu successivement aux familles Calmet, Cafarell et Laurent, le château est acquis en 1962 par M. Perdiguier. Aujourd'hui, le château de Fargia est encore une propriété privée, non ouverte au public.

Alors que les demeures comme le château du Fargia reflètent la vie sociale et le prestige local des notables du XIX^e siècle, l'arrivée du chemin de fer ouvre une nouvelle page de l'histoire de Mérenvielle, marquée par l'essor des échanges et de la mobilité.

La gare, entre passé ferroviaire et mobilité douce

La construction de la ligne de chemin de fer Toulouse-Saint-Agne – Auch a commencé en 1865. Malgré l'interruption des travaux en raison de la guerre de 1870, la ligne a été mise en service le 22 octobre 1877.

LA GUERRE DE 1870

La guerre de 1870 oppose la France à la Prusse de juillet 1870 à mai 1871. Ce conflit, déclenché par des rivalités politiques et territoriales, aboutit à la défaite rapide de la France et à la chute du Second Empire de Napoléon III. En janvier 1871, l'Empire allemand est proclamé à Versailles, marquant l'unification de l'Allemagne. La France perd alors les territoires d'Alsace et de Lorraine.

Initialement, la voie devait passer par Pujaudran, mais l'ingénieur des Ponts et Chaussées, M. Ivonnait, préféra la faire passer par Mérenvielle, où il habitait. La gare est située au point kilométrique 35,674, et devait s'appeler « Lasserre-Ségoufielle ». Cependant, M. Cabaret, qui

10. Lire l'encart La Retirada, p. 72 commune de Légnac.

avait fait construire le château du Fargia vers 1850, s'y est opposé.

En 1927, on a pensé électrifier la ligne, mais ce projet n'a pas été réalisé. En 1942, la Micheline, équipée de pneus brevetés par la société Michelin, a été mise en circulation sur cette ligne.

Encore régulièrement desservie, la gare est représentative de l'architecture des gares de campagne du XIX^e siècle, avec un bâtiment principal rectangulaire, symétrique avec un étage et une toiture à deux pans, recouverte de tuiles mécaniques.

Tandis que la gare illustre l'ouverture de Mérenvielle sur le monde extérieur, la mairie et l'ancienne école témoignent de l'organisation et de la vie quotidienne du village.

La mairie et l'ancienne école, un bâtiment au cœur de la vie communale

La mairie actuelle de Mérenvielle occupe un bâtiment construit en 1862 par l'architecte Justin Fitte. Ce bâtiment polyvalent répondait aux besoins de la petite commune rurale en réunissant mairie et école sous un même toit¹¹ .

Ce choix architectural, courant à l'époque dans les villages français, illustre la volonté de centraliser les services essentiels dans un même lieu. Le bâtiment comprend une façade en briques symétrique. L'avant-corps légèrement saillant, est surmonté d'un fronton* triangulaire.

Au fil des décennies, la fonction scolaire s'est développée, avec des agrandissements réalisés notamment en 1889 pour aménager des annexes destinées à accueillir un nombre croissant d'élèves.¹² Les ailes latérales présentent des appuis de fenêtre et des clés de linteaux en pierre de taille, les briques des chaînages d'angle sont taillées. Cependant, malgré les agrandissements, le bâtiment devient trop exigu pour répondre aux nouvelles exigences d'accueil scolaire.

Depuis la fermeture de l'école en 1982, le bâtiment est exclusivement dédié aux services municipaux. En 2016, la mairie a fait l'objet d'une importante rénovation et extension afin d'améliorer l'accueil du public, tout en conservant son cachet architectural.

Aujourd'hui, Mérenvielle continue d'incarner l'équilibre entre héritage rural et transformations douces.



11. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Écoles, mairie, bâtiment agricole, bureau de poste (18491935), Mérenvielle* ; cote 2 O 339 6.

12. Lire l'encart L'évolution de l'instruction publique en France, p. 9 commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle.





Plaisance- du-Touch

Plaisance-du-Touch

Plaisance-du-Touch, une bastide du XIII^e siècle

En 1165, Plaisance-du-Touch s'appelait alors Minhac et appartenait déjà à l'abbaye cistercienne de Bonnefont. Cette abbaye commingeoise, fondée en 1136, y possédait une grange. Les granges étaient à l'époque d'importants domaines agricoles exploités par des groupes de moines détachés des abbayes cisterciennes. Un petit château, le castet, a ensuite été implanté près de l'avenue des martinets. Le chemin de « la Rente » qui y menait rappelle sans doute les revenus importants que l'abbaye tirait autrefois de Plaisance-du-Touch. Incendié pendant les guerres de Religion, certainement en 1595, le compoix* de 1733 mentionnait qu'il ne restait du castet que « ruines avec fossés ».¹ Comme pour le château de l'abbé, le compoix permet de localiser l'église Saint-Pierre de Touges, probablement l'église paroissiale de Minhac, déjà ruinée.²

À la fin du XIII^e siècle, la bastide* de Plaisance-du-Touch trouve ses origines dans un contexte de réorganisation territoriale du Sud-Ouest. En effet, en 1271 Alphonse de Poitiers, comte de Toulouse et frère du roi Louis IX, Saint Louis, meurt sans héritier direct. Le comté est alors rattaché à la couronne de France. En 1285, un acte de paréage est signé entre le sénéchal royal du Languedoc Eustache

de Beaumarchais et l'abbaye de Bonnefont, propriétaire des terres, pour y établir une bastide.³ Cet accord marque la fondation de la bastide de Plaisance, qui se nommait « Bonnemaison de Minhac » ou « Minhac » et prend alors le nom de « Plaisance-de-Minhac ».⁴ Organisée autour de son église, de son cimetière et de sa place centrale, la bastide occupait environ deux hectares, divisés en îlots bâtis de maisons avec jardins à l'arrière et champs. Protégée à l'origine par des fossés comblés avant la Révolution, la trame urbaine médiévale est encore largement visible aujourd'hui.

LE PARÉAGE ET LES BASTIDES

Au Moyen Âge, l'acte de paréage est un contrat signé entre deux seigneurs — souvent un représentant du roi ou un noble laïc, et une autorité religieuse, abbé ou évêque. Cet accord permettait de fonder et de gérer ensemble une ville nouvelle, appelée bastide, en partageant les droits, les revenus et les responsabilités. Le terme « bastide » provient du latin médiéval et de l'occitan bastida, signifiant « construction ». Ce système visait à organiser le territoire, à attirer des habitants — agriculteurs, artisans et commerçants — et à stimuler l'économie locale, tout en assurant un équilibre de pouvoir entre les deux signataires. Ce nouveau type de village, souvent fortifié, apparaît dans

1. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Commune de Plaisance-du-Touch* : 1 G 3, muancier de 1733, accompagné d'une copie de l'atlas précédent, cote : AC 3232.

2. Garel, Edouard, *Église de Plaisance du Touch, XIII^e siècle*, 1940, pp. 29-32 et p. 42.

3. De Latour, Philippe et al, *De Minhac à Plaisance : un acte fondateur de l'Ouest toulousain. La création de Plaisance du Touch en 1285*, préface de Pascal Mailhos, Robert Legall et Louis Escoula, Plaisance-du-Touch : Mairie de Plaisance du Touch, 2015.

4. Documentation fournie par M. Pellegrino sur l'histoire des bastides fondées par l'abbaye de Bonnefont.

le Sud-Ouest de la France à partir de 1220 et répond à un modèle urbain précis. Les bastides sont conçues selon un plan en damier, organisé autour d'une place centrale, des terrains sont alors distribués aux nouveaux habitants. La Haute-Garonne, département le plus riche en bastides d'Occitanie, en compte plus de 40, grâce notamment à l'action des capitouls de Toulouse et aux dons des abbayes. Contrairement aux châteaux, coûteux à entretenir et peu productifs, les bastides génèrent des revenus via le paiement du cens* par leurs habitants.

Le nom de Plaisance-du-Touch est directement inspiré du latin *placencia*, signifiant « lieu plaisant ». Ce choix de toponyme n'est pas anodin : il s'inscrit dans une tradition médiévale qui consiste à donner aux nouvelles villes des noms évocateurs de prospérité, d'harmonie ou d'abondance. On peut également y voir une référence à la ville de la vallée du Pô, Piacenza. En effet, de nombreuses bastides reprennent des noms valorisants, inspirés du vocabulaire latin ou de villes renommées⁵. Le complément « du Touch » a été ajouté en 1891 afin de distinguer la commune des nombreuses autres localités françaises portant le nom de « Plaisance », comme Plaisance-du-Gers. Il fait référence à la rivière du Touch, affluent de la Garonne, qui traverse la commune d'ouest en est et a joué un rôle crucial dans son développement agricole et économique.

Les moulins de Plaisance : le vent, l'eau et la farine

La commune de Plaisance-du-Touch possède encore un patrimoine meunier remarquable, avec la présence de moulins à vent et à eau qui témoignent de l'importance économique et agricole de la région aux siècles passés. Le moulin à vent situé le long de l'avenue des martinets faisait partie d'un ensemble meunier comprenant également un moulin à eau, tous deux servant à moudre le grain. Si le moulin à vent a cessé son activité commerciale en 1901, le moulin à eau associé a conservé une fonction locale jusque dans les années 1950, notamment pour moudre du maïs destiné à l'alimentation animale.

Un autre moulin à vent se trouvait dans le secteur de Mardran, dont l'existence est rappelée par le nom du « chemin de pose-farine » figurant encore sur le cadastre.

Alors que ces moulins témoignent de l'importance de la transformation des céréales pour l'alimentation animale et humaine, l'accès à une ressource essentielle comme l'eau était tout aussi primordial pour la vie quotidienne des habitants.

Le puits de la place de l'église, un précieux témoin retrouvé

L'existence du puits de la place de l'église est attestée depuis 1543 et fournissait alors l'eau nécessaire

aux habitants. Sa restauration, entreprise en 2012, s'est appuyée sur un devis datant de 1781 retrouvé aux archives départementales. Des artisans spécialisés ont ainsi reconstitué, de façon traditionnelle, la base de briques foraines, la margelle de pierres récupérées à Carcassonne et agrafées au plomb ainsi que la ferronnerie **A**.

Située au centre de la bastide à côté du puits, l'église Saint-Barthélemy rappelle le rôle essentiel de la foi et de l'abbaye de Bonnefont dans la naissance de la ville.

L'Église Saint-Barthélemy

L'église Saint-Barthélemy a été édifiée à la fin du XIII^e siècle, peu après la fondation de la bastide en 1285. Sa construction a été financée par l'abbaye de Bonnefont. Jusqu'à la Révolution française, le système paroissial prévoyait toujours une répartition des revenus entre l'abbé de Bonnefont - pour trois quarts - et le curé - un quart -, tandis que l'entretien de l'édifice, à l'exception du chœur, incombait aux habitants.

L'église est bâtie en briques foraines sur un plan rectangulaire de 36 mètres de long par 13 mètres de large.⁶ La façade gothique* du XIV^e siècle, présente



5. Laumonier, Jean, *De Minzac à Plaisance du Touch : à la recherche de la bastide perdue*, Plaisance-du-Touch.

6. Lire l'encart Comprendre le plan d'une église, p. 6 commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle.

un portail en arc brisé* à cinq voussures*. Au-dessus du portail, des arcatures en briques supportent deux constructions latérales défensives. Un cadran solaire occupe un pan coupé orienté au sud. Au centre, le clocher-mur se compose de deux étages percés de baies à arc en mitre*, des ouvertures en losange s'intégrant de part et d'autre des arcs. Entre les deux étages, un cordon de briques forme une frise en dents d'engrenage. Deux tourelles carrées flanquent le clocher. Les éléments défensifs n'ont ici qu'un rôle décoratif et surtout symbolique, tendant à affirmer la puissance de l'Église.

L'église de Saint-Barthélemy s'inscrit dans le style gothique méridional, qui se caractérise par l'austérité des constructions, l'utilisation de contreforts* à la place d'arcs-boutants* et d'ouvertures rares et étroites. Comme beaucoup d'édifices ayant adopté ce style, elle se contente d'une nef* unique et pouvait être initialement couverte par une charpente. Le style du gothique méridional, volontairement sobre et dépouillé en comparaison avec le gothique du nord de la France, était une réponse à l'hérésie cathare, qui reprochait à l'Église son faste.

Cette église a connu au fil du temps de nombreuses vicissitudes qui ont apporté leur part de destructions, notamment durant les guerres de Religion.

Entre le 7 juillet et le 12 juillet 1595, le maréchal de Matignon, gouverneur de Guyenne, fait le siège de la ville et la prend. Il agissait alors pour le compte d'Henri IV, qui avait abjuré le protestantisme en 1593 pour accéder au trône de France l'année suivante. Le pays se ralliait progressivement à Henri IV mais en certains endroits comme à Plaisance, la Ligue, une confédération de catholiques menée par le duc de Joyeuse, résiste à ce roi dont la conversion est mise en doute. Les dégâts dans l'église sont considérables et le castet des abbés de Bonnefont, dans le secteur de la Béguère, ne sera jamais reconstruit.

L'église resta longtemps en très mauvais état, malgré les fréquentes réclamations que le curé de Plaisance adressait à l'archevêque de Toulouse entre 1690 et 1716. Dans une de ces lettres, « Monsieur le Curé de Plaisance supplie Monseigneur François, René de Beauvau de faire entreprendre la réparation de l'église, qui risque de crouler immédiatement ». En réponse, l'archevêque de Toulouse décide de la fermeture de l'église jusqu'à ce que les fidèles aient versé la somme suffisante pour entreprendre les travaux. L'église resta fermée vingt ans.

En 1746, une visite de l'archevêque de Toulouse qui constate toutes ces dégradations, conduit au lancement de travaux dès l'année suivante. Les murs latéraux sont rénovés, les enduits intérieurs refaits, un auvent ajouté au-dessus de la plateforme du carillonneur, et un tambour d'entrée à trois portes est édifié.

Les documents d'archives font état de réparations

fréquentes jusqu'à la Révolution, notamment en raison d'un défaut d'entretien. À cette époque, la toiture de l'église présentait une pente plus accentuée, une hauteur moindre qu'aujourd'hui et des contreforts plus fins.

En 1814, l'édifice est à nouveau sur le point de s'écrouler. Une restauration importante débute en 1831-1832 avec la consolidation du clocher, suivie en 1833 de travaux sur les contreforts et les murs. Entre 1844 et 1849, une voûte de style gothique est ajoutée. En 1888, les escaliers du clocher et de la toiture sont réparés, puis entre 1888 et 1889, la sacristie est construite ou restaurée. Le 17 juillet 1929, un orage provoque la chute d'une cloche, occasionnant d'importants dégâts⁷. **B**

Le décor des voûtes et des deux chapelles latérales, respectivement dédiées à la Vierge et à saint Barthélemy, est l'œuvre d'Auguste Bach. Son frère, Henri Bach, est responsable de la conception du tambour d'entrée et de la tribune **C D**.

Le chœur abrite deux vitraux de l'école toulousaine du XIX^e siècle, représentant saint Dominique à gauche et saint Pierre à droite. La chapelle Saint-Barthélemy comporte un vitrail plus récent portant les lettres « S » et « B ». La chapelle de la Vierge présente deux vitraux contemporains d'Henri Guérin, créés en 1961.

Trois tableaux de Jean-Blaise Villemens, datés de 1851, sont installés derrière le maître-autel. En 1897, Jean-Pierre Lavilledieu réalise en trompe-l'œil un retable gothique en grisaille, peinture en camaïeu de gris, destiné à mettre ces tableaux en valeur. Lors de restaurations ultérieures, des fresques datant probablement du XVIII^e siècle, sont découvertes derrière ce retable **E F**.

L'orgue a été construit vers 1879 par Eugène Puget, de la manufacture toulousaine d'orgues Puget⁸ et a été inauguré le 20 août 1880, à l'occasion de la fête patronale. Il se compose de deux claviers manuels de 56 notes et un pédalier de 26 notes. Le clavier inférieur, dit « grand orgue », donne accès à huit jeux dont le « cornet V rangs », rare dans les orgues de cette époque. Le clavier supérieur, dit « récit », donne accès

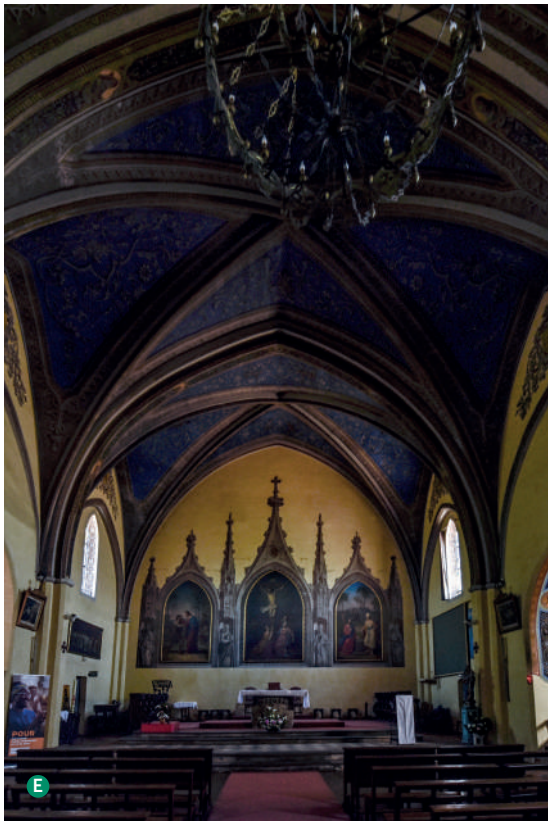


© Conseil départemental de la Haute-Garonne, Archives départementales, Labouche frères, cote 26 F1 31 637

7. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Presbytère. Église* (1810–1930), cote 2 O 339 5.

8. Inventaire National des Orgues, *Église Saint-Barthélemy*.





à quatre jeux dont une « clarinette à pavillon 8' », jeu typique du XIX^e siècle. Lors de la restauration effectuée en 2007 par la Manufacture Languedocienne de Grandes Orgues de Lodève, en partenariat avec l'association OrgaTouch, des journaux datant du 15 mars 1880 ont été retrouvés dans la structure de l'instrument, confirmant sa datation. Un concert a marqué sa restauration en 2008 dans le cadre du festival Toulouse les Orgues **G**.

LA MANUFACTURE PUGET

Fondée vers 1840 à Toulouse par Théodore Puget, la manufacture Puget est rapidement devenue l'un des ateliers majeurs de facteurs d'orgues dans le Sud-Ouest, dirigée successivement par trois générations. Reconnue pour la qualité exceptionnelle de ses instruments, elle a construit ou restauré plus de 700 orgues à travers la France, dont celui de l'église Notre-Dame du Taur à Toulouse, classé monument historique en 1987.

Aujourd'hui nom masculin, l'orgue s'est employé au féminin jusqu'au XVIII^e siècle. Cet usage s'est maintenu, au pluriel, seulement pour désigner un seul instrument (les grands orgues de Notre-Dame), le masculin pluriel servant à désigner des instruments distincts (des orgues anciens).

Le presbytère, construit au début du XIX^e siècle, se situe à proximité de l'église, au 24 avenue des Pyrénées.

Le presbytère : résidence du curé de la paroisse

Construit en briques au XIX^e siècle, le presbytère présente une façade symétrique, des baies aux arcs cintrés* et rehaussés de briques moulurées ainsi qu'un fronton* triangulaire.⁹

Au-delà de l'architecture religieuse, les rues anciennes sont bordées d'intéressantes façades. Parmi elles, au n° 2 de la rue du 11 novembre 1918, se trouve la maison de Mathilde Calvet, cantatrice mezzo-soprano née en 1886 qui a débuté sa carrière avec Aïda en 1911.¹⁰ Cette maison présente une architecture de style Art déco aux lignes structurées, caractéristique des années 1920. Elle présente un décor original alternant briques et galets, réinterprétant ainsi l'architecture vernaculaire* du Midi toulousain.

Le Château des Vitarelles, une demeure de plaisance à la campagne

Le château des Vitarelles est une demeure de plaisance, appartenant à une famille de parlementaires toulousains, édifiée aux XVII^e et XVIII^e siècles.¹¹ La tradition locale en attribue la construction dans la seconde

moitié du XVII^e siècle au prince de Conti, alors gouverneur du Languedoc, qui l'aurait utilisée comme pavillon de chasse.¹²

Le bâtiment de briques se distingue par ses deux longues façades nord et sud identiques. Une légère saillie centrale est surmontée d'un fronton triangulaire. À l'intérieur, plusieurs pièces du rez-de-chaussée conservent un décor raffiné datant de la fin du XVIII^e siècle : gypseries*, cheminées en marbre surmontées de grands miroirs moulurés et portes ornées de motifs champêtres et cynégétiques*, rappelant la fonction de villégiature du château.¹³ Inscrit partiellement au titre des monuments historiques depuis 1993, le château possède également un parc arboré et des dépendances.¹⁴ **H**

Le pigeonnier de campagne, également appelé pigeonnier des Vitarelles, a été construit au XIX^e siècle et présente une forme originale. Les deux tours encadrent un corps de bâtiment agricole allongé, également en briques. Les bandes de carreaux de terre cuite émaillée décourageaient les prédateurs grimpants tandis que les lanternons sommitaux permettaient le passage des pigeons.¹⁵ Aujourd'hui, le pigeonnier de campagne accueille tout au long de l'année de nombreuses expositions **I**.

Deux autres pigeonniers sont visibles dans le centre de la commune. Celui, minuscule, au 103 de l'avenue des Pyrénées **J** et celui bien plus imposant de la rue du Cantou Tort **K**.



© Service Patrimoine, mairie de La Salvetat-Saint-Gilles

9. Gazagne, Étienne, *Projet du presbytère de Plaisance, façades postérieure et principale, coupe*. 10 mai 1880. Éch. 0,01 p.m. cote : 2 O 424 5 (6).

10. L'Art Lyrique Français, *Cantatrices de l'Opéra de Paris*, Calvet Jeanny Mathilde Aimée dite Mathilde.

11. Lire l'encart Les pigeonniers, p. 50 commune de Lasserre-Pradère.

12. Gralon, *Château des Vitarelles, Plaisance-du-Touch*.

13. Mes-ballades.com, *Châteaux, manoirs et vestiges de la Haute-Garonne*.

14. Ministère de la Culture (Base Mérimée), *Château des Vitarelles, Notice PA00125569*.

15. Alaingillo, Alain, *Pigeonniers du Muretain*.





Le parc du pigeonnier de campagne abrite des cyprès chauves, une espèce de conifère originaire des régions marécageuses du sud-est des États-Unis, introduite en Europe par John Trandescant le Jeune en 1637. Dans les sols saturés d'eau, l'arbre émet des excroissances racinaires, les pneumatophores, qui lui permettent de respirer et de mieux s'ancrer dans un sol meuble. Cet arbre majestueux peut atteindre 40 mètres de haut et vivre jusqu'à 500 ans. Il a la particularité d'être un des seuls conifères à perdre ses aiguilles durant la mauvaise saison. Ces grands arbres jouent un rôle crucial pour la biodiversité en abritant de nombreux insectes, oiseaux et chauve-souris.

Juste en contrebas de ce parc, le lac François Soula s'étend paisiblement, offrant un véritable havre de nature au cœur de la commune. Le lac couvre une superficie d'environ 4,5 hectares et est alimenté par les eaux du Touch. Classé carpodrome depuis 2012, la pêche à la carpe répond à des règles spécifiques, comme l'obligation de remise à l'eau des poissons. Pour préserver la qualité de l'eau et limiter le développement de plantes envahissantes, des espèces végétales aquatiques ont été installées à la sortie du plan d'eau. Le lac est entouré d'un sentier d'environ 1,7 kilomètres, accessible aux piétons et aux cyclistes, permettant de relier d'autres espaces naturels comme le parc de La Ramée et la coulée verte du Touch **L**.

Dans ce paysage marqué par l'agriculture, le Touch joue un rôle majeur pour les habitants.

Le Touch, une rivière à franchir **M N**

Le pont sur le Touch, situé en ville, est un ouvrage d'art en briques qui témoigne du savoir-faire architectural du XVIII^e siècle. Inscrit au titre des monuments historiques depuis 1926, il présente une arche unique à arc surbaissé*, avec une clé de voûte* en pierre ornée de la croix du Languedoc et d'une guirlande de feuilles de laurier.¹⁶ En amont, le pont étroit en dos-d'âne de la Béguère permet également de relier les deux rives du Touch dans un paysage champêtre.



© Conseil départemental de la Haute-Garonne, Archives départementales, JANSOU, Henri, cote 26 F1 31 638

16. Ministère de la culture (*Base Mérimée*), *Pont sur le Touch*, Notice PA00094422.



L'aménagement de la commune a été également marqué par l'évolution de l'éducation.

L'école à Plaisance-du-Touch, une longue histoire

L'histoire de l'enseignement à Plaisance-du-Touch débute dès 1781 avec la volonté des consuls de la commune, l'équivalent des maires d'aujourd'hui, de mettre en place une instruction pour les enfants des laboureurs. À cette époque, l'éducation des enfants était confiée à un régent, qui enseignait la lecture et l'écriture. Ce projet fut mené malgré l'opposition des propriétaires terriens, appelés « biens-tenants », qui redoutaient une hausse des impôts et considéraient que l'éducation pousserait les enfants à délaisser le travail de la terre. En 1783, un régent a été désigné. Son traitement annuel s'élevait à 150 livres et les conditions matérielles d'accueil des élèves étant à sa charge. Les consuls choisissaient le régent, contrôlaient son travail et les conditions d'accueil des enfants. En 1833, la loi Guizot clarifia les rôles de chacun, aux communes l'organisation matérielle de l'école, aux départements la formation des maîtres et le contrôle de leurs activités pédagogiques. L'enseignement était obligatoire pour les garçons, facultatif pour les filles.¹⁷

Ce n'est qu'en 1837 que la commune recrute et loge une institutrice. Mais en 1857, le Conseil Municipal constatait qu'elle « n'admettait que 6 élèves dans son école » et décida de confier l'enseignement des filles à deux religieuses, leur attribuant le salaire et le logement de l'institutrice à la condition qu'elles « assurent gratuitement l'instruction primaire de toutes ». En 1872, Plaisance mit une maison à leur disposition rue du Pont, aujourd'hui rue du docteur Armaing. Après les lois Jules Ferry de 1881 et 1882, Plaisance résilia cet accord et nomma une institutrice laïque. En 1887, on construisit une école de filles rue de Béoulaygue, qui abrite aujourd'hui l'école des arts.

En 1841, la commune acquit une maison connue sous le nom de maison de Peret, l'actuel hôtel de ville, pour y établir une école primaire destinée aux garçons qui restera en service jusqu'en 1939.

En réponse à la croissance démographique et à l'évolution des pratiques pédagogiques, la commune construisit en 1939 un groupe scolaire mixte rue des écoles, destiné à accueillir filles et garçons, encore séparés par un mur. Ce nouvel ensemble est conçu en béton, dans le style imposant hérité des années 1930, fonctionnel et moderne.

La Seconde Guerre mondiale éclata et le groupe scolaire, à peine terminé, reçut les enfants des ouvriers des usines d'aviation Dewoitine. L'école est rendue aux petits Plaisançois à la rentrée scolaire de 1940, avant d'être à nouveau réquisitionnée par les troupes d'occupation en 1942. Pendant quelques mois, garçons et filles se retrouvèrent dans les mêmes classes, avant qu'un aménagement de l'emploi du temps n'y mette un terme, les filles ayant classe le matin pour être relayées par les garçons l'après-midi. Ce groupe scolaire abritait jusqu'en 2022 la bibliothèque municipale.

L'ancienne gare devenue crèche

Cette gare a été mise en service le 16 octobre 1900 par la compagnie des chemins de fer du Sud-Ouest. Elle était desservie par la ligne reliant Toulouse à Boulogne-sur-Gesse, qui ferma définitivement le 31 décembre 1949, concurrencée par les autocars.

Le bâtiment en briques rouges présente des façades symétriques percées de fenêtres à petits carreaux encadrées de briques, avec des linteaux légèrement cintrés. La toiture à deux pans, couverte de tuiles mécaniques, présente des avant-toits débordants caractéristiques des bâtiments ferroviaires ruraux de cette époque.

La commune de Plaisance-du-Touch a fait le choix de valoriser ses bâtiments anciens en leur offrant une nouvelle vie. C'est le cas de l'ancienne gare, transformée en crèche municipale, « Le Train des Bambins », par l'adjonction d'une aile moderne. Cet aménagement constitue un bel exemple de réhabilitation de bâtis vétustes en les adaptant aux besoins actuels, tout en préservant leur architecture originelle .

17. Lire l'encart L'évolution de l'instruction publique en France, p. 9 commune de Bonrepos-sur-Aussonnelle.





Sainte-Livrade

Sainte-Livrade

Sainte-Livrade, un village façonné par l'Histoire et la nature

La commune de Sainte-Livrade offre un écrin de nature préservée entre champs, bois et petites collines. Bien que l'occupation du territoire de Sainte-Livrade remonte probablement au temps de la Préhistoire, comme en témoignent les vestiges découverts dans les villages voisins, aucun document ne mentionne son existence avant le XIII^e siècle.

Le nom de Sainte-Livrade semble dériver d'une sainte légendaire connue en Europe sous divers noms évoquant tous un pouvoir de délivrance : Vierge forte, *Virgo fortis* (Wilgeforte), vierge délivrée par Dieu (Liberata, Livrade), souffrant sur la croix et délivrant du chagrin (Kümmernis). Le culte de sainte Livrade se développe à partir du XIV^e siècle. Canonisée en 1583, elle est aujourd'hui retirée du martyrologe romain.

SAINTE-LIVRADE OU SAINTE DÉBARRAS

La légende de sainte Livrade connaît de multiples variations mais toutes s'accordent pour la représenter crucifiée et barbue. Dans les sources espagnoles, Wilgeforte, fille catholique d'un roi païen du Portugal, avait fait vœu de virginité. Lorsque son père, menacé par un roi de Sicile, voulut la marier à l'envahisseur en échange de la paix, Wilgeforte pria que Dieu lui vienne en aide, ce qu'il accomplit en lui faisant pousser une barbe. Refusant de renier sa foi ou, selon les versions,

accusée de sorcellerie, le tribunal la condamna à être crucifiée. Dans d'autres légendes, en Bavière par exemple, Kümmernis voulait échapper à la passion incestueuse de son père, et demanda au Christ de changer sa beauté en laideur et son père la fit crucifier. Sainte Livrade est l'une des très rares saintes à avoir des caractéristiques masculines, tant par la barbe que par le supplice de la croix, alors réservé aux hommes.¹ Délivrée par le Ciel d'une union importune, elle est également appelée sainte Débarras². Dans l'église de Sainte-Livrade, son buste ne la représente pas barbue, mais couronnée .

Le statut précis du village de Sainte-Livrade au Moyen Âge reste incertain. Plusieurs types de villages émergent alors dans le Sud-Ouest : les bastides*, les sauvetés*³ ainsi que des formes d'habitat moins structurées. Sainte-Livrade ne correspond pas à une bastide, qui se caractérise par un plan géométrique et des droits spécifiques accordés aux habitants. On ne trouve pas, à ce jour, de trace écrite d'une sauveté. Il s'agirait donc plutôt d'un ancien village rural ayant évolué naturellement autour de son église, sans planification stricte.

En revanche, un acte notarié de droit coutumier*, daté du 25 août 1248, montre que le fief de Sainte-Livrade était alors indivisible.⁴ De ce fait, chaque nouvel héritier ou bénéficiaire devenait coseigneur du

1. Castex, Raymond, *Sainte Livrade : étude historique et critique sur sa vie, son martyre, ses reliques et son culte*, 1890, p. 81.

2. Villemur, Frédérique, *Saintes et travesties du Moyen Âge*, *Clio* 10 | 1999.

3. Lire les encarts Les sauvetés, p. 28 et Le paréage et les bastides, p. 98 commune de Plaisance-du-Touch.

4. Tonnerre-Seychelles, Stéphanie, *La coutume, petite histoire d'une source de droit*, L'Histoire à la BnF, 25 janvier 2018.



lieu. Lors de cet acte, ils étaient huit à se partager le fief. Un serment devant Dieu engage les coseigneurs et la population à respecter les règles qui portent, essentiellement, sur des questions de taxation et de droit.

À titre d'exemple, les habitants devaient consacrer un jour par semaine à la construction et à l'entretien du rempart du château pendant six mois de l'année, entre la Toussaint et la fête de saint Jean-Baptiste. De même, la construction ou l'occupation d'une maison correspond à la concession d'un emplacement qui appelle le versement du cens* en numéraire ou en nature. Les seigneurs perçoivent également des droits sur l'utilisation du four et de la forge ou bien un droit de garde pour les porcs et les moutons.

La justice, quant à elle, est rendue par le coseigneur que ses pairs ont désigné. Le droit coutumier fixe les peines correspondantes aux différents forfaits rencontrés, adultères, blessures, vols, mais aussi fraude dans les mesures du blé ou du vin, déprédations sur le bétail.

Au début du XVIII^e siècle, les registres communaux font état d'environ 260 habitants, une population essentiellement composée d'agriculteurs et d'artisans liés à la terre. La vie villageoise était alors rythmée par les travaux des champs et les fêtes religieuses. La région connut une forte croissance au cours du premier tiers du XIX^e siècle et Sainte-Livrade comptait alors jusqu'à 456 habitants en 1836. Puis, comme beaucoup de villages ruraux français durant la Révolution industrielle, Sainte-Livrade connaît une forte baisse démographique, conséquence directe de l'exode rural d'une jeunesse en quête d'emploi, fragilisant ainsi le mode de vie traditionnel du village.

Sainte-Livrade conserve des traces visibles de son passé, comme l'ancienne demeure à l'arrière de l'église.

L'ancien château

Bien que les archives ne permettent pas de remonter avec précision à la fondation de cette construction, la liste des seigneurs du village révèle que la lignée aristocratique locale remonte au moins au XIII^e siècle, témoignant d'une présence seigneuriale ancienne et durable.⁵ Les cadastres, notamment le terrier* de 1700 et le cadastre napoléonien de 1832, présentent alors ce bâtiment comme un château, soulignant son importance dans le paysage et la société de l'époque.⁶

Outre le pouvoir seigneurial, l'église était au cœur des sociétés rurales et l'église Saint-Vital est toujours un repère au centre du village.



Plan et figure du moulin et château de Sainte-Livrade. Terrier seigneurial dressé à la requête de François Antoine Siméon de Laporte, conseiller au parlement de Toulouse et seigneur du lieu, 1700.



Commune de Sainte-Livrade, Plan cadastral de la section A du village, 1^{re} feuille. Échelle : 1/2500, 1832.

L'église Saint-Vital, témoin du rôle de la religion dans les campagnes

Une première église, datant probablement du XIII^e siècle voire d'une période antérieure, traverse difficilement les guerres de religion du XVI^e siècle. En effet, le protestant Georges du Bourg, seigneur de Clermont-Savès, prend en 1585 la tête de troupes cantonnées à l'Isle Jourdain. Dévastant les campagnes, son objectif était de prendre le contrôle des villages catholiques. En 1596, l'archevêque de Toulouse, le cardinal de Joyeuse envoie des émissaires pour visiter les paroisses touchées.⁷ Le recteur du monastère de la Daurade, Jean de Chabanel, vient constater les dégâts à Sainte-Livrade : « *Icelle esglise, a esté démolie à force de canon l'année nonante [1590], pilhée et dépuilée de tous ornements, croix, calices, cloches, et de tout le reste qui estoit pour le service de Dieu et cent ou six vingt [120] habitantz tués ou massacrés* ». L'église a été par la suite partiellement reconstruite, rehaussée et agrandie. Aujourd'hui encore, on peut

5. Mairie de Sainte-Livrade, *Liste des Seigneurs*, document transmis dans le cadre des Journées du patrimoine, 20-21 septembre 2014, Sainte-Livrade, [document non publié].

6. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Plan cadastral de la section A du village, 1^{re} feuille, échelle 1/2500, 1832*, cote 3 P 4522.

7. Martinazzo, Estelle, *La Réforme catholique dans le diocèse de Toulouse (1590-1710)*, Vol. 1, Thèse d'Histoire, Montpellier, Université Paul Valéry-Montpellier III, 2012, p.156.





remarquer au niveau du chœur, à l'extérieur, une mise en œuvre de la maçonnerie avec une alternance de brique et de pierre ainsi que des baies murées, vestiges de la première phase de construction.

Vers les années 1800, un clocher-mur* de 25 mètres de hauteur est ajouté au-dessus du fronton* du portail occidental. Flanqué de deux tours carrées, le clocher est constitué de trois niveaux et accueille cinq cloches, fondues entre 1805 et 1856, disposées dans des baies superposées. Une sixième cloche, liée à l'horloge, est fixée à la tour sud.⁸ C'est à cette époque que l'église est dédiée à saint Vital **B**.

© Conseil départemental de la Haute-Garonne, Archives départementales, cote 26 Fi 31 2719



Carte postale de l'église de Sainte-Livrade, phototypie Labouche frères, tampon de la poste de 1911.

LES CLOCHERS-MURS

Le clocher-mur est une forme de clocher particulièrement représentée dans le Midi toulousain. Contrairement au clocher-tour, il s'agit d'un mur vertical, généralement placé au-dessus de la façade de l'église, percé d'ouvertures superposées qui accueillent les cloches. Moins coûteux et plus simple à construire, il s'adapte aux ressources locales, la brique étant largement utilisée. Sa forme et son ornementation dépendent des époques et des moyens de la paroisse. Les variations dans la mise en œuvre des briques – cordons, frises de dents d'engrenage, arcatures – animent parfois le clocher, comme à Notre-Dame du Taur à Toulouse. Les baies, réparties sur deux à trois niveaux, sont parfois en arc en mitre*, un détail inspiré du gothique méridional, qui donne un aspect plus élancé à la façade. Le clocher peut être également flanqué de tours d'aspect défensif. Les cloches sont protégées par un auvent charpenté au revers du clocher-mur.⁹

La façade occidentale présente une légère avancée par rapport au clocher-mur. Le linteau de marbre du portail témoigne de son édification en 1852. Les travaux de restauration du début des années 1990 rendent apparentes les briques de cette façade, ori-

ginellement enduite. Les deux frontons superposés, caractéristiques du style néo-classique* alors en vogue, lui confèrent un style sobre et monumental.

L'orientation des églises avec une entrée des fidèles à l'ouest et le chœur tourné vers le levant a une forte portée symbolique. En effet, la partie la plus sacrée est placée du côté du lever du soleil, à l'image de la lumière divine qui triomphe des ténèbres. Les fidèles, simples mortels, se trouvent dans la nef, du côté où le soleil se couche. Le terme « occident » désigne en effet le lieu où le soleil disparaît et meurt symboliquement, le verbe « occire » provenant également du latin *occidere*. Cette règle n'est cependant pas absolue. Lorsque la topographie ou la densité du tissu urbain ne permettait pas cette orientation est-ouest, deux possibilités s'offraient alors : soit l'église ne respectait pas cette orientation, soit elle est bien orientée mais un second portail, plus pratique, était alors ouvert. C'est ici le cas avec le portail latéral abrité d'un porche qui permet de pénétrer dans l'église depuis la place **C**.

À l'intérieur, la nef, le chœur et les deux chapelles latérales sont voûtés d'ogives*. Le vitrail près du chœur à droite représente sainte Livrade tandis que celui qui lui fait face montre saint Vital, vêtu à l'Antique. Saint Vital de Ravenne est un martyr chrétien du I^{er} siècle, dont le culte s'est largement diffusé en Europe dès les premiers siècles de l'Église. Selon la tradition, il fut enterré vivant à Ravenne du temps de l'empereur Néron pour avoir refusé d'abjurer la foi chrétienne. Époux de sainte Valérie de Milan et père des saints Gervais et Protas, sa vie et son martyre sont contés dans la *Légende dorée*¹⁰, de Jacques de Voragine **D E F**.

LA LÉGENDE DORÉE

La *Légende dorée* est un ouvrage hagiographique* rédigé en latin entre 1261 et 1266 par Jacques de Voragine, archevêque de Gênes, qui raconte la vie d'environ 150 saints. Si la plupart des saints sont des martyrs de l'Empire romain, Jacques de Voragine narre également des vies datant de l'Antiquité tardive, du haut Moyen Âge ou proche de l'époque de l'auteur. Hauts en couleur et volontiers merveilleux, ces récits avaient pour vocation d'exalter la foi en évoquant le combat que mène Dieu contre le Mal. Conçue pour la préparation de sermons, ils fournissaient ainsi toute une collection de modèles de vie exemplaires. L'ouvrage connaît dès sa création, un succès considérable et devient, avec la Bible et le psautier, une des œuvres les plus lues et les plus copiées. On estime qu'il en existe plus de 1 000 manuscrits, du plus simple au plus enluminé. La *Légende dorée* fait l'objet de nombreuses traductions dès le Moyen Âge, y compris en occitan. L'invention de l'imprimerie accroît encore sa diffusion.

8. Mairie de Sainte-Livrade, *Église Sainte-Vital*, document transmis dans le cadre des Journées du patrimoine, 20–21 septembre 2014, Sainte-Livrade, [document non publié].

9. Ollé-Guiraud, Bertrand, *Art campanaire occitan*, oct. 1996.

10. Jacques de Voragine, *La Légende dorée*, trad. T. de Wyzewa, Perrin et Cie, 1910, pp. 240-241.





G



I



H



J

La Légende dorée est notamment le premier ouvrage imprimé en langue française, en 1476, à Lyon. Au fur et à mesure de sa diffusion, l'œuvre s'étoffe et aux XIV^e et XV^e siècles, certaines versions ne contiennent pas moins de 400 histoires.

Au niveau du chœur, le maître-autel est un autel-tombe¹¹ galbé réalisé en marbre brèche¹², agglomérant de gros éléments, possiblement de Médous, extrait près de Bagnères-de-Bigorre dans les Hautes-Pyrénées. Le médaillon central en marbre blanc représente en bas-relief* l'Agneau de Dieu, symbole chrétien majeur symbolisant Jésus-Christ en agneau sacrifié pour le salut de l'humanité. L'autel est placé sur des degrés pavés d'une mosaïque de marbre aux motifs géométriques **G**.

Au-dessus de l'autel, une lumière douce filtre de l'oculus* au travers d'une composition originale de têtes d'anges nimbés émergeant des nuées et entourées de rais de lumière. Cet ornement date du XIX^e siècle et semble comparable à un retable de la collégiale Saint-Martin de L'Isle-Jourdain **H**.

La chapelle de droite est dédiée à la Vierge. Son autel de marbre datant du XIX^e siècle est orné de bas-reliefs*. Les quadrilobes encadrent des motifs de lys,

symbole de la Vierge et de pureté, ainsi que le monogramme marial au centre, «AM» pour Ave Maria. Le retable* accueille dans une niche centrale une statue en ronde-bosse* de la Vierge, portant l'Enfant Jésus, encadrée par quatre pilastres* d'ordre ionique* peints en trompe-l'œil pour imiter un marbre rouge **I**.

La seconde chapelle, dite chapelle seigneuriale, est dédiée à saint Paul ; le vitrail représente sainte Germaine de Pibrac **J**.

En face de l'église, le presbytère* rappelle quant à lui la proximité entre le lieu de culte et la résidence du curé.

L'ancien presbytère **K**

La maison, intégrée dans le tissu bâti du village, présente une architecture sobre et fonctionnelle. La clef de linteau de la porte d'entrée, en pierre calcaire, est gravée de sa date de construction en 1772. Le presbytère reflète les modes de construction locaux utilisant la brique foraine, le crépi venant protéger et unifier la maçonnerie¹³.

Le cœur du village concentre ainsi toutes les institutions marquantes de la vie rurale au fil des siècles : seigneurie et église puis plus récemment, école et mairie.



11. Perrin, Joël, *L'autel, fonctions, formes et éléments*, in *In Situ, Revue des Patrimoines*, n°1/2001.

12. Dubarry de Lassale, Jacques, *L'identification des marbres*, Magazine *Interenclères*, 8 août 2019 ; *Brèche de Médous*, Ressources documentaires de Marc Maison.

Occitanie musées – Association des conservateurs et personnels scientifiques des musées d'Occitanie.

13. Lire l'encart La brique foraine, un pilier de l'architecture du Midi toulousain, p. 31 commune de La Salvétat-Saint-Gilles.



De l'école à la mairie, l'histoire d'un bâtiment

La mairie actuelle occupe le bâtiment de l'ancienne école, construite dans les années 1890. Avant cela, la mairie se trouvait dans le bâtiment annexe au presbytère.

Cet édifice illustre parfaitement l'architecture publique de la fin du XIX^e jusqu'au début du XX^e siècle : une structure rectangulaire à deux niveaux. Cette organisation standardisée permettait de séparer la classe du logement de l'instituteur.

Aujourd'hui transformée en mairie, l'ancienne école conserve néanmoins des traces de sa fonction initiale, notamment le préau, situé sur le côté droit du bâtiment .

Au-delà de son bourg, Sainte-Livrade présente un territoire rural et agricole dont on peut découvrir l'histoire grâce à des gravures anciennes.

Les gravures de Joseph Latour

Disposées en plusieurs points du village, des reproductions d'anciennes cartes postales et de dessins réalisés en 1857 par l'artiste Joseph Latour permettent de se représenter la commune d'autrefois.

Né en 1806 à Noé, Joseph Latour entre à l'École des Beaux-Arts de Toulouse puis ouvre en 1845 un ate-

lier prisé de la bourgeoisie locale, collectionneurs et amateurs d'art. C'est également un point de rencontre pour de nombreux peintres de la région ou de passage, dont plusieurs artistes de l'École de Barbizon*.¹⁴ Il pousse ses élèves à dessiner sur le motif, en plein air, à une époque où la peinture se faisait exclusivement en atelier, anticipant ainsi la démarche des Impressionnistes. Grand voyageur, il parcourt en particulier le Sud-Ouest de la France jusqu'en Espagne pour capturer la beauté des paysages qu'il traverse, réalisant de véritables « portraits d'arbres ». Reconnu pour son talent de dessinateur, Latour laisse également une importante collection de lithographies représentant des sites pittoresques, notamment des Pyrénées.

À Sainte-Livrade, ces reproductions permettent aux passants de redécouvrir le patrimoine local au XIX^e siècle, à travers le regard d'un artiste profondément attaché aux paysages ruraux et aux scènes de la vie quotidienne. L'une de ces œuvres, placée sur le bâtiment de la mairie, offre une comparaison saisissante entre le paysage d'hier et celui d'aujourd'hui .

Les moulins disparus de Sainte-Livrade

Bien que les traces matérielles du patrimoine rural de la commune aient progressivement disparu au fil du temps, les archives, tout comme les représentations de Joseph Latour, offrent un précieux témoignage de l'activité et du paysage d'autrefois. Parmi ces documents, le cadastre napoléonien de 1832 révèle l'existence de deux moulins à vent, autrefois situés le long du chemin allant de Noé à Sainte-Livrade : l'actuel « chemin des vieux moulins ».¹⁶ Éléments essentiels de l'économie locale et du paysage rural, les moulins participaient à la vie quotidienne des habitants. Ces traces écrites permettent ainsi de reconstituer, même partiellement, un patrimoine aujourd'hui disparu, et rappellent l'importance de ces infrastructures dans l'organisation et l'identité du village.

Si les moulins ont disparu, de nombreuses croix ponctuent encore le paysage de Sainte-Livrade.



© Service Patrimoine, mairie de La Salvetat-Saint-Gilles



© Conseil départemental de la Haute-Garonne, Archives départementales, cote 3P 4523

Commune de Sainte-Livrade, Plan cadastral de la section A du village, 2^e feuille. Échelle : 1/2500, 1832.

14. Musées Occitanie, *Joseph Latour*.

15. Mairie de Sainte-Livrade, *Joseph Latour*, document transmis dans le cadre des Journées du patrimoine, 20–21 septembre 2014, Sainte-Livrade, [document non publié].

16. Archives départementales de la Haute-Garonne, *Plan cadastral de la section A du village, 2^e feuille, échelle 1/2500, 1832*, cote 3 P 4523.

Les croix de Sainte-Livrade

Outre la croix monumentale adossée à la chapelle de l'église, le village compte plusieurs croix de chemin, comme celle située en face du cimetière¹⁷.

LES CROIX DE CHEMIN

Discrètes mais omniprésentes, les croix jalonnent depuis des siècles les paysages ruraux et villageois de notre région. On les découvre au détour d'un chemin, à l'entrée d'un hameau, sur une place, au sommet d'une colline ou dans un cimetière. À la fois symboles de foi et repères dans le paysage, elles constituent un patrimoine singulier, à la croisée du religieux, du monde agricole et de l'histoire locale. Témoins silencieux, elles ont longtemps accompagné la vie quotidienne des territoires.

Souvent placées aux carrefours ou le long des routes, les croix de chemin ou de direction guidaient et protégeaient les voyageurs et les pèlerins. Elles marquaient aussi les limites des paroisses. Les croix de rogations, du latin rogare, signifiant requête, supplique, dressées aux abords des champs, étaient

les points d'étape lors des processions des Rogations. Célébrées les trois jours précédant l'Ascension, les fidèles, conduits par le prêtre, parcouraient alors la campagne pour demander la bénédiction des récoltes et du bétail ainsi que la protection contre les fléaux naturels. Au cours du XIX^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle, après la tourmente révolutionnaire, l'Église voulut restaurer la pratique religieuse. Sur les places ou près des églises, les croix de mission perpétuent le souvenir des grandes missions paroissiales, pendant lesquelles sont organisées des cérémonies exceptionnelles. Pour fêter la fin de la mission, on érigeait une croix, souvent gravée d'une date ou d'une inscription. Au sommet des collines, les croix de sommet dominant le paysage, comme une bénédiction étendue sur la vallée. Plus discrètes, les croix commémoratives, érigées dans les champs, au bord des routes ou au cœur des villages, gardent la mémoire d'un événement, parfois tragique, parfois heureux. Enfin, les croix de limites marquent les frontières d'un territoire, qu'il soit civil ou religieux. Ainsi, les croix de sauveté indiquaient les limites de la protection assurée par le statut de sauveté.¹⁸

17. Mairie de Sainte-Livrade, *Les différentes croix présentes sur le territoire de la commune*, document transmis dans le cadre des Journées du patrimoine, 20–21 septembre 2014, Sainte-Livrade, [document non publié].

18. Midi libre, *Les croix dans les villages : un patrimoine autant local que culturel*, 4 septembre 2020.

Glossaire

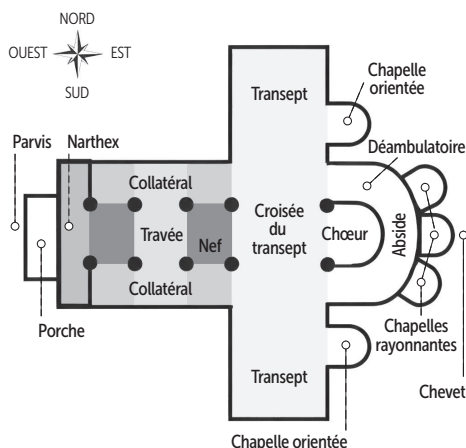


ABSIDE

Partie arrondie située à l'extrémité orientale d'une église située derrière le chœur, elle abrite le maître-autel. L'abside peut avoir différentes formes :

- **Abside semi-circulaire**, souvent voûtée en cul-de-four est une forme ancienne fréquente dans l'architecture romane.
- **Abside à trois ou cinq pans**, voûtée en ogives, fréquente à partir de l'époque gothique.

Fig 1 : Schéma du plan et du vocabulaire d'une église

**ARC**

Structure architecturale en courbe ou en angle, servant à franchir un espace tout en supportant la charge d'un mur. Les arcs permettent de répartir le poids de la maçonnerie et sont essentiels dans de nombreuses formes d'architecture. Il existe plusieurs types d'arcs, selon leur forme et leur fonction :

– **Arc en plein cintre**

Arc en forme semi-circulaire. Solide et facile à construire, il répartit les charges de manière équilibrée. On le retrouve dans de nombreuses églises romanes et arcs de triomphe antiques.

– **Arc en ogive (ou arc brisé)**

Arc formé de deux courbes qui se rejoignent en pointe au sommet. Très répandu dans l'architecture gothique, il permet de construire des ouvertures hautes et élancées tout en assurant une bonne solidité de l'édifice. Arc présent dans les voûtes, les baies et les portails des églises gothiques.

– **Arc en mitre**

Arc formé de deux lignes droites inclinées se rejoignant en un angle, rappelant la mitre (coiffe d'évêque). Il est souvent décoratif et moins résistant que les arcs courbes. Utilisé principalement dans les ouvertures secondaires comme les fenêtres ou niches, en particulier dans les clochers gothiques du Midi toulousain.

– **Arc en accolade**

Arc en forme d'accolade horizontale caractéristique du XV^e siècle. Souvent constitué d'une seule pierre sculptée, il s'agit alors d'un linteau décoratif plus que d'un arc au sens structurel du terme.

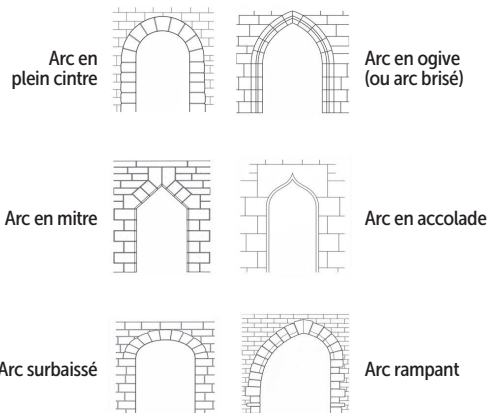
– **Arc surbaissé**

Variante de l'arc en plein cintre, mais avec une courbure plus aplatie. Utilisé pour élargir les ouvertures sans en augmenter la hauteur, il est fréquent dans certaines architectures classiques ou baroques.

– **Arc rampant**

Arc dont les extrémités sont placées à des hauteurs inégales.

Fig. 2 : Schéma de différents types d'arcs



- **Arc-boutant** Élément architectural en forme d'arc placé à l'extérieur d'un bâtiment, servant à contribuer la poussée des voûtes. Typique de l'architecture gothique, il permet de construire des murs plus fins, plus hauts, avec davantage d'ouvertures et en transférant les forces vers des contre-forts éloignés. Il combine esthétique et performance structurelle.

Fig 3 : schéma d'un arc-boutant

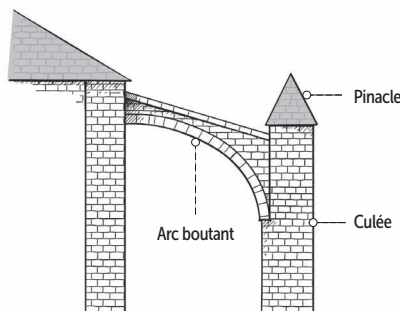
**AUTEL**

Table sur laquelle est célébrée la messe, pouvant contenir des reliques.

L'autel peut être disposé à divers endroits dans l'église : situé dans le chœur, il s'agit de l'autel liturgique, le maître-autel se trouve dans l'abside tandis que les autels secondaires sont dans les chapelles latérales. Il présente des formes variées, en fonction de sa localisation ou de sa période de création.

AVANT-CORPS

Partie saillante d'un bâtiment par rapport à la façade principale, mettant en valeur une entrée ou un élément architectural particulier.

BAIE GÉMINÉE

Fenêtres identiques groupées par deux et séparées par un meneau ou une colonnette.

BANDE DE ZINC

Bande de zinc ou de carreaux émaillés ceinturant le pigeonnier empêchant le passage des prédateurs grimpants.

BAROQUE

Courant artistique né en Italie au milieu du XVI^e siècle, qui s'est répandu dans toute l'Europe jusqu'au XVIII^e siècle. Provenant du portugais « *barroco* » désignant une perle irrégulière, le baroque concerne tous les domaines artistiques et se caractérise par l'exagération du mouvement et les effets dramatiques, l'exubérance et l'abondance des ornements. Cet art, en favorisant une approche émotionnelle des thèmes religieux, a été encouragé par l'Église catholique romaine pour faire face aux critiques de la Réforme protestante.

BAS-RELIEF

Technique de sculpture où les formes font une légère saillie, créant un relief subtil mais visible. Les personnages, scènes ou motifs représentés restent attachés au fond.

BASTIDE

À partir de 1220, dans le Sud-Ouest de la France, les bastides sont de nouveaux villages, souvent fortifiés, construits selon un plan en damier organisé autour d'une grande place centrale. Le mot vient du latin médiéval et de l'occitan *bastida*, qui signifie « construction ». Ces villages sont fondés par des seigneurs ou des institutions religieuses dans le but de peupler et développer les territoires, concurrencer d'autres villes et sécuriser les zones rurales. Contrairement aux châteaux, coûteux et peu productifs, les bastides génèrent des revenus grâce aux différentes taxes, dont le cens, payées par leurs habitants.

BIFACE

Outil de pierre façonné sur ses deux faces, généralement en forme d'amande, caractéristique du Paléolithique inférieur et moyen.

BOULIN

Divers types de nids de pigeons. Il peut être un simple creux dans la construction, un trou bâti en briques plates, un panier en osier tressé ou encore un pot de terre. En architecture, il s'agit d'un trou pratiqué dans le mur pour y loger l'extrémité d'une poutre ou une pièce d'échafaudage. Ces trous étant peu accessibles, les pigeons s'en servent souvent comme nichoir.

CAPITOU

Élu de la ville de Toulouse chargé de gérer les affaires administratives, judiciaires et détenteurs du pouvoir de police. Les capitouls formaient un conseil, le Capitoulat, qui dirigeait la ville et siégeait au Capitole. Cette fonction a perduré du Moyen Âge jusqu'à la Révolution française.

CASTRUM

Au Moyen Âge, un *castrum* désigne un site fortifié construit pour protéger un territoire ou contrôler une route importante. Il s'agit souvent d'un château, d'une forteresse ou d'un village entouré de murailles et de tours. Le *castrum* permet à la population de se réfugier en cas d'attaque et abrite le seigneur, sa famille et les soldats. Ces fortifications sont fréquentes à partir du Haut Moyen Âge, notamment dans les régions en conflit. Ce terme latin désignait également le camp d'une légion romaine.

CENS

Redevance fixe, généralement modeste, que les paysans devaient payer au seigneur en échange de la jouissance des terres. Les paysans censiers étaient tenus d'effectuer des corvées. Cette taxe du droit seigneurial ne doit pas être confondue avec le fermage et le métayage, de droit privé.

CHAIRE

Mobilier d'église se développant à partir du XVI^e siècle, placé en hauteur dans la nef, conçu pour porter la voix du prêtre lorsqu'il prononçait l'homélie. Les chaires ont adopté différents matériaux et formes, en fonction des époques et des ressources dont disposait la paroisse.

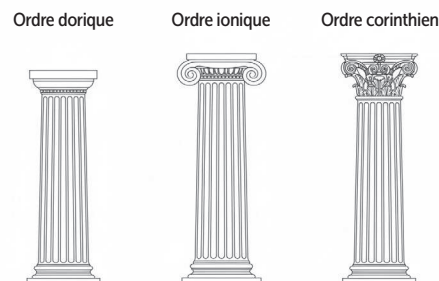
CHAPITEAU

Partie supérieure d'une colonne ou d'un pilier servant à supporter l'élément posé au-dessus, comme un arc ou une poutre. Il fait la transition entre le fût de la colonne et la structure qu'elle soutient.

Les chapiteaux peuvent être simples ou richement ornés selon les styles architecturaux. Dans l'architecture grecque antique, on distingue trois grands types d'ordres qui définissent le style des chapiteaux :

- **L'ordre dorique** se caractérise par un chapiteau sobre, composé d'un coussin appelé échine et d'un couronnement plat et carré appelé abaque. La base de l'échine peut être ornée de trois anneaux sculptés, les annelets. Le fût de la colonne compte vingt cannelures et repose directement sur le socle. Il s'agit de l'ordre le plus ancien et le plus dépouillé.
- **L'ordre ionique** est caractérisé par un chapiteau à volutes, surmontant un fût de colonne à vingt-quatre cannelures reposant sur une base moulurée et supportant une frise sculptée. L'ordre ionique est davantage orné et élancé que le précédent.
- **L'ordre corinthien** comprend un chapiteau de forme évasée, sculpté de deux rangs de feuilles d'acanthé, plante aux feuilles découpées. Le fût de la colonne est fréquemment cannelé, reposant sur une base et soutenant une frise richement sculptée. L'ordre corinthien est le plus tardif et le plus orné des trois.

Fig 4 : Schéma des ordres en architecture grecque antique



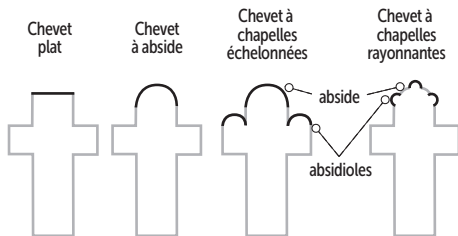
Ces ordres architecturaux grecs sont repris par les Romains, puis à la Renaissance et perdurent jusqu'au XX^e siècle. Dès l'Antiquité romaine, comme au Colisée de Rome, les trois ordres sont fréquemment superposés sur trois niveaux de construction : dorique au rez-de-chaussée, ionique au premier étage et corinthien au second étage. On observe également quelques chapiteaux corinthiens au Moyen Âge, en particulier dans le Sud-Est de la France, longtemps restée sous l'influence de l'empire Romain, mais également dans le déambulatoire de la basilique Saint-Sernin de Toulouse.

CHEVET

Du latin *caput* signifiant tête, le chevet est la partie située à l'extrémité orientale d'une église, vue de l'extérieur. Il correspond au chœur, au déambulatoire lorsqu'il y en a et aux chapelles en abside. Le chevet peut avoir différentes formes selon le style architectural :

- **Chevet plat** : chevet quadrangulaire, fréquent dans l'architecture pré-romane et dans les églises modestes.
- **Chevet à abside** : avec une extrémité arrondie, parfois en demi-cercle, présent dès le XI^e siècle.
- **Chevet polygonal** : à trois mais plus fréquemment à cinq pans.
- **Chevet à abside et absidioles** : les absidioles, petites absides, peuvent être placées sur le transept, parallèles à l'abside – chevet orienté – ou bien rayonner autour de l'abside – chevet à chapelles rayonnantes. Ce type de chevet est présent dès l'époque romane. Avec l'essor des pèlerinages, le chœur est parfois doublé d'une galerie faisant le tour de l'abside, le déambulatoire, qui permettait la circulation des pèlerins venus se recueillir sur les reliques des saints. Ce type de chevet est dit à déambulatoire et chapelles rayonnantes.

Fig. 5 : Schéma de différents types de chevet

**CHŒUR**

Dans une église, le chœur est la partie située entre la croisée du transept et l'abside. Les membres du clergé y prennent place pour assister aux cérémonies. Le terme fait référence aux chants des religieux durant les offices.

CLÉ DE VOÛTE

Élément central et supérieur d'une voûte ou d'un arc, la clé de voûte joue un rôle essentiel dans leur stabilité : en s'insérant en dernier, elle verrouille l'ensemble des pierres et répartit les forces de manière équilibrée. Dans l'architecture gothique et Renaissance, la clé de voûte est souvent sculptée ou ornée de motifs décoratifs, devenant à la fois un élément technique et esthétique.

CLOCHER

Structure d'une église abritant les cloches, qui permettent d'annoncer les offices, les événements importants et de rythmer les journées. Il existe plusieurs formes de clochers :

- **Clocher-tour** : une tour élevée, souvent carrée ou octogonale, construite au-dessus de l'église, parfois à la croisée du transept ou sur la façade.
- **Clocher-mur** : type de clocher très simple qui surmonte fréquemment le portail d'entrée. Il se présente sous la forme d'un mur épais et vertical, percé de plusieurs ouvertures où sont suspendues les cloches. Fréquent dans les églises du Sud-Ouest de la France, le clocher-mur est une solution économique et pratique.
- **Clocher à flèche** : une tour surmontée d'une flèche pointue, souvent en pierre, qui s'élève vers le ciel.
- **Clocher à dôme** : une tour coiffée d'un toit en forme de coupole.

COLLATÉRAUX

Situés de chaque côté de la nef d'une église, les collatéraux sont séparés de la nef par des rangées de colonnes ou de piliers et permettent aux fidèles de circuler sans gêner les cérémonies qui se déroulent dans la nef centrale, et donnent également l'accès aux chapelles latérales.

COLOMBAGE

Cf. Maison à pans de bois ou à colombage

COLOMBINE

Fiente de pigeon utilisée comme engrais naturel riche en azote et en phosphore. Cette fumure était particulièrement prisée avant l'apparition des engrais chimiques. Un seul pigeon pouvait produire entre 2 et 3 kg de colombine par an, contribuant ainsi de manière significative à la fertilité des sols.

COMMUNAUTÉ

Du Moyen Âge à la Révolution française, la communauté d'habitants est une entité administrative locale, correspondant à un village, un bourg ou un petit territoire rural. Elle ne possède pas encore le statut juridique d'une "commune" comme après 1789, mais elle organise la vie collective de manière autonome, sous l'autorité du seigneur ou de l'État royal.

COMPOIX

Documents établis entre le XIV^e et le XVIII^e siècle dans les régions françaises de langue occitane, sorte de cadastre rudimentaire, avec description et arpentage des parcelles pour percevoir la taille, impôt direct sur les biens fonciers.

CONCORDAT

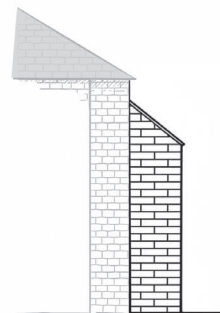
Le Concordat de 1801, signé entre Napoléon Bonaparte et le pape Pie VII, a fixé les règles entre l'Église catholique et l'État français sur des sujets comme la nomination des évêques, le rôle de la religion dans l'enseignement, ou bien le financement du clergé.

Le Concordat a permis de rétablir la paix entre l'Église et l'État après la Révolution française, tout en plaçant l'Église sous le contrôle de l'État.

CONTREFORT

Renfort vertical, construit contre un mur du côté extérieur, pour en soutenir la structure et en renforcer la stabilité. Il permet de répartir la pression exercée sur le mur, notamment celle des voûtes ou des lourdes toitures.

Fig 6 : Schéma d'un contrefort



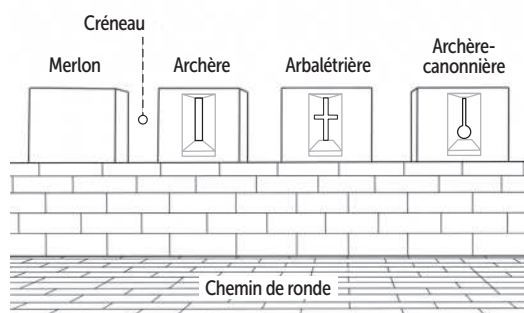
CRÉNEAU

Ouverture pratiquée en haut d'un rempart, en alternance avec les merlons, permettant le guet ou l'envoi de projectiles sur l'assaillant. Ce dispositif défensif était desservi par un chemin de ronde. Les merlons pouvaient être également percés de meurtrières, étroites ouvertures conçues pour offrir une position de tir protégée.

On distingue principalement trois types de **meurtrières** :

- **L'archère** : une fente verticale étroite, particulièrement adaptée au tir à l'arc ou à l'arbalète.
- **L'arbalétrière** : composée d'une fente verticale et d'une ouverture horizontale, formant une croix. La traverse offre un meilleur poste d'observation et facilite la visée.
- **L'archère-canonnière** : ouverture de tir mixte, une fente permettant de tirer à l'arc ou à l'arbalète, tandis qu'un orifice autorise l'emploi d'armes à feu.

Fig 7 : Schéma d'un crénelage



CYNÉGÉTIQUE

Qui se rapporte à la chasse.

DÉTREMPE

Peinture dont les pigments sont broyés et délayés dans de l'eau additionnée de colle ou de gomme. La peinture à la détrempe, restant soluble à l'eau après séchage, est très fragile.

DRIT COUTUMIER

Le droit coutumier médiéval est un ensemble de dispositions consacrées par l'usage en matière de droit privé, de droit public ainsi que de droit féodal. Le droit coutumier, transmis par oral, prédomine dans la partie nord de la France actuelle. Au sud du pays, où l'empreinte de l'Empire romain reste forte, le droit est écrit et issu du droit romain, modifié par la jurisprudence.

En 1453, le roi Charles VII ordonne de recueillir les droits coutumiers par écrit pour servir de référence juridique claire et former la base du droit qui sera enrichie par les ordonnances royales.

ÉCLECTISME

Style artistique particulièrement représenté en architecture, peinture, sculpture et dans les arts décoratifs entre 1860 et 1920. Ce courant, né en France, ne tarde pas à se diffuser largement en Europe, en Russie et aux États-Unis.

Il se caractérise par un mélange et une accumulation d'ornements issus de styles de l'Antiquité à la fin du XVIII^e siècle, mais provenant également du Moyen-Orient. Le terme dérive du grec « eklektikós », signifiant « qui choisit ». L'éclectisme reflète donc une liberté dans le choix de ces ornements et de leur combinaison pour créer des œuvres originales.

ÉCOLE DE BARBIZON

Ensemble de peintres de paysages établis autour de Barbizon, approximativement entre 1820 et 1875, pour travailler en plein air et « sur le motif » dans la forêt de Fontainebleau. Ces peintres s'inscrivent à la charnière entre le courant romantique et l'Impressionnisme. On peut citer Camille Corot ou bien Charles-François Daubigny comme figures marquantes du mouvement.

ÉPI DE FAÏTAGE

Décor en fer forgé, pierre, céramique ou zinc, placé au sommet des toitures ou aux extrémités de la ligne de faite, assurant l'étanchéité de la charpente en couvrant et protégeant la partie saillante.

FABRIQUE

La fabrique est, jusqu'en 1905 en France, une assemblée de notables, clercs et laïcs, ayant la responsabilité de l'administration des fonds nécessaires à la construction et à l'entretien des édifices religieux de la paroisse. Les revenus de la fabrique provenaient des quêtes, offrandes, dons en nature, loyers et fermages, legs mais aussi de la location des places de bancs dans l'église.

FONTS BAPTISMAUX

Du latin *fons*, signifiant fontaine ou source, cette cuve est utilisée pour le baptême dans les églises. Elle peut être en pierre, en métal ou en bois, souvent décorée, et constitue un élément central du rituel du baptême.

FRONTON

Élément architectural situé généralement au-dessus d'une porte, d'une fenêtre, d'une travée ou d'une façade, le fronton est délimité par des moulures et présente le plus souvent la forme d'un triangle. Hérité des temples antiques, le fronton est fréquemment orné de sculptures et donne un caractère solennel à l'édifice.

GARENNE

Vaste enclos destiné à maintenir des lapins en semi-captivité, sérieusement clôturé afin de protéger jardins et cultures environnantes. Les lapins aménagent leurs terriers dans des buttes artificielles. Seul le seigneur y avait le droit de chasse.

GOTHIQUE

Forme d'art qui s'est épanouie en Europe du XIII^e siècle à la Renaissance. Ce terme désigne l'art de la fin du Moyen Âge, par opposition aux formes classiques reprises de l'Antiquité par la Renaissance. Cette désignation, apparue à la Renaissance, avait alors une connotation péjorative, le terme équivalait à « barbare ». Ce style est de nouveau apprécié à partir du XIX^e siècle.

Il marque l'âge des grandes cathédrales européennes et se caractérise par des voûtes d'ogives permettant de construire des édifices plus hauts, aux murs percés de hautes baies ornées de vitraux colorés qui laissent entrer largement la lumière.

GRILLE D'ACCUEIL

Plaque en bois, plâtre, terre cuite ou pierre de taille munie de trous, destinée à laisser passer les pigeons tout en empêchant l'entrée des rapaces. Les trous d'envol, préférentiellement orientés vers l'est ou le sud, sont placés juste au-dessus d'une plage d'envol.

GYPSERIES

Décor intérieur moulé et sculpté en gypse, roche tendre qui, cuite et broyée, devient la poudre de plâtre que l'on mélange à de l'eau.

HAGIOGRAPHIE

Branche de l'histoire religieuse qui étudie la vie des saints. Par extension, biographie excessivement élogieuse.

HAUT-RELIEF

Technique de sculpture dans laquelle les figures sont en fort relief, se détachant presque du fond.

HOMME DE NÉANDERTAL

Espèce de la lignée humaine qui a vécu en Europe et en Asie entre 400 000 et 40 000 ans avant notre ère. Robuste et adapté aux climats froids, l'homme de Néandertal fabriquait des outils sophistiqués en silex, tels que racloirs et pointes. Des traces d'inhumations volontaires et de pratiques funéraires démontrent un comportement symbolique, des croyances et des traditions. L'homme de Néandertal a cohabité un temps avec les premiers *Homo sapiens*, ou hommes modernes, qui commençaient à s'installer en Europe en provenance d'Afrique, avant de disparaître. Les études génétiques montrent que Néandertal et *Homo sapiens* se sont croisés et ont eu des descendants. On estime que 1 à 4 % du génome des hommes modernes non africains provient des Néandertaliens.

HOMO ERECTUS

Ancêtre de la lignée humaine qui a vécu pendant près de 2 millions d'années avant de s'éteindre il y a environ 200 000 ans. Signifiant « homme redressé », les *H. erectus* avaient déjà une posture humaine et ont été les premiers à sortir d'Afrique vers l'Europe et l'Asie. Vivant de la chasse et de la cueillette, ils taillaient des outils de pierre et maîtrisaient le feu, leur permettant de cuire leurs aliments.

JOINT RUBANÉ

Joint de mortier présentant un léger relief par rapport au mur et formant un ruban régulier. Différents types de fers à joint, sortes de très fines truelles, sont utilisés pour donner une forme particulière au joint.

JUSTICE DE PAIX

Juridictions de proximité, mises en place en France en 1790 et supprimées en 1959. Il y en avait alors une par canton et chacune était sous la responsabilité du juge de paix. Leur principale mission était de régler les litiges de la vie quotidienne, essentiellement par conciliation et gratuitement.

LARMIER

Bande ou moulure en saillie placée généralement sous un élément architectural (toiture, corniche, appui de fenêtre) destinée à éloigner l'eau de ruissèlement du mur.

MÂCHICOULIS

Trou en léger surplomb pratiqué en haut d'une muraille ou d'une tour de fortification destiné à laisser tomber sur l'assaillant des projectiles divers, lourds ou brûlants. Il prend le nom d'assommoir lorsqu'il est placé au-dessus d'une porte. Son étymologie est évocatrice de sa fonction, composée de « mâcher », pris au sens d'« écraser », et de col, « cou ».

MAISON À PANS DE BOIS OU À COLOMBAGE

Maison construite de façon traditionnelle en réalisant une ossature en bois, dont les espaces sont comblés de maçonnerie légère comme le torchis (mélange de terre argileuse et de paille), la brique ou le plâtre. Cette structure forme un réseau de poutres verticales, horizontales et diagonales, plus ou moins visibles en façade. On parle de colombage lorsque les poutres sont laissées apparentes de manière décorative, formant parfois des motifs géométriques. Ainsi, toutes les maisons à colombages sont des maisons à pans de bois,

mais toutes les maisons à pans de bois ne présentent pas nécessairement un colombage visible ou ornemental.

Ce type de construction, courant du Moyen Âge au XVIII^e siècle, est particulièrement représenté dans certaines régions françaises, comme en Normandie ou en Alsace.

MAISON FORTE

Construction fortifiée, souvent de taille modeste, implantée à la campagne entre le dernier tiers du XII^e siècle et le début du XVI^e siècle. Moins imposante qu'un château, elle se distingue des simples résidences, ou *domus*, par la présence de murs épais, de palissades et fossés, de créneaux et parfois d'une tour. Ces maisons appartenaient à des cadets, à des parents et alliés de familles seigneuriales ou bien à des bourgeois enrichis. Elles jouissaient souvent de droits économiques, expliquant leur implantation fréquente près des gués, des moulins et des centres de production artisanale.

MAQUIS

Durant la Seconde Guerre mondiale en France, le maquis désigne un groupe de résistants armés vivant dans la clandestinité, souvent dans des zones reculées. Ces résistants refusaient l'occupation allemande et le régime de Vichy, et menaient des actions de guérilla. L'armée allemande lance des opérations de représailles dès mars 1944. Durant le débarquement de Normandie, le maquis joue un rôle déterminant en retardant l'arrivée des renforts allemands.

MÉROVINGIENS

Dynastie franque qui régna entre 481 et 751 sur un territoire couvrant une grande partie de la France, de la Belgique, de l'Allemagne, des Pays-Bas et de la Suisse actuels. Certaines familles franques avaient acquis un certain pouvoir après avoir servi l'Empire romain. À la chute de l'Empire romain d'Occident en 476, Childéric I^{er} fonda la première dynastie royale franque centrée sur Tournai. Son fils Clovis I^{er} débuta une longue période de conquêtes territoriales. Les sanglants conflits de succession et la montée en puissance des maires du palais, comme Pépin le Bref ou Charles Martel, mettent un terme à cette dynastie, remplacée par celle des Carolingiens en 754.

MODILLON

Élément d'architecture sculpté qui sert de support ornemental à une corniche ou un balcon. À l'époque romane, tout un monde imaginaire animait les modillons.

MOTTE CASTRALE

Fortification de terre, de construction simple et rapide, fréquente en Europe entre les X^e et XII^e siècles. La motte castrale est composée d'une butte de remblai entourée d'un fossé et surmontée d'une palissade. Une tour de bois surmonte l'ensemble. À côté de la motte, une basse-cour, également protégée par une palissade, comprend des bâtiments agricoles mais aussi la garnison des soldats. Outre sa fonction résidentielle, la motte permettait au seigneur de contrôler son territoire et d'offrir un refuge en cas d'attaque. Le phénomène s'essouffle au XII^e siècle, les châteaux en pierre remplaçant progressivement les mottes castrales en bois.

NEF

Partie d'une église comprise entre le portail et le chœur où se rassemblent les fidèles. Du latin *navis*, signifiant navire, la nef évoque la forme d'une coque de bateau renversée. Le vaisseau central est parfois bordé de collatéraux, ou bas-côtés.

NÉO-CLASSICISME

Mouvement artistique émergeant vers 1750 et dont le déclin s'amorce vers 1810, avec la concurrence du Romantisme. Né à Rome lors de la redécouverte de Pompéi et d'Herculanum, le

néoclassicisme se diffuse largement en Europe, en particulier grâce à la vogue du Grand Tour. Lors de ce long voyage d'éducation aristocratique, les jeunes gens des plus hautes classes de la société parcouraient principalement l'Italie, se hasardant parfois jusqu'en Grèce ou au Moyen Orient. Le style néo-classique se caractérise par la simplicité des lignes, l'harmonie des proportions, ainsi qu'un goût pour la symétrie et la sobriété dans les ornements, en réaction à l'opulence des décors des styles baroque et rocaille de la période précédente.

NOBLESSE D'ÉPÉE

Noblesse de lignage centrée sur la carrière militaire. L'origine ancienne et le sang versé au combat conféraient à cette noblesse davantage de prestige qu'à la noblesse de robe.

NOBLESSE DE ROBE

Noblesse acquise en occupant des fonctions de gouvernement, ou « offices », principalement dans la justice, l'administration et les finances. La robe, ou toge, fait référence aux études universitaires, notamment de droit, qui étaient nécessaires pour remplir ces offices. Ces charges étant transmissibles de père en fils, moyennant finances, au bout de quelques générations cette fonction conférait la noblesse à leur titulaire.

NYMPHÉE

Construction ou aménagement décoratif et d'agrément d'un parc destiné à accueillir une fontaine, un bassin ou une source. Son nom provient des nymphes de la mythologie grecque, divinités féminines associées aux sources et à la nature.

OCULUS

Du latin signifiant « œil », *l'oculus* (*oculi* au pluriel), appelé également œil-de-bœuf (œils-de-bœuf au pluriel), est une ouverture ronde ou ovale pratiquée dans un mur ou une voûte.

PALÉOLITHIQUE

Le Paléolithique est la première période de la Préhistoire et la plus longue. Il commence il y a 3 millions d'années en Afrique lorsque les premiers hommes apparaissent et travaillent des pierres pour en faire des outils, et s'achève vers 10 000 ans avant J.-C. La lignée de premiers *Homo* apparaît, comme *Homo habilis* et *Homo erectus*, et supplantent d'autres espèces comme certains australopithèques robustes qui représentent des branches évolutives parallèles aujourd'hui disparues. Les hommes sont nomades et tirent parti des ressources disponibles dans la nature.

En Europe, le Paléolithique est divisé en trois sous-périodes, correspondant à une évolution biologique, technique et culturelle :

- **Le Paléolithique inférieur** (de –1,7 million d'années à –100 000 ans), avec *Homo erectus* et *Homo heidelbergensis*. Les premiers outils en pierre sont des bifaces et des hachereaux. Maîtrise du feu vers –400 000 ans.
- **Le Paléolithique moyen** (de –100 000 ans à –35 000 ans), avec l'Homme de Néandertal et *Homo sapiens*, l'homme moderne. La technique sophistiquée de la taille de la pierre donne des outils - racloirs, pointes - permettant de chasser de plus gros gibier. Premières sépultures.
- **Le Paléolithique supérieur** (de –35 000 ans à –10 000 ans) avec *Homo sapiens* et les derniers Hommes de Néandertal. Différentes cultures peuvent être définies d'après l'outillage de pierre produit, parfois très perfectionné et très différencié : lames et lamelles, les grattoirs, burins, etc. Apparition des outils et des armes en os et en bois de renne : aiguille à chas, harpons, propulseurs, etc. Explosion des manifestations artistiques, y compris figuratives.

PARÉAGE

Au Moyen Âge, accord entre deux seigneurs ou autorités (un seigneur et une abbaye par exemple) qui se partagent la propriété, la gestion et les revenus d'un territoire, d'un village ou d'une terre. Ce contrat précisait les droits et les devoirs de chacun, souvent dans le cadre du développement de nouvelles terres. Le paréage permettait de mettre en commun les ressources et les pouvoirs pour favoriser la mise en valeur du territoire, tout en évitant les conflits. Il fut fréquent dans le sud de la France, notamment lors de la fondation des bastides.

PIED DE MULET

Type de pigeonnier, fréquent dans le Midi toulousain, à toiture à une seule pente, interrompue par un ressaut en forme de marche d'escalier. La grille d'accueil, généralement en bois, en forme la contremarche permet l'envol des pigeons.

PILASTRE

Élément architectural vertical imitant un pilier adossé à un mur en faible saillie, sans fonction portante réelle mais uniquement décorative. Il est composé d'une base, d'un fût plat et d'un chapiteau. Presbytère

Logement du curé de la paroisse, souvent situé à proximité de l'église.

PRÉSIDIAL

Créés en 1552 par Henri II, les présidiaux sont des tribunaux intermédiaires entre les sénéchaussées et les parlements. Cette nouvelle juridiction permettait de réduire la durée et le coût des procès en désengorgeant les parlements, qui restaient des cours d'appel. Comme toutes les juridictions de l'Ancien régime, les présidiaux ont été supprimés en 1790.

RAIS-DE-CŒUR

Motif ornemental en frise, composé de feuilles stylisées en forme de cœur. Utilisés dans l'architecture grecque, les rais-de-cœur réapparaissent à la Renaissance puis reviennent au goût du jour aux XVIII^e et XIX^e siècles.

RETABLE

Du latin *retro tabula altaris* signifiant « en arrière de l'autel », le retable est une construction décorative placée verticalement derrière l'autel. En marbre, pierre, stuc ou bois, les retables sont composés d'un seul ou de plusieurs panneaux, parfois mobiles. Magnifiant l'autel et point de convergence de tous les regards, le retable offre un concentré des ornements et représentations de l'église.

RIPISYLVE

Forêt des berges de cours d'eau, faisant la transition entre le milieu aquatique et terrestre.

RONDE-BOSSE

Technique de sculpture dans laquelle la figure est détachée du fond et peut être regardée de tous côtés.

SAUVETÉ

Du latin médiéval *salvitas*, signifiant « sécurité », les sauvetés sont des villages fondés entre les XI^e et XII^e siècles dans le Midi de la France. Établies autour d'une église ou d'un prieuré et délimitées par des bornes, elles bénéficiaient de la protection de l'Église. Ces établissements visaient à mettre en valeur les terres en attirant de nouveaux habitants dans des zones encore peu peuplées. Les sauvetés ont profondément influencé l'organisation du Sud-Ouest, bien avant l'apparition des bastides au XIII^e siècle.

STYLE NÉO-ROMAN

Style architectural et des arts décoratifs qui s'inspire de l'architecture romane des XI^e et XII^e siècles. Ce mouvement est lancé en France au XIX^e siècle par l'architecte Eugène Viollet-le-Duc qui acquiert une connaissance fine des styles médiévaux grâce à son important travail de restaurations de grands monuments tels que la basilique Saint-Sernin de Toulouse. Ce style se caractérise par des voûtes en berceau, des fenêtres en plein cintre et de larges moulures entourant baies et portes. Il est parfois associé à d'autres styles hérités du passé, comme le style romano-byzantin et relève alors de l'éclectisme.

ROMAN

L'art roman, essentiellement religieux, concerne tous les moyens d'expression artistiques, architecture, peinture et sculpture. Il s'épanouit en Europe entre le début du XI^e siècle et la fin du XII^e siècle, avant d'être progressivement remplacé par le style gothique. Il se caractérise en architecture par l'utilisation de la voûte en plein cintre et de la voûte en cul-de-four (en quart de sphère) pour l'abside. La sculpture envahit progressivement chapiteaux et portails, tout particulièrement leur tympan. L'essor du culte des reliques entraîne le doublement du chœur par un déambulatoire et la création de chapelles au niveau du chevet.

TABERNACLE

Dans une église, le tabernacle est un petit coffre, réalisé en métal, bois ou pierre, souvent richement orné. Placé en évidence derrière le maître-autel, ou sur celui d'un oratoire qui lui est réservé, le tabernacle conserve les hosties consacrées.

TERRIER

Registre contenant la description des terres et censives dépendant d'un seigneur, qui devait en principe être renouvelé tous les vingt ou trente ans et dont l'existence fut supprimée en 1790.

TOITURE MANSARDÉE

Toit à double pente sur chaque versant, avec une pente inférieure plus raide que la pente supérieure, permettant de gagner de l'espace habitable sous les combles. Ce type de toiture, popularisé par l'architecte François Mansart au XVII^e siècle, est souvent utilisé pour agrandir l'étage supérieur tout en conservant une esthétique classique.

TYPAN

Surface verticale d'un fronton triangulaire délimité par les corniches, ou partie semi-circulaire d'un portail, comprise entre le linteau et un arc en plein cintre ou en ogive. Le tympan du portail occidental des églises est fréquemment orné et sculpté.

VILLA

– À l'époque romaine la *villa rustica* (*villae* au pluriel) est une grande propriété agricole qui comprenait un bâtiment pour la résidence du maître, la *pars urbana*, et des annexes dédiées à l'exploitation, la *pars rustica*. Ces *villae* rurales pouvaient avoir une superficie de deux à quatre-mille hectares. La *villa urbana*, véritable demeure de plaisance périurbaine, se caractérisait par un confort et un luxe dont témoignent thermes et chauffage par le sol, mais aussi peintures, sculptures et mosaïques.

– Au Moyen Âge, une *villa* désignait un domaine rural sous l'autorité d'un seul propriétaire, seigneur ou abbaye. Ces domaines constitués de champs, prairies et bois, étaient divisés en une réserve seigneuriale, exploitée par des serfs grâce aux corvées, et en tenures cultivées par des paysans, contre redevances ou corvées. Cette organisation prévaut de la chute de l'Empire romain d'Occident (476) au début de la féodalité, à partir du X^e siècle.

VERNACULAIRE

Adjectif désignant ce qui est propre à un groupe culturel minoritaire d'un territoire. Une langue vernaculaire est parlée à l'intérieur d'une communauté, à la différence des langues véhiculaires utilisées par les groupes majoritaires et entre les communautés. L'architecture vernaculaire se définit par des constructions traditionnelles réalisées avec des matériaux locaux, selon des techniques ancestrales propres à chaque culture régionale, par opposition à l'architecture officielle du pouvoir central ou d'un style dominant. Il s'agit par exemple de petits bâtiments utilitaires tels que lavoirs, granges, pigeonniers, etc.

VIVIER

Du latin *vivarium*, signifiant « vivre », le vivier est un bassin destiné à élever et à conserver des poissons vivants. Au Moyen Âge, les viviers étaient situés à proximité d'un château, d'une abbaye ou d'un manoir et constituaient une précieuse réserve alimentaire pour les vendredis et le carême, périodes de jeûne où la consommation de viande était proscrite.

VOUSSURE

Courbure d'un arc qui encadre une baie ou une porte. Durant les périodes romane et gothique, les voussures des portails des églises sont richement sculptées.

VOÛTE

Ouvrage architectural en forme d'arc. Les charges verticales sont équilibrées par la compression des éléments de la voûte tandis que la poussée latérale de la voûte est transmise aux supports verticaux, murs ou piliers. À la fois structurels et esthétiques, plusieurs types de voûtes se caractérisent par leur profil et leur mode de construction.

- La **voûte en berceau** ou **voûte en plein cintre** Utilisée dès l'Antiquité et caractéristique de l'architecture romane, la voûte en berceau est de forme semi-cylindrique. Elle exerce une forte poussée latérale, expliquant des nefs romanes étroites, plutôt basses aux murs épais avec peu d'ouvertures, renforcés de l'extérieur par des contreforts.
- La **voûte en ogive** ou **sur croisée d'ogives** Élément fondamental de l'architecture gothique, la voûte d'ogive présente des nervures en ogive qui se croisent au sommet de la voûte. Les voûtes reposent sur ces nervures qui transmettent la poussée aux piliers vers lesquelles elles convergent. Libérés de leur rôle structurel essentiel, les murs peuvent gagner en hauteur et être largement évidés pour accueillir des vitraux. La poussée exercée sur les piliers peut être compensée par des arcs-boutants.
- **Coupoles** Issue de l'architecture antique et byzantine, la coupole présente la forme d'une demi-sphère reposant sur un plan circulaire, elliptique ou polygonal. Sa structure répartit les poussées de manière équilibrée sur les piliers, permettant de s'affranchir de murs porteurs. Un *oculus* se trouve fréquemment en son centre. Le Panthéon de Rome, construit en 125, a un diamètre de 43,30 m qui n'a été dépassé qu'avec l'invention du béton armé.

Bibliographie



© Getty/images

Toutes les références des documents et ouvrages
présentés dans ce livre, sont disponibles en scannant
le QR Code ci-dessous :



<https://bit.ly/Bibliographie-Aucoeurdescommunes>

Embarquez pour un voyage dans le temps à la découverte des communes de Bonrepos-sur-Aussonnelle, Fontenilles, La Salvetat-Saint-Gilles, Lasserre-Pradère, Léguevin, Légnac, Mérenvielle, Plaisance-du-Touch et Sainte-Livrade.

Au fil des pages, cet ouvrage tisse le lien entre passé et présent, invitant chacune et chacun à porter un regard attentif sur l'héritage transmis à travers les siècles et sur la richesse qu'il incarne aujourd'hui. Une exploration passionnante pour mieux comprendre l'identité et les racines du Grand Ouest Toulousain.



www.grandouesttoulousain.fr

10 Rue François Arago,
31830 Plaisance-du-Touch
Tél. 05 34 51 44 33

Au cœur des communes du Grand-Ouest Toulousain